



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

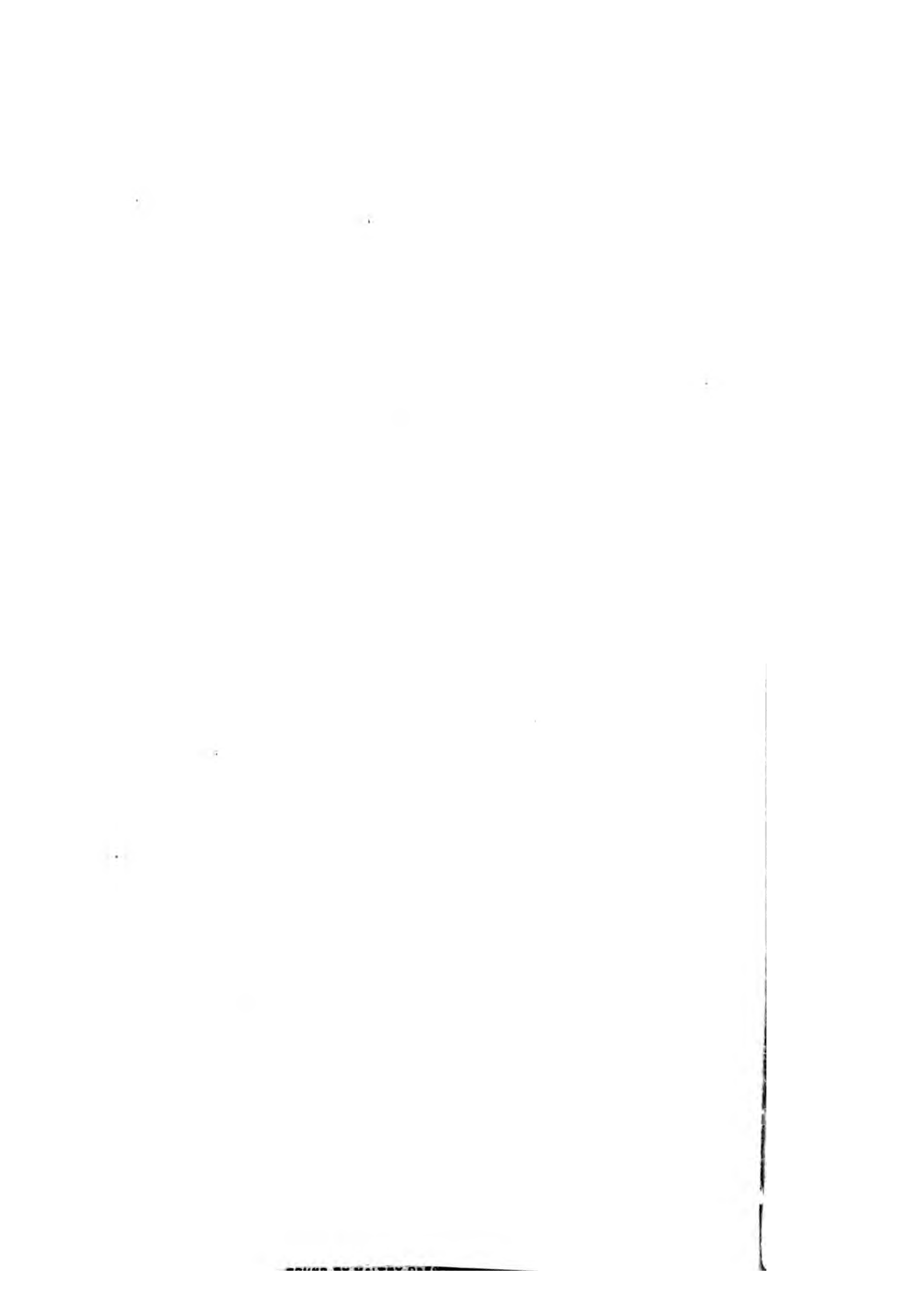


~~NS 36 d 33~~



REP. F. 15 895 (1)

~~H/R 8346 A.1~~



THÉÂTRE CHOISI

DE

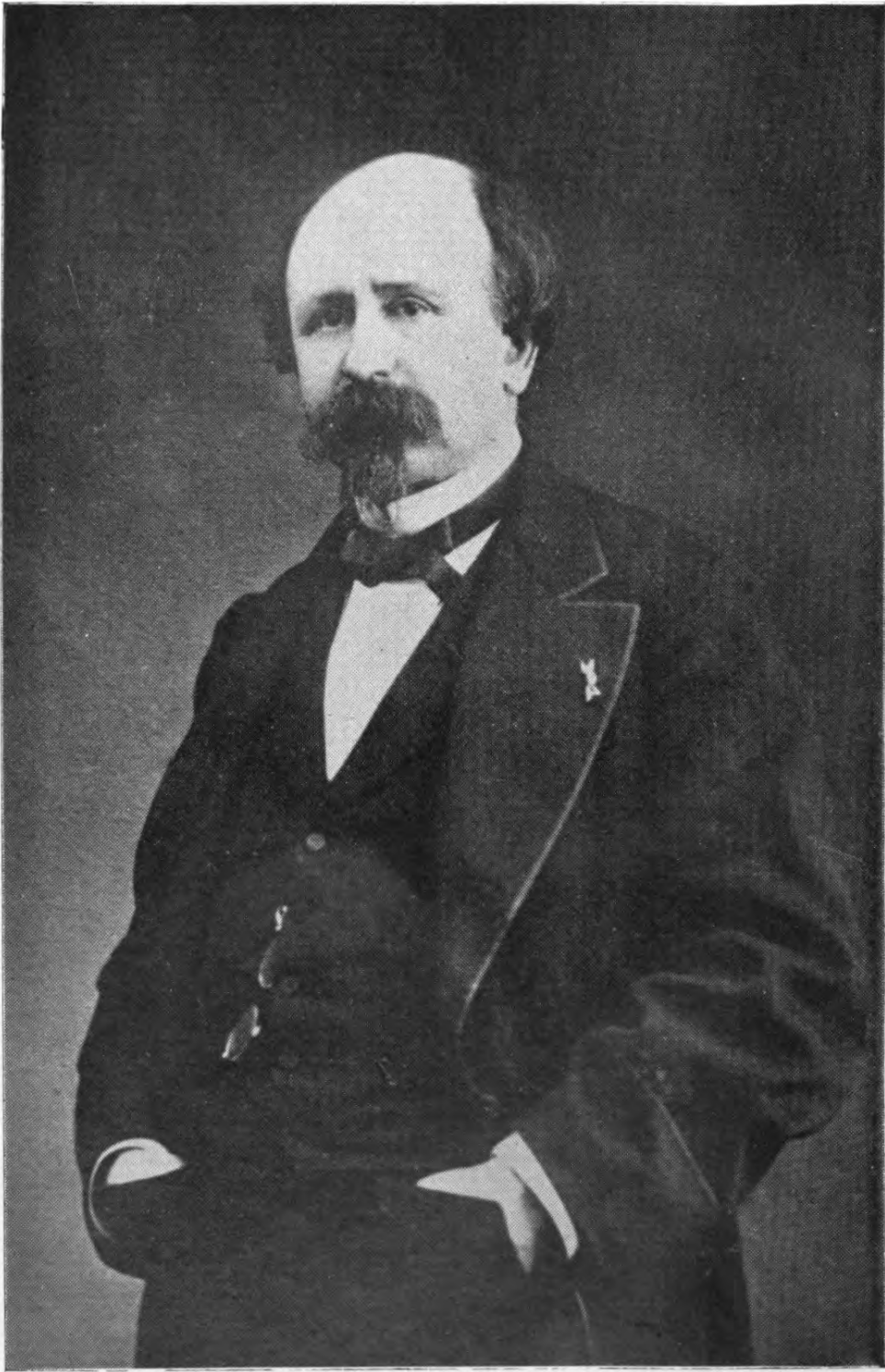
EDMOND GONDINET

I

*La présente édition a été tirée à 1.200 exemplaires,
tous souscrits*

*Exemplaire imprimé spécialement
pour*

N° 961



EDMOND GONDINET (1828-1888)

EDMOND GONDINET

THÉÂTRE

CHOISI

I

AVERTISSEMENT — PRÉFACE
LA CRAVATE BLANCHE — CHRISTIANE
LES CONVICTIONS DE PAPA
OH ! MONSIEUR ! — A MOLIÈRE

GUILLEMOT ET DE LAMOTHE
35, rue des Petits-Champs — PARIS
1936



**Droits de reproduction
et de traduction réservés pour tous pays**

AVERTISSEMENT

SPÉCIAL A LA PRÉSENTE ÉDITION

Après la mort d'Edmond Gondinet, survenue en 1888, son théâtre, dispersé jusque-là en pièces détachées, fut réuni par nous en six volumes sous le nom de *Théâtre complet*. Cette édition, publiée par la Maison Calmann-Lévy, fut l'objet de nombreux tirages et obtint un grand succès. Elle comprenait non point la totalité, malgré son titre, mais la moitié environ de la production du fécond auteur dramatique. Le propre des « éditions complètes » est, généralement, de ne l'être point ; c'est d'ailleurs un louable usage.

A la demande des nombreux admirateurs d'Edmond Gondinet, nous publions une édition nouvelle de son théâtre. Mais outre que quarante années se sont écoulées, six volumes, même gais, dépasseraient, nous a-t-on assuré, la capacité de lecture de nos contemporains. Il a donc fallu se borner à une *édition choisie*, destinée à un public choisi. Elle comprend neuf pièces seulement, réparties en trois tomes. Les neuf pièces sont la fleur du *Théâtre complet*, qui représentait déjà une sélection.

L'*édition choisie* est une véritable édition de luxe. Elle est cependant d'un prix modique. Ces deux affirmations semblent s'exclure. La circulaire qui a été adressée aux souscripteurs de

8 AVERTISSEMENT POUR LA PRÉSENTE ÉDITION

L'ouvrage a expliqué cette apparente contradiction. En voici un extrait, qui montre en même temps à quels heureux concours *l'édition choisie* a dû l'existence.

« Désireux de mettre les chefs-d'œuvre du célèbre auteur dramatique à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs et en même temps de témoigner sa sympathie aux œuvres de bienfaisance d'une administration à laquelle Edmond Gondinet a appartenu pendant vingt ans, M. Michel Gondinet se propose de publier, sous le patronage de Monsieur le Directeur Général de l'Enregistrement et des Domaines, avec l'appui de l'*Association Amicale des Membres de l'Administration de l'Enregistrement* et de la revue *Le Domaine*, le théâtre de son oncle.

» L'ouvrage sera imprimé sur bon papier et en caractères très lisibles. *Il ne sera pas mis dans le commerce. Chaque exemplaire sera numéroté et portera, imprimé sur le premier volume, le nom du souscripteur* ou celui de la personne indiquée par lui.

» M. Michel Gondinet abandonne pour cette édition l'intégralité de ses droits d'auteur à l'*Association Amicale des Membres de l'Administration de l'Enregistrement*, dont Edmond Gondinet était souscripteur perpétuel.

» Le prix *maximum* des trois tomes réunis est de 27 francs. Ceux-ci seront livrés *franco* et payables seulement à la livraison. Mais la publication n'aura lieu et les souscriptions ne seront valables que si le nombre des souscripteurs atteint le chiffre de mille.

» Edité par souscription, affranchi des droits d'auteur, des frais de librairie, des frais de transport, imprimé dans des conditions de prix spéciales par l'imprimeur, M. Louis Dutheillet de

Lamothe (qui est lui-même un ancien fonctionnaire de l'Enregistrement et un parent d'Edmond Gondinet), l'ouvrage sera réalisé à un prix qui eût été au moins double en librairie. Les souscripteurs obtiendront ainsi, pour un prix modeste, trois volumes constituant une véritable édition de bibliophile.

» Toutes les pièces éditées ont dépassé la centième représentation à une époque où les centièmes étaient beaucoup plus rares qu'aujourd'hui.

» Le théâtre d'Edmond Gondinet, qui passa à juste titre pour un des auteurs les plus spirituels et les plus fins de son temps, n'a pas vieilli comme tant d'autres. On ferait un petit volume avec les mots qui l'émaillent tels que ceux-ci pris au hasard :

Dans *Le Panache*, Pontérisson, qui se croit nommé préfet, arrive à Montbrison, consulte le guide et lit : « ...Montbrison, bâti près d'un volcan éteint... » Il s'interrompt et s'écrie scandalisé : « Ils ont un volcan et ils le laissent s'éteindre ! »

Plus loin, il expose son programme : « Demander plus à l'impôt et moins au contribuable... »

Ailleurs, un candidat à la députation proclame d'une voix éclatante dans une réunion publique : « Nous ne ferons pas de promesses, nous les tiendrons ! »

On expose à une aimable mondaine la nécessité d'obtenir le consentement de son mari. Elle répond avec une assurance souriante : « Un mari, c'est un maître qui obéit ! »

Dans *Le chef de division*, Dindonnette dit à Pontorson : « Vous avez la conscience large », et Pontorson de répliquer : « Plus elle est large, plus on en a. »

Le député Flavignac déclare dans *Les Convictions de Papa* : « Je peux me représenter fièrement devant

10 AVERTISSEMENT POUR LA PRÉSENTE ÉDITION

mes électeurs ; j'ai porté mes convictions à gauche, à droite, au centre, elles sont restées inébranlables ! », etc., etc.

Dès que le chiffre de mille souscripteurs a été atteint, il a été procédé à l'impression de l'ouvrage. Une légère modification a été apportée à l'ordre des tomes annoncé dans la circulaire. Le tome II est devenu le tome I et réciproquement, sans que rien ait été changé dans l'intérieur de ces volumes. La composition des trois tomes sera la suivante :

TOME I : (le présent tome) : Portrait d'Edmond Gondinet. — Préface de Michel Gondinet. — La Cravate blanche. — Christiane. — Les Convictions de papa. — Oh ! Monsieur. — A Molière.

TOME II : Gavaut, Minard et C^{ie}. — Le plus heureux des trois (avec Labiche).

TOME III : Le Panache. — Tête de Linotte.

Cette interversion de tomes a permis de respecter davantage, sinon entièrement, l'ordre chronologique. Il nous a semblé aussi que le premier volume puisé exclusivement dans les répertoires de nos trois principaux théâtres « littéraires », d'alors (Théâtre-français, Gymnase, Vaudeville), était représentatif par le choix des sujets aussi bien que par la délicatesse de l'exécution, de ce qu'on appelait encore, au XIX^e siècle, « le Théâtre de bonne compagnie ». Il peut être mis dans toutes les mains, même les plus petites.

Juin 1935.

Michel GONDINET,
Avocat honoraire à la Cour de Paris.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION, PUBLIÉE EN 1892

Peu d'années après la guerre de 1870, les habitants du village d'Athis, qui domine si gaiement la vallée de la Seine, virent arriver parmi eux un personnage aux allures singulières. Il apparut un jour sans être annoncé et s'installa dans une maison de campagne que les Prussiens avaient sacagée. Il la fit rebâtir en quelques semaines, acheta les terrains qui l'environnaient, éleva des terrasses un peu partout et en mit une sur le toit de sa maison, ce qui le fit d'abord prendre pour un astronome.

Cette opinion se modifia lorsqu'on vit débarquer dans le village une sorte de ménagerie domestique, composée pour la plupart d'animaux invalides : des chevaux, des ânes, une douzaine de chiens au poil rude, un bataillon de chats rustiques en rupture de gouttière, un mouton à trois pattes, et des paons marchant fièrement au milieu d'une armée de volatiles...

La caravane gravit lentement la côte d'Athis sous la conduite de serviteurs silencieux. Elle semblait docile et disciplinée. Sans que les villageois rassemblés sur leurs portes eussent eu la satisfaction d'entendre les chiens aboyer, le mouton bêler ou les ânes braire, on la vit disparaître en ordre dans l'enclos du nouveau venu.

Qui celui-ci pouvait-il être ? Il vivait à l'écart, ne parlait à personne et ne faisait pas de politique. On finit par apprendre qu'il s'appelait M. René, qu'il allait souvent à Paris, et qu'il avait la passion des roses. Les domestiques, nouvellement entrés à son service, n'en savaient pas davantage.

La curiosité des gens d'Athis se piqua. Divers stratagèmes furent essayés pour la satisfaire. L'un d'eux consista à envoyer quelques enfants à la villa sous prétexte de demander l'aumône. M. René sourit à la vue des petits espions, comme s'il eût pénétré leur dessein, les reçut néanmoins avec bienveillance et les renvoya les poches bourrées de gâteaux. Ils revinrent en plus grand nombre. La réception fut pareille. Un jour qu'ils s'extasiaient à la vue d'une jolie ânesse haute comme une chèvre, récemment arrivée du jardin d'acclimatation, M. René leur proposa de monter dessus. Le lendemain tous les petits paysans du village sonnaient à la porte.

Au jour de l'an, M. René fit venir de Paris une minuscule charrette anglaise assortie de harnais tout neufs. Ce fut du délire. A partir de ce jour

les gamins d'Athis durent s'inscrire pour faire sur la route d'Ablon, sous la surveillance d'un cocher fidèle, des parties d'ânesse qui devinrent leur tour du lac. Ils avaient joliment oublié l'objet de leur mission.

Après les enfants vinrent les parents. Les uns se présentèrent pour remercier. A ceux-ci M. René fit savoir qu'il était sorti. D'autres se présentèrent pour solliciter. M. René fit répondre que s'il s'agissait de faveurs ou de places, il ne disposait d'aucune influence, mais que s'il s'agissait de secours, sa modeste bourse leur était ouverte.

Cette réponse lui coûta cher. Les demandes de dons affluèrent, et avec elles les demandes d'emprunts, bien plus onéreux que les dons. M. René accorda tout sans discuter, ce qui le fit passer pour un nabab.

Il dut bientôt installer une sorte de dispensaire dans le pavillon habité par son concierge. On y trouvait du bois, des vêtements et des provisions pour les pauvres, du vin de Bordeaux et des remèdes pour les malades.

M. René devint ainsi en peu de temps la providence du pays. Une vraie providence avec tous les attributs de ce rôle, car son infatigable générosité demeurait discrète et presque invisible. Les meilleurs d'entre ceux qui aiment à donner ne sont généralement ni trop affectés qu'on s'en aperçoive, ni trop désolés qu'on les remercie. M. René dissimulait sa charité comme un vice.

Il faisait remettre et ne donnait point, se privant ainsi du plaisir de donner soi-même, qui est peut-être le plus délicat des plaisirs d'ici-bas. Il le ressentait sans doute, ce plaisir intime et exquis, car on l'entrevoyait parfois dissimulé derrière un rideau, le visage intéressé et ému, pendant qu'on soulageait quelque misère à la porte. Mais il se dérobaît avec soin, comme s'il se fût défié d'une sensibilité dangereuse, incompatible avec son parti pris d'impénétrable réserve.

En dehors des enfants avec lesquels il s'égayait volontiers, M. René n'adressait la parole à personne.

On finit à Athis par s'accoutumer à cette bizarrerie. La curiosité s'émoûssa avec les années. M. René était décoré, avait des moustaches, l'allure martiale. On en conclut, d'un commun accord, que ce devait être quelque officier supérieur en retraite, officier très riche, plus original encore que riche, et plus bienfaisant encore qu'original. On ne s'occupait plus de lui, que lorsqu'on en eut besoin. M. René n'en demandait pas davantage.

Cette réputation d'officier lui valut une assez plaisante aventure. C'était en automne, pendant la période des grandes manœuvres. Un bataillon avait été cantonné à Athis, et M. René logeait un certain nombre de militaires. Après le dîner, un dîner au champagne, car M. René, en sa qualité d'ancien officier, paraissait adorer l'armée, on

passa pour fumer dans la bibliothèque. La conversation était devenue familière et gaie. Soudain, un jeune sergent des Batignolles aperçoit sur une table un exemplaire du *Panache*.

« Ah ! vous lisez le *Panache*, mon colonel ? » M. René fit un geste de dénégation. — « Si, si ! vous êtes colonel, n'essayez pas de nier. Le maire m'a dit, en me donnant mon billet : Je vous loge chez un colonel. Vous y serez joliment bien. Vous entendez, mes enfants, Monsieur est colonel et un rude, à ce qu'il paraît. Eh bien, mon colonel, puisque vous lisez le *Panache*, convenez que c'est plus amusant que la théorie... — Le fait est... — Seulement, voyez-vous ces pièces-là, ce n'est rien de les lire ; il faut les voir jouer. L'avez-vous vu jouer, le *Panache* ? — Non, malheureusement... — Ah ! si vous aviez entendu Geoffroy ! » Et le Batignollais aussitôt d'imiter Geoffroy. Tous les soldats riaient, M. René plus que les soldats.

« Vous n'allez donc pas au théâtre, mon colonel ? — Jamais... — Alors, vous me permettrez de vous offrir des places quand vous irez à Paris. Ne refusez pas, elles ne me coûtent rien. Je connais la plupart des auteurs. Ma mère est ouvreuse au Gymnase. Ainsi par exemple l'auteur du *Panache*, ce bon Gondinet... » La figure de M. René prit une expression d'inquiétude : — « Vous connaissez... — Gondinet ! si je connais Gondinet ! Comme je vous connais, mon colonel, et même un peu plus, car ce ne serait

pas beaucoup dire. Il est si gentil, Gondinet. Ma mère en raffole. Et sa conversation ! un feu d'artifice ! C'est dix fois plus amusant que ses pièces ! » M. René semblait stupéfait. — « Je vous présenterai, mon colonel, si vous le désirez... — Je vous remercie, dit M. René doucement, je n'oserai jamais. » Puis, brusquement sans qu'on sût pourquoi, M. René éclata de rire et disparut, laissant le sergent un peu vexé.

*
**

Si je racontais cette histoire, nous disait Edmond Gondinet, on croirait que je l'ai inventée. Elle fit longtemps ses délices, moins parce qu'elle lui fournissait une piquante anecdote, que parce qu'elle attestait le succès des dispositions prises pour assurer son incognito à Athis et lui donner la sécurité de son mystère.

« Cache ta vie », a dit le sage.

De ce qu'Edmond Gondinet, si Parisien à Paris, avait éprouvé à un certain moment de sa carrière le besoin de se retirer aux champs et d'y vivre inconnu, il ne faudrait point conclure qu'il eût le tempérament d'un misanthrope. Nul homme ne fut plus bienveillant, plus enjoué, d'humeur plus égale.

Ni son extrême modestie, une modestie innée et facile n'ayant rien de ces modesties artificielles dont l'orgueil aime à se parer « et qui proviennent du désir d'être loué deux fois », — ni

la simplicité de ses goûts, ni l'amour de la campagne et des bêtes ne suffiraient à expliquer la détermination qui, pendant les vingt dernières années de sa vie, l'entraîna à dédoubler d'une si curieuse façon, non seulement son existence, mais même sa personnalité.

M. de Najac en donnait la raison véritable dans le discours touchant qu'il prononça à Neuilly sur sa tombe, le 22 novembre 1888, au nom de la Société des auteurs dramatiques :

« ...J'ai donné à entendre que Gondinet n'avait que des amis. Ce n'est pas exact. Il avait une ennemie terrible : sa bonté.

» Savez-vous pourquoi il fuyait Paris et se réfugiait à la campagne dans une retraite ignorée ? Pourquoi, lorsqu'on parvenait à la découvrir, il s'empressait d'en changer ? Pourquoi son frère, un autre lui-même, qui savait seul où il s'était réfugié, avait ordre de ne le révéler à personne ?

» Parce qu'il connaissait trop son ennemie, et qu'il ne se sentait pas le courage de lui résister.

» C'était à Gondinet que les directeurs aux abois s'adressaient pour les tirer de peine. Et, en pareille circonstance, comment pouvait-il leur refuser l'appui de son talent ?

» C'était Gondinet que les jeunes auteurs poursuivaient sans cesse pour lui demander un conseil. Et quand il avait lu leurs pièces, il les trouvait souvent si défectueuses, qu'il était bien dif-

ficile, au lieu d'un conseil, de ne pas offrir sa collaboration.

» Et s'il laissait ignorer sa retraite, s'il était toujours pressé d'y retourner, c'était moins pour éviter les importuns que pour se garer de son ennemie, sa bonté. Il ne pouvait se défendre de rendre service, et il espérait, en se déroband, échapper à la tentation.

» Mais, avant de partir, il avait à parler à un directeur qui l'attendait. Il était absorbé par un jeune confrère qui le guettait. Aussi, quand il partait, avait-il pris des engagements que sa bonté l'obligeait à tenir. Et pour les tenir, il travaillait sans relâche. Il passait des nuits à écrire ses pièces et à refaire celles de ses jeunes confrères. Il a succombé à la tâche, elle était au-dessus de ses forces...

» Aussi Gondinet occupera-t-il une place à part dans l'histoire du théâtre contemporain.

» La lutte est incessante au théâtre. C'est une bataille de tous les jours. Quelque arrivé qu'on soit, on a toujours à combattre un confrère qui vous barre la route. Quand ce confrère était Gondinet, on suspendait les hostilités. Il y avait trêve.

» Juste hommage rendu à celui dont la vie a été un long bienfait et dont les œuvres ont attiré la foule sans avoir recours au scandale. »

*
**

C'était une surprise sans cesse renouvelée chez les amis et les collaborateurs d'Edmond Gondinet que le contraste qu'ils rencontraient entre le caractère mondain de son talent et les habitudes retirées de sa vie. Où l'auteur de *Christiane*, du *Club*, des *Tapageurs*, d'un *Parisien* puisait-il ces observations si fines et si subtiles qu'elles semblaient cueillies sur l'asphalte du boulevard ? Qui lui fournissait ces tableaux si fidèles de nos salons à la mode ou de nos intérieurs bourgeois ? Il avait horreur de toute représentation, fuyait les soirées, les dîners, les fêtes. On ne le voyait jamais « dans le monde ».

Ici encore l'explication eût été facile.

Il n'est pas nécessaire d'aller sans cesse dans le monde pour le bien peindre. Il suffit d'y être allé. Le « monde » ne se modifie guère, en effet, de quelque illusion qu'il se leurre à cet égard. Non seulement ses travers se transmettent par héritage, mais ses usages, ses modes, sa langue même changent peu. Loin de se sentir dépay-sées dans l'atmosphère « fin de siècle » où nous croyons vivre, nos grand'mères, quoi qu'en pensent leurs petits-fils, y feraient très bonne figure. Le code mondain, — et il faut peut-être s'en réjouir, car c'est le code de la tradition française, — est le moins révisé et le plus durable de nos codes.

Si Edmond Gondinet n'allait pas dans le monde à quarante ans, âge où le théâtre le prit tout entier, il l'avait, au contraire, beaucoup aimé dans sa jeunesse. Grand, robuste, élancé, doué d'une figure agréable qu'éclairaient des yeux noirs pleins de flamme, il avait tout ce qui peut charmer : la simplicité qui attire, la bonté qui retient, l'esprit étincelant qui éblouit et subjugue.

On se souvient encore de ce Gondinet à Bordeaux, à Montpellier, à Limoges où son père avait résidé comme directeur de l'Administration des domaines. On s'en souvient aussi au Ministère des finances, où il passa les dix premières années de sa vie parisienne.

Puis, peu à peu, le théâtre l'avait conquis. A deux succès d'estime obtenus en 1863 et 1865, au Théâtre-Français et au Gymnase (*Trop curieux* et *les Victimes de l'Argent*), succédèrent d'éclatantes soirées : *les Révoltées*, *la Cravate blanche*, *les Grandes Demoiselles*, *Gavaud*, *Minard et C^{ie}*, *le Plus heureux des trois*, *Christiane*, *le Chef de Division*, *le Roi l'a dit*, *Libres ! Gilberte*, *le Homard*, *le Panache* (1875)...

Ce fut l'heureuse période de sa vie. La collaboration ne l'avait pas encore envahi. Il travaillait beaucoup sans doute, mais il travaillait à ses heures, suivant son inspiration ou sa fantaisie. M. René existait déjà, mais un M. René maître de lui-même, libre de s'évader de temps en temps de Paris ou d'Athis pour aller se reposer dans

son cher Limousin, soit à Limoges où habitaient son père et sa mère, soit à Saint-Yrieix, berceau de sa famille. Parfois, M. René s'aventurait dans de lointains voyages. La mer, dont il avait la passion, en était invariablement le but. Il s'y rendait d'ordinaire par un moyen de locomotion assez étrange. Il avait fait construire une voiture de voyage traînée par trois poneys russes et dont l'aménagement intérieur lui permettait de travailler le long de la route. Il traversait ainsi la France à petites journées, sans plan arrêté, sans itinéraire, couchant dans les bourgs, évitant les villes, s'arrêtant parfois une semaine ou un mois dans un site qui le captivait. C'est ainsi qu'il visita la Hollande et l'Espagne.

C'est ainsi qu'un jour découvrant, près de Saint-Jean-de-Luz, une sauvage et admirable falaise, il l'avait achetée en passant, rêvant d'y bâtir plus tard un château. Un pavillon seulement y fut construit ; mais le château attend encore. Il était sans doute trop près de l'Espagne.

A partir du *Panache*, qui mit le sceau à sa réputation, la vie d'Edmond Gondinet, si douce jusque-là, devint peu à peu une sorte de servitude. La collaboration entre alors dans sa vie, s'installe dans son cabinet, l'assaille de ses manuscrits à Paris, le poursuit de ses correspondances à la campagne, emprunte toutes les formes propres à le toucher, tantôt se présentant sous l'aspect d'un débutant plein de promesses,

tantôt s'insinuant sous l'habit râpé d'un vieil auteur honorable et méconnu.

Labiche, qui fut un de ses amis préférés, avait été son premier collaborateur. De cette collaboration était né *le Plus heureux des trois*, chef-d'œuvre de gaieté et d'observation bourgeoise.

« Pourquoi nous en sommes-nous tenus là ? » lui disait avec regret Labiche, vers la fin de sa vie. « Pourquoi ? » répétait mélancoliquement Gondinet, quand la maladie le prit à son tour, « c'était si amusant de collaborer avec Labiche ! »

Et cependant, en dehors de Labiche, il compta beaucoup d'hommes de talent parmi ses collaborateurs, quelques-uns même d'un mérite supérieur. Mais quels qu'ils fussent « ils étaient trop », comme eût dit le soldat de Waterloo. Il le sentait bien, accablé qu'il était sous le coup d'une production incessante et fiévreuse ; il en gémissait dans l'intimité, s'accusait de sa faiblesse et faisait pour l'avenir des serments solennels... Mais les promesses qu'il se faisait à lui-même étaient les seules qu'ils ne se crût pas obligé de tenir. « Je ne connais à Gondinet qu'un défaut, disait Alphonse Daudet, qui fut son collaborateur du *Nabab*, il ne sait pas dire non. »

Aussi le *Charivari* put-il le représenter à cette époque, écrivant avec cent mains cent pièces différentes. En légende, le quatrain suivant tempérait l'épigramme contenue dans le dessin :

Avec lui chaque fête a de longs lendemains,
Et partout le succès à sa voix est docile.
Si, pour écrire, il semble avoir cent mains,
Pour l'applaudir, nous en avons cent mille.

Malgré le terrible labeur auquel il se livrait, les succès d'Edmond Gondinet ne se ralentirent point. Il suffira de citer parmi les pièces qu'il fit représenter depuis 1877, *le Tunnel*, *les Convictions de Papa*, *le Club*, *la Belle madame Donis*, *Oh ! Monsieur*, *les Vieilles Couches*, *les Cascades*; *le Nabab*, et *le Grand Casimir* (qui ne portent pas sa signature) ; *les Tapageurs*, *Jonathan*, *les Grands Enfants*, *les Braves Gens*, *l'Alouette*, *un Voyage d'agrément*, *Tête de Linotte*, *Lakmé*, *les Affolés*, *Clara Soleil*, *un Parisien*...

*
**

Notre intention n'est pas de réunir, dans le théâtre que nous publions, toutes les pièces d'Edmond Gondinet. Imitant sur ce point l'exemple de Labiche, il n'entendait y placer qu'un choix de ses œuvres les meilleures. Cette publication, dont le plan avait été arrêté d'accord avec lui, peu de temps avant sa mort, ne comprendra donc que cinq ou six volumes.

Elle suffira pour montrer les aspects divers de cet esprit si personnel et si fin.

La nature tout entière d'Edmond Gondinet se reflète dans son théâtre ; il semble qu'il y cir-

cule un courant de bonté. Son talent est fait de charme plus que de force. Il s'attaque plus volontiers aux travers qu'aux vices, estimant sans doute que s'il est utile de signaler les uns, il est préférable souvent de cacher les autres. On trouvera peu de vrais méchants dans son théâtre. Il avait trop de peine à les comprendre pour éprouver l'envie de les peindre.

Chez lui, nulle amertume, nulle déclamation, nul désir d'étonner le spectateur par un paradoxe, de le violenter par une brutalité, de provoquer l'applaudissement par une de ces tirades à panache, qui font sourire dix ans plus tard, quand le panache est devenu perruque. Le dialogue, alerte et coupé, étincelle de traits sans cesser d'être simple. Soit qu'il écrive, pour le Palais-Royal, une de ces pièces débordantes de gaieté, où la comédie, déguisée sous des dehors bouffons, accuse les reliefs jusqu'à la caricature ; soit qu'il trace d'une main légère un de ces tableaux de la vie parisienne qui l'ont fait considérer par certains critiques de notre temps¹ comme le créateur d'un genre où d'autres ont depuis brillamment réussi, il saura éviter avec une délicatesse de touche infinie, aussi bien la plaisanterie grossière qui déshonore le rire que la prétention qui le glace. Dans l'un et l'autre

1. Lire notamment une curieuse appréciation de M. Emile Zola dans son ouvrage intitulé : *Nos auteurs dramatiques*.

cas, il sera toujours aisé de le reconnaître à une sorte de grâce qui lui est propre, à une allure vive, imprévue et pourtant réglée qui est l'allure même de l'esprit français.

Si l'esprit d'Edmond Gondinet était français, son cœur ne l'était pas moins.

En 1870, bien que dispensé par son âge de servir dans l'armée active¹, il s'engagea au 6^e bataillon de marche, n'accepta aucun grade, et combattit aux premiers rangs de l'armée qui défendait Paris.

Après la guerre, plusieurs de ses comédies ayant été représentées avec succès en Allemagne, il refusa d'en toucher les droits. Et sans bruit, sans réclame, grâce au concours de madame la maréchale de Mac-Mahon, qui voulut bien lui servir de collaboratrice discrète, il fonda avec le produit de ces droits une pension de retraite au profit de deux soldats mutilés pendant la campagne.

On trouvera dans l'un des volumes que nous publions des stances intitulées *A Molière*, qui portent la date du 15 janvier 1871.

Composées sur la demande de l'administrateur de la Comédie-Française, à l'occasion de l'anniversaire de Molière, écrites dans la tranchée au bruit du canon, ces strophes, admirablement dites par Coquelin, alors que le foyer du théâ-

1. Il était né le 7 mars 1828, à Laurières (Haute-Vienne). Il est mort à Neuilly, le 19 novembre 1888.

tre était transformé en ambulance, ont laissé dans le cœur de ceux qui ont assisté à cette soirée un inoubliable souvenir.

Evoquant le Versailles de Molière et de Louis XIV, l'auteur l'opposait au Versailles de Guillaume et des envahisseurs :

Ils traînent avec eux le meurtre et la souillure,
Ils ont tout dévasté sous leurs pas insultants ;
Sur notre sol béni qu'enchanter la nature
Ils ont peur de laisser une place au printemps...

Que ce vieil empereur, triomphateur inerte,
Prépare à son tombeau de superbes lambris,
Sa pourpre ne vaut pas la tombe toujours verte
Du dernier des soldats qui meurt pour son pays !

Si les habitants d'Athis avaient connu les stances à Molière, ils auraient compris pourquoi M. René, pendant les grandes manœuvres, aimait tant les petits troupiers.

MICHEL GONDINET.

Avocat à la Cour d'appel de Paris.

LA
CRAVATE BLANCHE

COMÉDIE EN UN ACTE

EN VERS LIBRES

Représentée pour la première fois à Paris,
sur le théâtre du GYMNASÉ, le 23 juillet 1867

PERSONNAGES

OCTAVE..... MM. LANDBOI.
FLORENTIN..... VICTORIN.
AGATHE..... M^{lle} BLANCHE PIERSON.

Dans une ville de province en 1867

LA

CRAVATE BLANCHE

Un salon dans le plus grand désordre. — Table à gauche. — Canapé à droite. — Chiffonnier au fond, à gauche. — Une glace à gauche. — Cheminée au fond, à droite. — Un habit noir sur le dos du canapé. — Un gilet sur le garde-feu. — Des gants sur des bottes à côté de la cheminée. — Porte sur l'antichambre au fond. — Porte sur un corridor, à gauche. — Chambre à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

FLORENTIN

Il entr'ouvre la porte du fond et passe le bras en montrant une cravate blanche.

La cravate blanche !

Monsieur !

Il passe la tête.

Personne ?

Il entre.

Eh bien, j'aurais longtemps crié.

Qu'est devenu le marié ?

Voilà son habit noir accroché par la manche !

Oh ! oh ! réfléchissons un peu.

Regardant.

Un gilet sur le garde-feu !

Et des gants blancs sur une botte !

— Qu'est-ce que tout cela dénote ?

Une heure avant le *oui* sempiternel !
 Quand tout doit être encor nectar, miel, ambroisie ;
 Lorsque monsieur le maire est déjà solennel.
 Et que la fiancée est déjà cramoisie.

Oh ! oh ! ce n'est pas naturel.

Monsieur serait-il en colère ?

Non. Il prend la dot de son choix ;
 Sa future, d'ailleurs, ne peut pas lui déplaire ;

Ils ne se sont vus que trois fois.

Son chapeau n'est plus là : mon maître se promène ;

L'heureux époux aurait-il la migraine ?

Soit, j'attendrai son retour.

-- Le voilà !

Octave entre par la porte du fond. — Pantalon noir, chemise superbe, cravate de fantaisie négligemment nouée, paletot. — Tenue de marié, moins la cravate blanche, l'habit et les gants.

D'où lui vient cette mélancolie ?

SCÈNE II

OCTAVE, FLORENTIN

Octave, son chapeau sur les yeux, s'avance gravement jusqu'à la rampe.

OCTAVE, *comme à lui-même*

Je n'avais jamais vu ma future au grand jour,

Jamais ! — Elle n'est pas jolie.

C'est un rouge insensé que j'appelais châtain ;

Aux lumières, le jaune est une pâleur mate.

Mais le matin ! oh ! le matin !

Se résignant.

Enfin, tout est prêt.

Appelant.

Florentin !

FLORENTIN

Monsieur !

OCTAVE

Donne-moi ma cravate.

FLORENTIN

La voici, souple, fine et d'un blanc idéal.

OCTAVE, *la prenant*

On me disait : Ni bien ni mal.

FLORENTIN

Touchez-la, s'il vous plaît, d'une main délicate.
Il remonte.

OCTAVE

Ni bien ni mal, — le soir, avec un abat-jour.
 Oui, oui. — Mais ses vertus ! sa bonté ! sa belle âme !
 Florentin !

FLORENTIN

Me voici.

OCTAVE

Que dis-tu de ma femme ?

FLORENTIN

Moi ?

OCTAVE

Toi. — Parle sans détour.

FLORENTIN

Monsieur, je me récuse.

OCTAVE

Et pourquoi, si j'insiste ?

FLORENTIN, *gravement*

Parce que, moi, monsieur, je suis artiste.
 Il me faut la couleur, la ligne, le contour,
 Le classique, le beau, le pur, le caractère !
 J'ai servi chez un peintre.

OCTAVE

Ah !

FLORENTIN

Je serais sévère.

OCTAVE, *le regardant*

Tu n'approuves pas mon amour ?

FLORENTIN, *souriant avec importance*
 AMOUR ! — Monsieur emploie une figure.

OCTAVE

Hein ? Comment ?

FLORENTIN

Ou monsieur me traite en ignorant.
 J'ai servi dix-huit mois dans la magistrature,
 Et j'ai vu le grand monde au trou de la serrure.
 On n'aime pas les femmes que l'on prend.

OCTAVE

Très bien. — Et qu'aime-t-on ?

FLORENTIN

Le reste.

OCTAVE

Bref, tu ne me crois pas heureux.

Il quitte son paletot et va à la cheminée.

FLORENTIN

Pas heureux ! juste ciel ! pas heureux ! malepeste !
 Belle dot ! vieux parents ! trois oncles généreux !
 Pas heureux ! vous êtes modeste.
 Un beau-père à succession,
 Qu'on enterrerait sur sa mine,
 Qui fait de la chimie et boit de la morphine
 Par distraction.

C'est le rêve, monsieur, le rêve !

Il sort à droite en emportant le paletot d'Octave.

OCTAVE, *seul*

Voilà bien ce qu'on m'a dit.

FLORENTIN, *en dehors, criant*

Madame, assurément, n'est pas blonde comme Ève ;

Il reparait brossant un chapeau.

On ne s'arrête pas devant elle interdit.
 On passe. — Et le mari qu'aucun trouble n'essouffle
 Dans sa robe de chambre en bâillant s'emmitoufle

Et dort paisiblement, le pied dans sa pantoufle.
Pas heureux ! vous prenez du bonheur à crédit.

OCTAVE, *devant une glace au fond à gauche,*
arrachant sa cravate avec colère

Tout à fait.

FLORENTIN, *étonné*

Qu'a monsieur ?

OCTAVE, *redescendant*

Mon faux-col m'assassine,
Ma cravate s'entête à me tordre le cou.
C'est un travail à rendre un homme fou.
J'aurais bien dû prévenir ma cousine.

FLORENTIN

Mademoiselle Agathe ! Oh ! monsieur !

OCTAVE

Quoi ?

FLORENTIN

Divine !

OCTAVE

Pas mal.

FLORENTIN

La ligne et la couleur !
Le duvet de la pêche et l'éclat de la fleur,
Avec des tons de jeune fille !

OCTAVE

Elle est très bien.

FLORENTIN

Les contours élégants,

Le regardant.

Purs, hardis et moëlleux. — Vous déchirez vos gants.
Si j'allais l'appeler ?

OCTAVE, *le retenant*

Non, non. — Elle s'habille.
Agathe représente, aujourd'hui, ma famille.

FLORENTIN

Avec son père, un grave magistrat.

OCTAVE, *descendant*

Qui part le jour de mes noces,
Pour convaincre un scélérat
De plusieurs crimes atroces.

T'expliques-tu mon désappointement ?
Il m'installe chez lui, dans son appartement.

Il a fait mon mariage,
Mon bonheur est son ouvrage,
Il est mon oncle et mon témoin,
Et, quand nous dînerons, il sera déjà loin !

Revenant à la glace.

Pauvre oncle ! il ne pourra me bénir que dimanche.

Avec désespoir.

Je ne mettrai jamais cette cravate blanche.

FLORENTIN

Monsieur est si nerveux !

OCTAVE

Nerveux !

FLORENTIN

Ou si distrait !

SCÈNE III

OCTAVE, AGATHE, FLORENTIN

AGATHE, *frappant à la porte du fond*

Mon cousin ! mon cousin ! vous ne serez pas prêt.

OCTAVE

Agathe ! chère enfant, c'est le ciel qui t'envoie.
Veux-tu me rendre un service ?

AGATHE, *en dehors*

Avec joie.

OCTAVE, à Florentin,
s'apercevant qu'il est sans cravate et sans habit

Je ne peux pas la recevoir ainsi.

A Agathe.

Entre. — Tu m'attendras un instant.

Octave passe dans une chambre voisine à droite.

AGATHE, *entrant. Elle porte un coffret à ouvrage*
Me voici.

SCÈNE IV

AGATHE, FLORENTIN

AGATHE

Ah ! bonjour, Florentin.

S'adressant à Octave, à travers la porte de la chambre.

Ne perdez pas la tête,

Mon cousin. — La future est encore moins prête.

Le voile est court, il faut le rallonger ;

La robe blanche est trop étroite,

On a perdu le gant de la main droite,

Et l'on ne trouve plus le bouquet d'oranger.

Revenant à Florentin.

Florentin, voyez cette boîte :

Comme c'est fin, de bon goût et léger !

Un cadeau que me fait Camille !

C'est son coffret de jeune fille.

Elle me l'a remis, à l'instant, sans l'ouvrir.

En me disant : « Chère petite,

Prenez-le tel que je le quitte ;

Il m'a porté bonheur ; gardez ce souvenir. »

Elle l'a posé sur la table.

FLORENTIN, *l'examinant*

Il est un peu fané.

AGATHE

C'est bien là son mérite.

Il est charmant. — Que peut-il contenir ?

L'ouvrant.

Des fleurs, un canevas encor blanc comme neige...

Il était très abandonné.

Quelques points de crochet, des dentelles, que sais-je ?

C'est joli, n'est-ce pas, de me l'avoir donné ?

SCÈNE V

OCTAVE, AGATHE, FLORENTIN

OCTAVE, *entrant en redingote*

Agathe, sais-tu mettre une cravate blanche ?

AGATHE

Mon père est magistrat.

OCTAVE

C'est vrai... Je suis sauvé.

Ne perdons pas de temps. Veux-tu que je me penche

Le cou bien découvert, le menton relevé ?

Ou ne vaut-il pas mieux m'asseoir sur une chaise ?

Je me mets à genoux, tu seras plus à l'aise.

AGATHE, *riant et s'asseyant sur le canapé*

Vous êtes amusant.

OCTAVE, *à genoux*

Tu me trouves bouffon ?

AGATHE

Ce n'est pas moi qui vous épouse.
Qu'est cela ?

OCTAVE

Ma cravate.

AGATHE

Eh mais ! c'est un chiffon.

FLORENTIN, *ouvrant le chiffonnier*
Il m'en reste encor deux.

OCTAVE

Va m'en acheter douze.

Florentin sort par le fond — Agathe va au chiffonnier.

SCÈNE VI

OCTAVE, AGATHE

AGATHE, *choisissant entre les deux cravates*
indiquées par Florentin

La maison de Camille est à deux pas d'ici,
On viendra vous chercher, n'avez aucun souci.
Et, d'ailleurs, en province, on peut se faire attendre ;
Le maire aura le temps d'arranger son discours.

OCTAVE, *étonné*

Son discours ?

AGATHE

Oh ! pardon, il voulait vous surprendre.

OCTAVE

Que dira-t-il ?

AGATHE

Rien, mais... écoutez-le toujours.

Revenant.

Votre devoir est de l'entendre.
Maintenant, mon cousin, soyez calme.

Elle se rassied.

OCTAVE, *se remettant à genoux devant elle*

A ton gré.

AGATHE

Et prenez l'air des gravures de mode.

OCTAVE

Si tu crois que c'est commode ?

Regardant sa robe.

Il est joli, ce tulle évaporé.

AGATHE

Mon ouvrage.

OCTAVE

Ah !

AGATHE

Voilà comme je brode.

Présentant la cravate.

Si vous me dérangez, nous serons en retard.

OCTAVE, *la regardant toujours*

Tes cheveux sont très beaux et groupés avec art.

AGATHE

Oh ! c'est moi qui me suis coiffée.

OCTAVE

Petite fée !

C'est simple et c'est original.

L'examinant avec plus d'attention.

Je ne t'avais pas vue en toilette de bal.

AGATHE

C'est la première fois que je me fais si belle,
En votre honneur, monsieur.

OCTAVE

Mademoiselle,

Je me déclare émerveillé.

As-tu vingt ans ?

AGATHE, *gaiement*

Depuis l'automne.



La cravate a déjà deux plis : je l'abandonne.

Elle va chercher l'autre cravate.

Vous ne serez pas habillé,
Et le mari va manquer au programme.

OCTAVE

Non. — Que dis-tu de ma femme ?

AGATHE, *vivement*

Camille est parfaite.

OCTAVE

Au moral.

AGATHE, *insistant*

Aimable, bonne.

OCTAVE

Oh ! oui, je sais, une belle âme.

Avec inquiétude.

Je parle du physique.

AGATHE

Elle est... ni bien ni mal.

OCTAVE, *vivement, se relevant*

Non ! oh non ! dis-moi qu'elle est laide.

AGATHE, *se récriant*

Oh !

OCTAVE

Laide, c'est précis, c'est franc, c'est clair, c'est net.

AGATHE

Mon cousin !

OCTAVE

Ça vaut mieux, on est sûr de son fait.

Se rapprochant d'elle, très inquiet.

Très laide, n'est-ce pas ?

AGATHE

Non.

OCTAVE

Je te le concède.
 Je l'épouse, tu peux me parler franchement.
 Le bonheur est en nous, comme dit le proverbe,
 Et la beauté n'est qu'un vain ornement.
 Crois-tu que je voudrais d'une femme superbe ?
 Jamais ! — Une belle âme a bien son agrément.
 Que cherchons-nous ? La mère de famille,
 Grave et majestueuse au foyer conjugal,
 Maniant noblement une modeste aiguille.
 Ne me dis plus : Ni bien ni mal.

AGATHE

Camille a le bras magnifique.

OCTAVE, *avec une joie tempérée par le doute*
 Magnifique ! Tu crois ? Eh bien, c'est presque trop.
 Moi, je suis un homme pratique,
 Et je ne prends pas un falot
 Pour chercher une femme, à la manière antique.
 Je ne serai jamais épris de l'idéal.
 Je suis notaire.
 Pourquoi le taire ?
 Il me faut une dot, je donne le signal ;
 Je mets tous mes amis en quête,
 Et j'attends que leur choix s'arrête.
 Mon oncle m'offre un très joli total ;
 J'accours, on m'introduit, je fais trois révérences,
 Et je vais, dans un moment,
 Recevoir avec déférences
 L'avant-dernier sacrement.
 On ne fait plus autrement.

AGATHE

Cette façon est un peu prompte.

OCTAVE, *allant s'asseoir sur le canapé*
 Les grands-parents ont pris des informations.
 Vertu, santé, candeur, autres perfections,
 Tout se détaille et tout se compte.
 On n'a plus à se voir après, on se confronte.

AGATHE, *debout devant lui, arrangeant sa cravate*

Vous avez atteint votre but,
Mais Camille aurait dû se montrer plus rebelle ;
Vous l'épousez au troisième salut.

OCTAVE

Je n'ai pas le temps, moi, j'ai de la clientèle.
C'est l'usage, d'ailleurs, et tu feras comme elle.

AGATHE, *souriant*

C'est un danger que je ne courrai pas.

OCTAVE, *la regardant*

Et pourquoi donc cela, mignonne ?

AGATHE, *simplement*

Parce que je n'aurai pour dot que ma personne.
Vous remuez trop les bras.

OCTAVE, *se levant avec vivacité*

Mais ta personne est charmante.

AGATHE, *gaiement*

J'en conviens de grand cœur.

OCTAVE

Ta taille est élégante.

AGATHE, *riant*

N'espérez pas qu'on vous démente.

OCTAVE

Tes yeux sont ravissants, et... tu te marieras.

AGATHE

Jamais.

OCTAVE

Jamais est un mot chimérique.

AGATHE, *gravement*

Mon cher cousin, je suis comme vous, moi :
Je suis une femme pratique.

OCTAVE, *lui indiquant une glace*
Et tu resterais fille ? — Allons, regarde-toi.

AGATHE, *avec gaieté*
A combien monteraient mes beaux yeux et ma taille,
Et ces perfections que vous estimez tant ?
Combien supposez-vous que ma personne vaille
Chez le notaire, en bon argent comptant ?

OCTAVE, *la regardant*
C'est ravissant, ce long regard qui brille,
Cette fossette où l'esprit s'est blotti,
Cette grâce ! Est-elle gentille !

AGATHE, *riant*
Cela vaut-il un château bien bâti,
Ou le million de Camille ?

OCTAVE
C'est autre chose.

AGATHE
Oh ! je ne me plains pas.
Mon triste sort n'a rien qui m'épouvante.
Votre sexe orgueilleux se vante,
Quand il se croit forcé de diriger nos pas.
Je marcherai sans lui ; je ne suis pas savante,
Mais j'ai prudemment tout appris :
Je fais de la dentelle et des fleurs, j'en invente ;
Passons le piano, je dessine, je chante,
Et j'ai plus de raison, seule, que trois maris.

OCTAVE
Mais, par le temps qui court, la raison a son prix.
Et, d'ailleurs, ta beauté fera tourner les têtes.

AGATHE, *nouant la cravate*
C'est le chapitre des conquêtes.

OCTAVE
Tu plairas.

AGATHE, *riant*

Au prince Charmant ?
Si je le rencontrais, je serais bien surprise.
Mais, s'il songeait à ma main galamment,
Je refuserais net. — Cela vous scandalise ?

Avec une nuance d'émotion.

Je ne voudrais pas qu'en m'aimant
Mon mari fît une sottise.

Gaiement.

Là. — Votre cravate est mise.
Donnez vite une épingle.

OCTAVE, *cherchant des yeux*

Une épingle ? Tu crois ?
J'en avais plusieurs, autrefois.

AGATHE, *cherchant*

Et vous n'en avez plus ? Ah ! soyez donc sincère,
C'est pour vous qu'une femme est toujours nécessaire.
Restez là, sans bouger, droit comme un pénitent ;
Je monte dans ma chambre et reviens à l'instant.

Agathe sort par la gauche.

SCÈNE VII

OCTAVE, *seul*

Rester fille ! Elle ! Eh oui ! c'est le plus sage.

Cette chère enfant a raison :

Il s'assied près de la table.

L'élégance, l'esprit, le charme du visage
N'apportent rien au ménage
Et ne font pas une bonne maison.
Franchement, c'est bien dommage.
Rester fille à perpétuité !
A qui la faute ? A la société,

A notre siècle égoïste,
 A notre luxe écrasant.
 Il faut qu'une fille à présent
 Soit millionnaire ou modiste.
 Quel thème pour un moraliste !
 Quel thème ! — Ce n'est pas le mien.
 Je suis notaire et trouve alors que tout va bien.

Apercevant le coffret.

Un coffret.

L'ouvrant,

L'ouvrage d'Agathe.

C'est là que tout son luxe éclate.

Prenant chaque objet.

Des ciseaux, une aiguille, un dé,

Un volant de tulle brodé,

Et de la laine à flots, verte, grise, écarlate...

Un billet tombe du coffret.

Ah ! un billet ! — intact encor. —

Il le ramasse et l'examine.

Et sans adresse. —

Se levant.

C'est étrange.

L'entr'ouvrant.

De quelque amie apparemment ? — « Cher ange, »

Ange est bien tendre ! — « Ton Hector. »

Comment ? — Voyons, j'ai la berlue !

Lisons le premier mot...

Hésitant.

Je fais un sot métier.

Deux lignes seulement. —

Lisant.

« Je l'ai vingt fois relue,

Cette lettre où ton cœur se livre tout entier. »

Elle écrit ! —

Reprenant comme malgré lui.

« Et vingt fois, tremblant, le cœur en fièvre,
 J'ai repassé dans ce petit sentier

Où tes cheveux ont effleuré ma lèvre. »

Sa lèvre ! on en est déjà là.
 Je dois y mettre le holà.
 Agathe est de ma famille
 Et je ne suis plus garçon.
 La petite hypocrite ! Elle veut rester fille !
 Je n'avais aucun soupçon.
 Elle aime cet Hector, qui l'aime aussi peut-être ;
 Ce misérable est heureux,
 Je voudrais bien le connaître.
 Elle ne nommera jamais cet amoureux.
 — Que je le jetterais gaiement par la fenêtre !
 Prenant son paletot.
 Mais le premier venu va me dire son nom.
 S'arrêtant.
 Il est peut-être de la noce ?
 Avec colère.
 Il me regardera monter dans mon carrosse
 Et présenter ma femme en plein soleil !
 Prenant son chapeau.
 Non, non.
 Il sort.

SCÈNE VIII

AGATHE, FLORENTIN

Aussitôt qu'Octave est sorti, Florentin qui le guettait à la porte de droite, entre doucement, va au coffret, l'ouvre et fouille avec acharnement.

AGATHE, *accourant du dehors, à gauche*
 Etes-vous sage ?

Elle s'arrête interdite en voyant Florentin.

Eh bien ?

FLORENTIN, *déconcerté*

Mademoiselle Agathe !

AGATHE, *souriant*

Que cherchez-vous dans mon coffret ?

FLORENTIN, *de même*

Vous me trouvez indiscret ?

Très gravement.

C'est une mission pénible et délicate,
Que je remplis à regret.

AGATHE, *étonnée*

Une mission dans ma boîte ?

FLORENTIN

De la plus haute gravité.

AGATHE, *souriant*

Et je vous interromps — que je suis maladroite !
Pardonnez-moi ma curiosité.

Appelant.

Mon cousin !

FLORENTIN, *vivement*

Non ! oh non !

AGATHE

Voilà bien autre chose.

Octave !

FLORENTIN

C'est le ciel qui l'éloigne un instant.

AGATHE

Très bien, alors il est en cause.
Vous me direz pourquoi, je le suppose ?

FLORENTIN, *embarrassé*

Pour un billet que l'on attend.

AGATHE

C'est un billet ?

FLORENTIN

Voilà tout le mystère.

AGATHE

Une lettre adressée à Camille ?

FLORENTIN

Hélas ! oui.

AGATHE

De mon cousin ?

FLORENTIN, *avec douleur*
Au contraire.AGATHE, *se récriant*

D'un autre ?

FLORENTIN

Un lieutenant tout frais épanoui.
Depuis plus d'une semaine,
Sa prose calme et sereine
Dort au fond de ce coffret.
C'était un enfantillage.
Il ignorait le mariage
Qui se tramait en secret.
Il vient d'avouer sa bévüe.
Maudite lettre ! on ne l'avait pas vue.

AGATHE

Que contient-elle ?

FLORENTIN

Oh ! Dieu !... je ne sais quoi
L'officier est tout en émoi,
La future pleure d'effroi,
Et l'on ne compte que sur moi.

AGATHE

Sur vous ?

FLORENTIN, *avec fatuité*

Mademoiselle Hortense,
Que sa maîtresse implorait
Et qui me connaît discret,
M'a mis dans la confiance.
— Elle m'accorde quelque esprit...

AGATHE

Ce monsieur ne peut pas montrer ce qu'il écrit ?

FLORENTIN

Si... mais le jour du mariage
Ce serait bien hasardeux ;
Mon maître y verrait un présage
A déconcerter un sage.
Et quel scandale ! Et quel tapage !
Les mariés en pâtiraient tous deux.
Mademoiselle, ayez donc pitié d'eux.

AGATHE

Je veux bien, moi. — Que faut-il que je fasse ?

FLORENTIN

Enlevons le billet.

AGATHE, *vivement*

Non. — Qu'il reste à sa place.
Portez plutôt la boîte à Camille.

FLORENTIN, *saisissant le coffret*

Merci.

Nous sauverons mon maître.

AGATHE

Le voici.

Florentin s'arrête interdit et pose le coffret.

SCÈNE IX

OCTAVE, AGATHE, FLORENTIN

Octave entre, sombre et préoccupé.

AGATHE, *voulant dissimuler son embarras*

Eh bien, je suis là toute prête,
Et vous courez vous promener ;
Vous revenez baissant la tête,
Mais vous allez vous chiffonner.

OCTAVE, *brusquement*

Non. — Florentin !

FLORENTIN, *donnant ses cravates*
J'apporte la douzaine.

OCTAVE, *d'un ton farouche*
Va m'acheter dix paires de gants blancs.
FLORENTIN, *courant au chiffonnier*
Monsieur, en voilà d'excellents.

OCTAVE
Va, Florentin, va !

FLORENTIN, *à part*
Je le gêne.

AGATHE, *lui donnant la boîte*
En sortant, remettez ma boîte à Madeleine.
Elle lui fait un signe d'intelligence. — Florentin sort en emportant
le coffret.

OCTAVE, *aussitôt que Florentin est sorti*
Connais-tu M. de Galars ?

AGATHE
Monsieur ?...

OCTAVE
Hector, lieutenant de hussards.

AGATHE, *interdite*
Moi... je...

OCTAVE
Ne cherche pas ta phrase.
Ton trouble a déjà répondu.
Il est charmant, ce noble individu,
Le nez au vent et le jarret tendu,
La bouche en extase !

AGATHE
Mais mon cousin...

OCTAVE
Je sais tout.

AGATHE, *inquiète*

Tout !

OCTAVE

Oui, j'ai lu sa lettre jusqu'au bout.

AGATHE

Comment ?

OCTAVE

Par pure gaucherie.

J'examinais ta broderie,
Le billet d'Hector a glissé,
Je l'ai ramassé.

Puisqu'il n'a pas d'adresse, il est à tout le monde.

Ne crains pas que je te gronde ;
Je sais où s'arrêtent mes droits.
Prends qui bon te semble, à ton choix.
Adore un hussard, je m'incline.

Si tu m'appartenais, si j'étais ton mari,
J'aurais vite égorgé ce guerrier attendri,
Mais tu n'es que ma cousine.

La regardant fixement.

Ce billet était bien pour toi ?

AGATHE, *très embarrassée, sans lever les yeux*

Sans doute, — rendez-le-moi.

OCTAVE

Tu veux le lire !... Oh ! c'est trop légitime,
Et je m'explique ton émoi.

AGATHE, *de même*

Un billet n'est pas un crime.

OCTAVE

Ah !

AGATHE

Quand on m'aimerait un peu !

OCTAVE

Tu conviens qu'il t'aime ?

AGATHE

S'il en fait l'aveu.

OCTAVE

Ces pourfendeurs ont toujours l'air en feu.
Je dirais leur chanson et je connais leur thème ;
C'est vieux, c'est fade et rebattu.
Mais ça te charme.

AGATHE, *vivement*

Oh ! non.

OCTAVE

Pourquoi le lui dis-tu ?

AGATHE

Je le lui dis ?

OCTAVE

Sans doute.

AGATHE

Il s'abuse peut-être.

OCTAVE

Non. — Ce monsieur doit s'y connaître.
D'ailleurs, il peut te plaire, il est si bien vêtu !
Blanc, rouge et bleu... tricolore.
Cet habit-là n'est pas commun,
Et je comprends qu'on l'adore.

AGATHE

C'est donc bien mal d'aimer quelqu'un ?

OCTAVE

Quand on veut rester demoiselle !
Tu me parlais raison, devoir, fierté,
Ta théorie était fort belle ;
Je l'écoutais avec naïveté,
Sans voir que l'amour, à côté,
Me montrait le bout de son aile.
Tu l'aimes ?

AGATHE

Mais... je n'en sais rien.

OCTAVE

Les yeux le savent mieux, car ils le disent bien.

AGATHE

Mes yeux...

OCTAVE, *lui montrant le billet*

Dans ce billet il t'exprime sa joie...

AGATHE, *vivement*

Discrètement.

OCTAVE

Il te tutoie.

AGATHE

Il me tutoie ?

OCTAVE

Il signe : « Ton Hector. »

AGATHE

Mon Hector ?

OCTAVE

Trouves-tu ses façons déshonnêtes ?
Il t'appelle son ange et t'écrit : « Mon trésor ! »

AGATHE

Son trésor !

OCTAVE

C'est tout simple, au point où vous en êtes.

AGATHE

A quel point ?

OCTAVE

Tu réponds.

AGATHE, *stupéfaite*

Je...

OCTAVE

Ce n'est rien encor.
 J'excuserais ton épître.
 Tes vingt ans aiment à jaser,
 Et tu te mets à ton pupitre.
 Soit... Mais le baiser.

AGATHE, *se récriant*

Le baiser !
 Croyez-vous qu'on embrasse ainsi les demoiselles ?

OCTAVE

Cela dépend d'elles,
 Et tu t'y prêtais volontiers.

AGATHE

Comment ?

OCTAVE, *lui montrant la lettre et récitant de mémoire*

Lis donc :
 « Vingt fois, tremblant, le cœur en fièvre,
 J'ai repassé dans ces petits sentiers
 Où tes cheveux ont effleuré ma lèvre. »

AGATHE, *interdite*

Effleuré, par hasard...

OCTAVE, *continuant*

« Je me sentais aimé.
 Tous les oiseaux chantaient, l'air était embaumé ;
 Tu restais, devant moi, souriante et mutine,
 Courbant, d'un doigt distrait, les touffes d'églantine,
 Et je te regardais charmé. »

Froissant la lettre avec colère.

De quel ton il te le rappelle,
 Et comme l'amoureux se trahit tout entier ;
 Comme dans chaque mot son orgueil se décèle.
 C'est pour lui seul que le ciel te fait belle,
 Pour lui que naît l'aubépine nouvelle,
 Pour lui que revient l'hirondelle,
 Pour lui que fleurit l'églantier.

SCÈNE X

AGATHE, FLORENTIN, OCTAVE

FLORENTIN, *entrant*

On va partir pour la mairie.

OCTAVE, *brusquement*

C'est bien, brosse mon habit noir.

Florentin prend l'habit et entre dans la pièce à droite.

OCTAVE, *à Agathe*

Hector est invité.

AGATHE, *embarrassée*

Mais...

OCTAVE

Tu vas le revoir.

Je ne m'étonne plus de ta coquetterie.

FLORENTIN, *de la porte de la chambre*

La voiture d'honneur est déjà dans la cour.

OCTAVE

Ce n'est pas lui, le fat, qui se marie !
 Qu'a-t-il besoin de dot ! — Il te parlait d'amour,
 Tu l'écoutais attendrie ;
 Il effleurait tes cheveux,
 Et, dans sa main pressant une main qu'on oublie,
 Il s'enivrait de tes premiers aveux.
 Que tu devais être jolie !

AGATHE, *avec reproche*

Oh ! mon cousin, vous me jugez bien mal !

OCTAVE

Je ne sais plus où j'ai la tête.
 J'en veux à ce hussard d'avoir fait ta conquête.
 Pourquoi ? Ce n'est pas mon rival.

Florentin reparait avec l'habit et le chapeau.

Tu vois que ma noce est prête.
Adieu... Ma fiancée attend.

Il passe son habit.

AGATHE, *faisant un effort sur elle-même*
Si vous ne l'aimiez pas, pourtant ?

OCTAVE

Ne pas l'aimer !... Je l'adore.
Je l'épouse d'ailleurs, et c'est l'essentiel.

Mettant ses gants.

S'il est encor des gens assez bénis du ciel
Pour prendre, en un baiser, l'amour qui vient d'éclorre,
Ce n'est pas moi ; je suis un homme officiel.

Là... Ma tenue est régulière.

Je ne fais pas l'école buissonnière
Dans les sentiers fleuris, moi.

Non. — Je vais demander mon bonheur à la loi.

Il sort.

SCÈNE XI

AGATHE, FLORENTIN

FLORENTIN, *le suivant jusqu'à la porte*
Un bonheur indestructible,
Un bonheur garanti par le gouvernement.

AGATHE

Ce mariage est impossible.

FLORENTIN

Pourquoi ?

AGATHE, *à Florentin*

Je fais appel à votre dévouement.
Rompez ce mariage. — Oh ! cela vous étonne.
Mais, si nous hésitons, tout sera terminé.
On trompe mon cousin.

FLORENTIN, *faisant un bond*

Le père est ruiné !

AGATHE

C'est bien pis.

FLORENTIN, *effrayé*

Hein !

AGATHE

Camille aime une autre personne.

FLORENTIN, *s'essuyant le front*

Oh ! mademoiselle, oh ! que vous m'avez fait peur !

AGATHE

Un autre ! entendez-vous ? Camille est bien coupable.
Vous ne me dites pas que c'est épouvantable !

FLORENTIN, *avec calme*

Je cherche à revenir un peu de ma stupeur.

AGATHE

Octave est meilleur qu'on ne pense.
Et je le connais aujourd'hui ;
Son air froid, son indifférence,
C'est son masque, ce n'est pas lui.
Il a tout ce qu'il faut pour plaire.
Avec Camille il sera malheureux.
On va les marier ; le temps presse, que faire ?

FLORENTIN

Mademoiselle, allez prier pour eux.

AGATHE

Jamais ! C'est mon cousin que l'on donne en spectacle.
Je veux le sauver à tout prix.

A Florentin.

Camille en aime un autre ! avez-vous bien compris ?

FLORENTIN

Oh ! très bien. — Seulement, ce n'est pas un obstacle.

AGATHE

Pas un obstacle ? Alors que faudrait-il ?

FLORENTIN

Monsieur ne court aucun péril ;
 Nous n'avons pas à lui tendre la perche.
 Mon maître a le bonheur qu'il cherche,
 Une dot magnifique, un beau-père charmant,
 Un savant amateur, qui ne gêne personne,
 Qui fait de la chimie avec acharnement...
 Et dont la santé n'est pas bonne.

AGATHE

Si je disais la vérité !

FLORENTIN

Gardez-vous-en, mademoiselle Agathe,
 Vous voulez donc que mon maître se batte ?

AGATHE, *vivement*

Il se battrait ?

FLORENTIN

En avez-vous douté ?

AGATHE

Oui, mon cousin se battrait ; — il est brave.
 Mais Camille ! comment épouse-t-elle Octave ?

FLORENTIN, *d'un ton doctoral*

Vous allez soulever une question grave.

AGATHE

Que l'on prenne un indifférent,
 Cela se fait, on dit que cela se comprend.
 Le supplice est pour nous, si la faute est la nôtre.
 Mais accepter quelqu'un quand on en aime un autre !
 C'est horrible ! c'est déloyal !

FLORENTIN, *de même.*

Ne touchons pas à l'ordre social.
 -- Mademoiselle ignore encor le monde. —
 L'amour est une exception,
 Un gros enfant joufflu, qui vagabonde.
 Mais qu'est le mariage ? une institution. —
 Il ne faut pas qu'on les confonde.

AGATHE

Moi, je vous dis que c'est affreux.
Quel parti dois-je prendre ?

FLORENTIN

Allez prier pour eux.

AGATHE

Oh ! non.

Elle va s'asseoir près de la table.

FLORENTIN

Ils seront très heureux,
Ne soyez pas inquiète.
Si le cœur de madame a quelque ancienne dette,
C'est pertes et profits, ce n'est jamais compté.
J'ai vu de près des gens de qualité.
Chaque époux vit de son côté,
Chacun a son secret qu'il cache,
Contre les coups de tête on les a prémunis ;
Pour les lier le code a des soins infinis,
Et l'on voit bien qu'il attache
Des gens qui ne sont pas unis.

AGATHE

Cela vous paraîtrait, sans doute, moins risible,
Si vous saviez avec quel air terrible
Mon cousin prononçait le nom de ce hussard.

FLORENTIN

Ah ! se douterait-il de son espièglerie ?

AGATHE

Il a trouvé sa lettre.

FLORENTIN

Où ?

AGATHE

Sous la broderie.

FLORENTIN

J'avais pris le coffret.

AGATHE

Trop tard.
Mais c'est moi, c'est moi qu'il accuse.

FLORENTIN

Vous ?

AGATHE, *se levant*

Tout retombe sur moi.
Je me trouvais si confuse,
J'étais dans un tel émoi
Que j'ai pris — j'en meurs de honte ! —
Leur sot billet pour mon compte.
J'ignorais son contenu.
Oh ! si je l'avais connu !

SCÈNE XII

AGATHE, FLORENTIN, OCTAVE

Octave entre violemment, pâle et défiguré.

AGATHE

Mon cousin !

FLORENTIN

Déjà revenu ?

AGATHE

Comme il est pâle !

OCTAVE, *tombant sur le canapé*

Un verre d'eau sucrée.

FLORENTIN

Monsieur se trouve mal ?

OCTAVE, *lui donnant ses gants et son chapeau*

Enlève tout cela.

AGATHE, *s'approchant timidement*
Qu'avez-vous donc ?

OCTAVE

Ah ! te voilà ?

AGATHE

Vous m'effrayez.

OCTAVE

Sois rassurée,
Et ne crains plus pour tes amours.

AGATHE

Moi ?

OCTAVE

M. de Galars t'épouse dans huit jours.

AGATHE

Comment ?...

OCTAVE, *buvant*

Tu ne peux pas y croire.
C'est un succès, pourtant, qui me coûte assez cher !

AGATHE

Cher ?... à vous ?...

OCTAVE, *rendant le verre à Florentin*

Donnez-moi de l'air.

D'un ton tragique.

C'est une épouvantable histoire.

AGATHE

Parlez. — Que s'est-il passé ?

OCTAVE

Ma future attendait dans une salle basse :

On annonce le fiancé.

J'entre, et vois un habit bleu de ciel qui s'efface.

AGATHE

Ah !

OCTAVE

C'était ton Hector. — Il était là, debout,
 Me toisant d'un air sardonique.
 J'oublie et ma future, et l'heure, et la logique,
 Ma raison se perd, mon sang bout.
 J'aborde ce monsieur, mon œil le bouleverse,
 Et je lui jette enfin ces trois mots : « Je sais tout. »
 Ma femme tombe à la renverse.

AGATHE

Ciel !

OCTAVE

Et son père épouvanté
 S'affaisse de l'autre côté.

Se levant.

Pendant que le hussard s'occupe de ma femme,
 Je vole au père qui se pâme
 En répétant, tout éperdu :
 Mais ce n'est qu'un malentendu,
 Personne ici ne s'extermine.
 Que M. de Galars épouse ma cousine !
 L'officier me regarde et paraît confondu ;
 Il me répond en pantomime
 Et ma future se ranime.
 Le bonhomme reste étendu.
 Je cherche un moyen héroïque ;
 Il avait, par hasard, sur lui,
 Un flacon dans un étui.
 Je l'en asperge, alors, d'une main frénétique,
 Quand, se précipitant sur moi,
 Camille crie avec effroi :
 « C'est de l'acide prussique. »

AGATHE, *effrayée*

Oh ! mon Dieu !

OCTAVE, *tombant assis près de la table*
 C'était fait.

FLORENTIN, *gravement, de l'autre côté de la table*

Ça devait arriver.

AGATHE

Mais, mon cousin, on pourra le sauver.

FLORENTIN

Ce chimiste a toujours du poison dans sa poche ;
Il en a quand il mange, il en a quand il dort ;

Ne vous faites aucun reproche,
Et s'il meurt, cette fois, monsieur, il aura tort.

— Mais repartez, repartez tout de suite.

Comment expliquer votre fuite ?
Reparaissez tranquille et le front haut.

AGATHE, *avec embarras, s'approchant d'Octave
Camille ?...*

OCTAVE, *avec expansion*

Elle est plus laide encor quand elle pleure !

AGATHE, *vivement*

Vraiment ?

OCTAVE, *se levant et changeant de ton*

Ce n'est pas un défaut.

Je ne trouverais pas une femme meilleure.

Elle est bonne et sensible et... c'est ce qu'il me faut.

Avec ironie, à Agathe.

On ne lui dirait pas : mon trésor et cher ange !
Et sa candeur, au moins, ne donne pas le change ;
Elle n'écoute pas chanter le rossignol.

d'un ton lamentable.

Le voile et la couronne avaient jonché le sol ;
Le reste se perdait dans un désordre étrange...

Elle n'a rien pour plaire, —

Vivement.

Heureusement.

Elle est maigre ! Tant mieux ! c'est une taille austère.

Avec enthousiasme.

Et je l'épouserais avec ravissement...

Si je ne venais pas d'empoisonner son père.

AGATHE, *vivement et avec joie*

Vous ne l'épousez pas ?

OCTAVE

Non, non. — Je ne peux plus.

FLORENTIN

Mais si, monsieur, mais si, la douleur vous égare.

OCTAVE

Vois mes regrets.

FLORENTIN

Mais...

OCTAVE, *vivement, en l'interrompant*

Regrets superflus !

FLORENTIN, *insistant*

Pourtant...

OCTAVE

Un crime nous sépare.

FLORENTIN

Un accident. — Perdez-vous la raison ?

OCTAVE

La tentative est manifeste.

FLORENTIN

C'est le hasard.

OCTAVE

J'ai versé le poison.

Le flacon était plein, voilà ce qu'il en reste.

Le secouant.

Rien, rien ! Puis-je nier cela ?

FLORENTIN

Monsieur sait qu'il n'est pas coupable.

OCTAVE

Sait-on jamais ces choses-là ?

FLORENTIN, *interdit*

Comment ?

OCTAVE

Mon innocence est-elle vraisemblable ?
 J'hériterais de ce noble vieillard,
 Et je vivrais triomphant et prospère !
 D'un ton tragique.

Va, ce n'est jamais par hasard
 Que l'on se défait d'un beau-père.

FLORENTIN

Mais c'est un scrupule insensé.
 — Je demande à monsieur pardon de ma franchise, —
 Le mariage est presque commencé ;
 La jeune fille est compromise.
 Et le monde, monsieur, que voulez-vous qu'il dise ?
 Mariez-vous. — Je vois que monsieur se ravise.

OCTAVE, *avec fermeté*

Non.

FLORENTIN

C'est le dernier mot de monsieur ?

OCTAVE

Le dernier.

Il va s'asseoir à gauche, près de la table.

FLORENTIN

Je me tais.

AGATHE

Qu'allez-vous faire ?

OCTAVE

Me constituer prisonnier.

AGATHE, *stupéfaite*

Vous ?

FLORENTIN

Prisonnier ?

OCTAVE, *froidement*

Je le préfère.

FLORENTIN

Rien ne vous force à prendre ce parti.

OCTAVE

Je l'ai pris.

FLORENTIN, *avec effroi*

On est averti ?

AGATHE

Mais, mon cousin, cela n'était pas nécessaire.

FLORENTIN, *désespéré*

Oh ! monsieur, monsieur, songez-y ;

La justice ne lâche guère

Le maladroit qu'elle a saisi.

OCTAVE

Pour que je me défende, il faut bien qu'on m'arrête.

Ce mariage interrompu,

Ce terrible accident au milieu de la fête,

Il faut les expliquer : comment l'aurais-je pu ?

On sonne violemment. — Ils restent tous les trois interdits.

Florentin !

FLORENTIN

Quoi, monsieur ?

OCTAVE

On sonne.

FLORENTIN

Je l'ai bien entendu.

OCTAVE

C'est pour moi.

AGATHE, *à part*

Je frissonne.

OCTAVE, *très calme*

Réponds à ces... messieurs que je vais être prêt.
Je les suivrai sans résistance.

AGATHE

Vous partirez ainsi ?

OCTAVE

J'attendrai mon arrêt.

FLORENTIN, *sortant*

Monsieur, comptez sur ma prudence.

SCÈNE XIII

OCTAVE, AGATHE

OCTAVE, *se levant*

Voici l'heure des adieux.

Bah ! Je sais où je vais, au moins : cela vaut mieux.

Gaiement.

Je ne déteste pas la prison cellulaire.

On y reste célibataire.

Au fond, s'appuyant sur le chiffonnier dans une pose romantique.

Je serai jeune et rêveur à mon gré,

Je ferai des romans et des vers. — Je vivrai.

Avec énergie.

Je ne serai plus notaire,

Descendant devant Agathe qui le regarde stupéfaite.

Pas plus notaire que mari !

Les événements m'ont mûri.

Je viens de rajeunir de dix ans en deux heures.

Allant à sa cousine.

Allons, je pars joyeux. — Tu pleures ?

AGATHE, *essuyant ses yeux*

Non, mon cousin.

OCTAVE

Je serai généreux,
Je vois ce qui te désespère.

Il se met à une table et écrit.

AGATHE, *le regardant avec étonnement*
Vous écrivez ?

OCTAVE, *continuant*
A mon oncle.

AGATHE
A mon père ?

OCTAVE
Et je plaide ta cause en termes chaleureux.

AGATHE, *s'asseyant en face de lui*
Ma cause ?

OCTAVE
Je lui dis qu'on t'aime.

AGATHE
Vous écrivez cela ?

OCTAVE
Pour le bien disposer ;
Et M. de Galars, lundi, viendra lui-même
Solliciter ta main, qu'on ne peut refuser.
Prenant une autre feuille de papier.
Cette lettre est pour lui.

AGATHE, *interdite*
Mais je...

OCTAVE, *écrivait*
« Samedi douze... »
Tu te promèneras gaîment sur la pelouse,
Pour voir fleurir les boutons d'or.
Tu t'appuieras, charmée, au bras de ton Hector ;
C'est très permis, puisqu'il t'épouse.

AGATHE, *arrachant la lettre*
Mais je ne veux pas l'épouser.

OCTAVE, *la regardant avec surprise*
Tu ne veux pas ?

AGATHE, *avec énergie*

Non, non.

OCTAVE, *avec ironie*

Faut-il te l'imposer ?

AGATHE

Mon cousin, je veux rester fille.

OCTAVE, *se levant*

Et ton honneur ! l'honneur de la famille !

AGATHE, *se levant aussi*

N'insistez pas.

OCTAVE

Voici de l'imprévu.

Après ta promenade intime,
Quand ce monsieur m'a fait commettre un crime,
Quand il te plaît !

AGATHE

Je ne l'ai jamais vu.

OCTAVE, *stupéfait*

Comment ?

AGATHE

Je ne veux plus que l'erreur se prolonge.
Jamais ! jamais ! jamais ! jamais !

OCTAVE

Tu me disais que tu l'aimais.

AGATHE

Je vous mentais.

OCTAVE

Et la lettre ?

AGATHE

Un mensonge.

Vivement.

Ne cherchez pas, vous n'y comprendrez rien.

OCTAVE

Mais...

AGATHE

Mais croyez votre cousine.
Ce coffret n'était pas le mien,
C'était celui d'une voisine.
Peu vous importerait son nom.

OCTAVE

Hein !... ce billet n'était pas pour toi ?

AGATHE

Non.

OCTAVE

Alors, je te faisais une scène insensée.
Dans les sentiers fleuris une autre avait couru ;

Pressant sa main.

Et, cette main, on ne l'a pas pressée ?

AGATHE

Jamais.

OCTAVE

Ce lieutenant ne t'a pas embrassée ?

AGATHE

Oh ! mon cousin, vous l'aviez cru ?

OCTAVE, *avec feu*

Non, non, je crois que non. — C'était une folie.
Toi ! toi ! si pure et si jolie !

AGATHE, *d'un ton de reproche*

Comment avez-vous supposé,
Comment avez-vous cru possible
Qu'un homme, qu'un homme ait osé ?...

Octave, transporté, l'embrasse.

Mais c'est horrible ! c'est horrible !

OCTAVE, *l'embrassant encore*

Horrible !

Avec des transports de joie.

On n'a jamais effleuré tes cheveux ?

Il les embrasse.

Qu'ils sont doux ! Ton regard est la chasteté même.

AGATHE, *interdite.*

Mais...

OCTAVE

Et personne encor n'a surpris tes aveux ?

Il l'embrasse.

AGATHE

Mais, mon cousin...

OCTAVE

Jamais tu n'as dit : Je vous aime ?

AGATHE, *se récriant et baissant les yeux*

Oh !

OCTAVE

Laisse-moi tomber à tes genoux.

Il va se jeter à ses genoux, quand on entend la voix de Florentin.

SCÈNE XIV

AGATHE, FLORENTIN, OCTAVE

FLORENTIN, *du dehors*

Monsieur !

OCTAVE, *comme sortant d'un rêve*

Déjà ?

AGATHE

Si tôt !

FLORENTIN, *entrant*

Monsieur, préparez-vous.

AGATHE, *vivement*

Octave est innocent !

FLORENTIN, *allant chercher le chapeau et les gants*

Oh Dieu ! qui le conteste ?

A Octave

Venez vite et gardez votre habit solennel.

OCTAVE, *cherchant à comprendre*

Pourquoi ?

FLORENTIN

Pour monter à l'autel.

OCTAVE

Es-tu fou ?

FLORENTIN, *avec jol*

Non, monsieur. — Le million vous reste.

OCTAVE

Hein !

FLORENTIN

Vous vous mariez, monsieur, dans un instant.

OCTAVE

Qui ? moi ?... quand ce vieillard...

FLORENTIN

Le père ? Il vous attend.

OCTAVE, *stupéfait*

Il est debout ?

FLORENTIN

Fort comme un marbre antique,
Le pied dispos et le teint coloré.

OCTAVE

Et mon acide prussique ?

FLORENTIN

C'est lui qui l'avait préparé.

OCTAVE

Ah !

AGATHE

Ah !

FLORENTIN

C'est un hymen qu'il faut vite conclure.

OCTAVE

J'épouserai Camille ! à présent !

FLORENTIN, *le regardant étonné*

A présent !...

Vous ne pouvez plus rompre ; elle monte en voiture,
Et puis vous n'avez pas un motif suffisant.OCTAVE, *regardant Agathe*

Si tu le connaissais !

FLORENTIN, *prenant un air fin*

Oh ! je me le figure ;

Monsieur sait que la lettre était pour sa future.

OCTAVE

Hein ?

AGATHE

Maladroit !

FLORENTIN, *stupéfait, à Agathe*

Vous ne l'aviez pas dit ?

OCTAVE, *après une pause*

Je ne suis pas jaloux, mais je suis interdit.

Ce militaire a du courage.

Donnant le billet à Florentin.

Reporte-lui, de ma part, son message ;
Je renonce à mes droits.

Prenant Agathe.

Ma femme, la voilà.

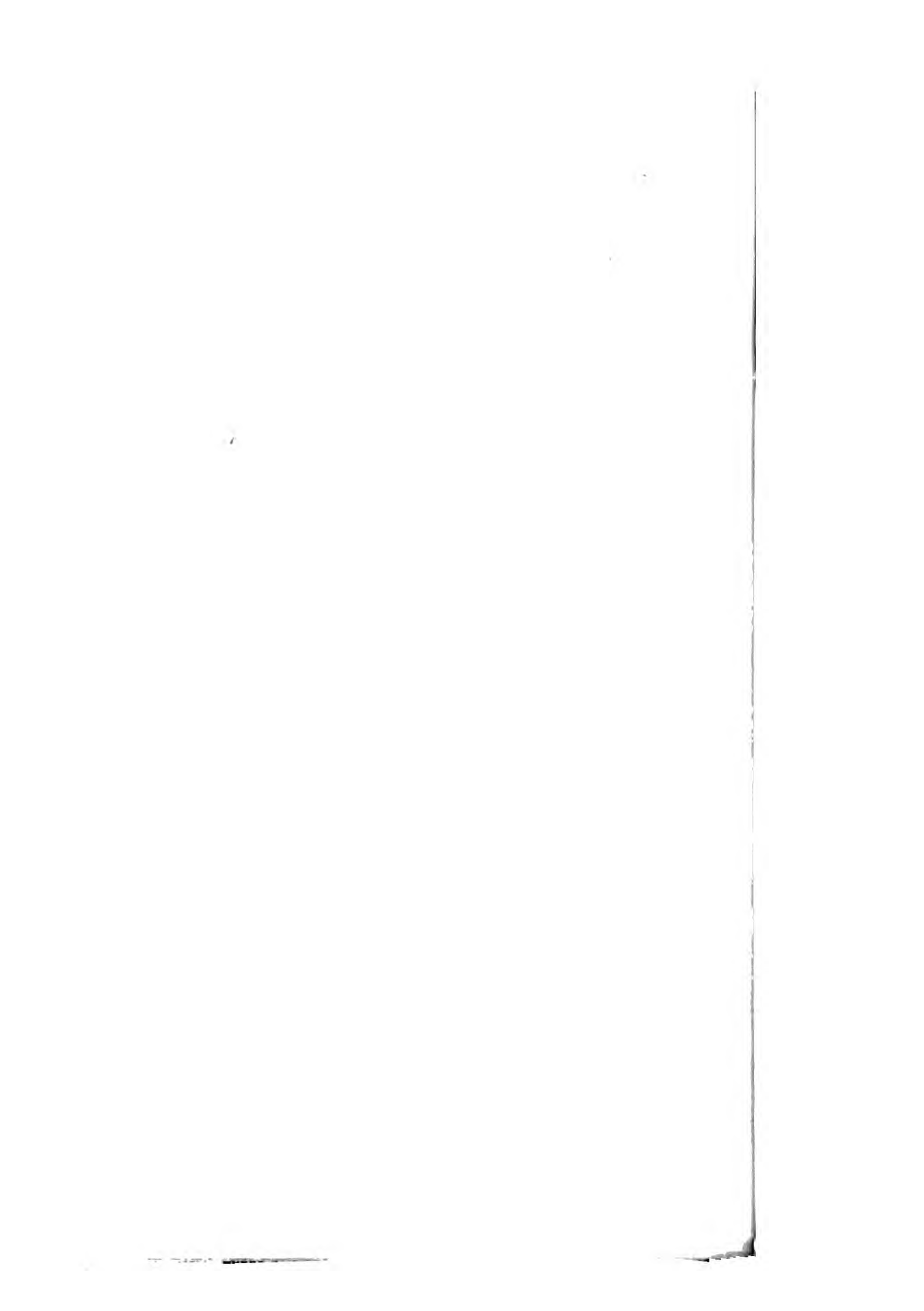
AGATHE, transportée de joie et confuse

Moi ? je n'ai pas de dot. — Quand on saura cela !

OCTAVE, la présentant, à son bras

Je répondrai : La trouvez-vous gentille ?
Ce n'est pas un parti, c'est une jeune fille.

FIN DE LA CRAVATE BLANCHE



CHRISTIANE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le THÉÂTRE-FRANÇAIS, le 20 décembre 1874.

PERSONNAGES

ROBERT DE NOJA.....	MM.	DELAUNAY.
ACHILLE DE BEAUBRIAND.....		COQUELIN.
MAUBRAY.....		F. FEBVRE.
DE BRIAC.....		THIRON.
LE DOCTEUR SOLEM.....		PRUDHON.
LE MARQUIS DE KERHUON.....		KIME.
ANATOLE DE FERRUZAC.....		JOUMARD.
UN CAISSIER.....		MAZOUДИER.
VALET DE CHAMBRE DE MAUBRAY		TRONCHET.
VALET DE CHAMBRE DE ROBERT.		MASQUILLIER.
CHRISTIANE.....	M ^{mes}	REICHEMBERG.
ADRIENNE.....		THOLER.
LA BARONNE DE JUBLAINS.....		PROVOST-PONSIN.
HENRIETTE.....		MARIE MARTIN.

CHRISTIANE

ACTE PREMIER

CHEZ LE COMTE DE NOJA

Un salon, communiquant par une large baie avec un second salon où l'on aperçoit des tableaux. Au fond du second salon, une porte de bronze à deux battants, s'ouvrant sur une galerie de tableaux. Portes à droite et à gauche, second plan. Une table à droite, canapé près de la table, fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, ADRIENNE

La baronne entre par le fond avec Adrienne. Elles sont suivies d'un tapissier.

LA BARONNE, *au valet de chambre qui les introduit*

Prévenez mon cousin que nous arrivons ; il nous attend.

LE VALET

M. le comte est absent.

LA BARONNE, *étonnée*

Absent !

LE VALET

M. le comte est sorti de très bonne heure, ce matin. Il n'est pas encore rentré.

ADRIENNE, *riant*

Mon oncle nous a oubliées. (*Elles redescendent un peu.*)

LA BARONNE

Dites plutôt qu'il lui est arrivé un accident.

LE VALET, *surpris*

Rien ne peut le faire supposer, madame.

LA BARONNE

C'est égal ; nous ne partirons pas avant de l'avoir vu. Ce cher Robert ! — Adrienne, profitez de ce moment pour mettre en ordre la liste des invités, il faut bien la communiquer à votre oncle. (*Adrienne va à la table et écrit. — Au tapissier.*) Qu'ai-je encore à vous dire ? Ah ! vous mettrez le salon bleu en rose. Le bleu ne va pas à ma fille. Et il est convenu que nous aurons un salon grenat. Je l'ai annoncé à cette excellente mademoiselle Boin.

ADRIENNE, *toujours assise, souriant*

Ah !

Le tapissier sort.

LA BARONNE

Je ne sais pas pourquoi vous avez toujours le sourire aux lèvres quand je prononce le nom de mademoiselle Boin.

ADRIENNE

Je riais du salon grenat.

LA BARONNE

Je vous prie de ne jamais oublier que mademoiselle Boin fait notre admiration par sa piété, et qu'elle est présidente de notre œuvre.

ADRIENNE

Je ne l'oublie pas.

LA BARONNE

De plus, c'est une amie précieuse. Ainsi, aussitôt que mon cousin m'a écrit qu'il venait passer un congé en France, en me priant de lui arrêter un appartement, j'ai couru chez cette respectable personne, et c'est elle qui m'a indiqué cet hôtel, une des demeures les plus aristocratiques de Paris. Le baron de Folny

y donnait des bals splendides ; sa galerie de tableaux, qu'il nous laisse, a une réputation européenne, et tout ici est si bien disposé pour des fêtes...

ADRIENNE, *riant*

Que mon oncle a été forcé d'en donner une.

LA BARONNE

Dont nous ferons les honneurs. Connaissez-vous une façon plus charmante de prouver qu'il vous regarde comme sa fille d'adoption ?

ADRIENNE, *vivement*

Il n'a jamais dit cela.

LA BARONNE

Qu'a-t-il besoin de le dire ? — Nous sommes ses seules parentes.

ADRIENNE

Il n'est que votre cousin.

LA BARONNE

Germain... Vous êtes sa nièce.

ADRIENNE

A la mode de Bretagne. Et il se mariera peut-être.

LA BARONNE

Votre oncle ?

ADRIENNE

Il n'a que trente-huit ans.

LA BARONNE

Trente-neuf. Je crois même que nous pourrions bientôt dire quarante. On ne passe pas impunément la moitié de sa vie dans l'Amérique du Sud. D'ailleurs, votre oncle ne cache à personne qu'il veut rester garçon. Qu'a-t-il besoin de femme, puisqu'il a une famille, vous et moi ? (*Elle s'assied sur un fauteuil à droite.*)

ADRIENNE, *souriant*

Une famille qu'il ne peut aimer beaucoup ; il ne la connaît que depuis trois semaines.

LA BARONNE

Robert n'avait que vingt-deux ans quand il a été nommé consul à Rio. Il est devenu ministre plénipotentiaire au Pérou, il était très occupé ; il nous a un peu négligées ; mais depuis son retour il nous comble.

ADRIENNE, *gaiement*

Tenez, ma mère, ces choses-là ne se discutent pas, elles se sentent. Mon oncle n'a aucune affection pour moi.

LA BARONNE, *se levant et allant à Adrienne*
Pourquoi est-il revenu d'Amérique ?

ADRIENNE

Parce qu'il était parti. Nous ne savons ce qui s'est passé.

LA BARONNE

Il ne s'est rien passé. Je connais toute son existence.

ADRIENNE, *étonnée*

Vous, ma mère ?

LA BARONNE

Cette excellente mademoiselle Boin, qui est un peu parente du secrétaire de Robert, a adroitement fait causer ce jeune homme.

ADRIENNE

Mademoiselle Boin s'est permis une grosse indiscretion.

LA BARONNE

Une personne aussi respectable que mademoiselle Boin peut tout se permettre. Votre oncle est comme les peuples qu'on dit heureux : il n'a pas d'histoire.

ADRIENNE, *souriant*

C'est un oncle modèle. Et vous en concluez ?

LA BARONNE, *s'asseyant sur une chaise près de la table*

J'en conclus que vous avez été plus sage que moi, en refusant depuis trois ans tous les partis qui se pré-

sentaient. — Vous avez maintenant le droit d'être exigeante.

ADRIENNE

Mais non, ma mère.

LA BARONNE

Seulement, vous me désespérez.

ADRIENNE

Moi ?

LA BARONNE

Hier, aux Champs-Élysées, M. de Beaubriand fils vous salue en souriant, et vous ne vous en apercevez pas !

ADRIENNE

Je pensais à autre chose.

LA BARONNE

C'est ce que je vous reproche.

ADRIENNE

Il peut arriver à tout le monde de ne pas rendre un salut. Ainsi, vous, ma mère, pendant que M. de Beaubriand passait, vous n'avez pas remarqué que le docteur Solem nous faisait sa plus belle révérence.

LA BARONNE

C'est tout différent.

ADRIENNE

Le docteur Solem est très aimable, très spirituel.

LA BARONNE

Très spirituel. — M. de Beaubriand est le fils d'un ministre, et quel ministre !

ADRIENNE

Le docteur Solem est un de nos savants les plus distingués ; n'est-ce rien, cela ?

LA BARONNE

C'est beaucoup. Il est médecin de la famille Beaubriand, ce qui le fera décorer.

ADRIENNE

Il est déjà célèbre ; à son âge, c'est superbe !

LA BARONNE

Je ne dis pas non. Mais M. de Beaubriand a des attentions pour vous. (*Elle se lève.*)

ADRIENNE, *étourdiment*

Le docteur aussi. (*Se reprenant.*) Vous croyez, ma mère ? (*Elle se lève aussi.*)

LA BARONNE

J'en suis sûre. Il vous a fait danser trois fois au bal de l'ambassade.

ADRIENNE

Ce n'est pas une preuve.

Elles viennent au milieu de la scène.

LA BARONNE

Et je ne sais ce que vous lui disiez pendant le dernier quadrille, il vous écoutait avec admiration.

ADRIENNE, *riant*

Oh ! quand M. de Beaubriand écoute avec admiration, c'est lui qui parle.

LA BARONNE

Enfin, j'ai appris, sous le sceau du secret, par une personne que je ne vous nommerai pas...

ADRIENNE, *souriant*

C'est inutile.

LA BARONNE

Et qui est un peu alliée aux Beaubriand, j'ai appris que, dimanche dernier, dans une sorte de conseil de famille, on avait résolu de marier promptement M. Achille.

ADRIENNE

Eh bien, ma mère ?

LA BARONNE

Eh bien, Adrienne, votre nom a été prononcé.

ADRIENNE

Oh ! mon Dieu !

LA BARONNE

Le père est un des personnages les plus importants de notre époque.

ADRIENNE

Mais le fils ?

LA BARONNE

Mon Dieu, le fils...

ADRIENNE

Le fils est ridicule.

LA BARONNE

Ridicule... à présent ; — quand il sera marié, on ne s'en apercevra plus.

ADRIENNE, *vivement*

N'essayons pas. Je vous assure qu'en cherchant un peu autour de nous, vous trouverez aussi bien.

LA BARONNE

Aussi bien ! (*Cherchant.*) Je ne vois d'aussi bien que le fils du marquis de Kerhuon.

ADRIENNE

Henry de Kerhuon ! Oh ! celui-là est un vrai gentilhomme.

LA BARONNE

Fils unique, trois fois millionnaire.

ADRIENNE

Un gentilhomme accompli.

LA BARONNE

Accompli.

ADRIENNE

Seulement...

LA BARONNE

Seulement ?

ADRIENNE, *gaiement*

Il aime une jeune fille plus jolie que moi, plus spirituelle que moi et meilleure que moi.

LA BARONNE

Vous oubliez, Adrienne, que depuis trois semaines personne n'est mieux que vous.

ADRIENNE

Oh ! ma mère !

LA BARONNE

Vous ne connaissez donc pas la fortune de votre oncle ?

ADRIENNE

Mais ce n'est pas la nôtre !

Le domestique paraît au fond.

LA BARONNE, *vivement*

Chut ! Voici Robert. (*Elle court et se trouve en face du valet de chambre.*) Mon cousin ?...

LE VALET

M. le comte n'est pas encore rentré.

LA BARONNE, *désappointée*

Pas encore !

LE VALET

Et je viens demander à madame la baronne si elle m'autorise à introduire M. le consul du Haut-Pérou, à qui M. le comte a aussi donné rendez-vous.

LA BARONNE

Certainement. (*Cherchant.*) Consul du Haut-Pérou ?...

ADRIENNE

M. de Briac. Vous l'avez vu souvent, ma mère.

LA BARONNE

Très souvent. Mais j'ignorais qu'il était l'ami de Robert.

SCÈNE II

LES MÊMES, BRIAC, *entrant par le fond*

LA BARONNE, *allant à lui*

Ah ! mon cher monsieur de Briac, vous nous trouvez dans de bien cruelles angoisses.

BRIAC, *effrayé*

Qu'est-il arrivé ?

LA BARONNE

Le comte de Noja, mon cousin, devait être rentré à midi...

BRIAC, *avec calme*

Et il est en retard ?

LA BARONNE

De deux heures.

BRIAC

Rassurez-vous, madame, c'est toujours ainsi.

ADRIENNE

Mon oncle est inexact ?

BRIAC

Oh ! mademoiselle, autrefois j'essayais souvent d'arriver le second, je n'y ai jamais réussi.

LA BARONNE

Vous connaissez mon cousin depuis longtemps ?

BRIAC

Depuis le collège.

LA BARONNE

Et vous avez toujours conservé vos relations avec lui ?

BRIAC

Oui, madame. Il m'a fait nommer consul du Haut-Pérou pour me forcer à lui écrire.

LA BARONNE

Asseyez-vous donc. Que je suis heureuse de pouvoir causer à cœur ouvert de ce cher cousin avec un de ses amis ! (*Ils s'assoient.*) Je suis si touchée de l'affection que Robert nous témoigne ! Je sais bien que nous sommes ses seules parentes, mais il est admirable. Il a voulu, absolument voulu donner un bal, dont nous ferons les honneurs, ma fille et moi. Quelle attention délicate ! Vous avez eu votre lettre d'invitation, n'est-ce pas ?

BRIAC

Non, madame.

LA BARONNE

Vous ne l'avez pas reçue ?

BRIAC

Non. Mais je n'en suis pas surpris ; j'ai un domestique qui ne me remet aucune invitation. Il n'aime pas le monde.

LA BARONNE, *souriant*

Ah ! je m'applaudis, alors, de vous en avoir parlé.

ADRIENNE

C'est demain, monsieur de Briac, et puisque vous n'êtes pas encore parti pour les Pyrénées...

BRIAC

Je ne pars plus, mademoiselle.

ADRIENNE

Plus du tout ? Vous manquerez donc à votre parole ? Vous aviez si bien promis à Christiane d'aller lui rendre une visite à Amélie-les-Bains.

BRIAC

Je serais parti ce soir. Mais mademoiselle Maubray est revenue hier.

ADRIENNE, *avec joie*

Christiane est ici !

BRIAC

J'ai été plus étonné que vous encore, en la rencontrant tout à l'heure, boulevard des Capucines, à pied, avec sa gouvernante. Elle avait renvoyé sa voiture, je ne sais pourquoi. Je lui ai offert mon bras.

ADRIENNE

Comment va-t-elle ?

BRIAC

On n'ose jamais dire qu'elle va bien.

LA BARONNE

Pauvre enfant ! Elle est charmante, elle a une grande fortune, elle est jolie, mais sa santé...

ADRIENNE

Christiane se porte bien quand elle est contente.

BRIAC

C'est un peu vrai.

LA BARONNE

N'est-ce pas plutôt qu'elle tient de sa mère, qui était très délicate et qui est morte en lui donnant le jour, après trois mois de souffrances cruelles ? Voilà, du moins, ce que l'on m'a raconté.

ADRIENNE

Et puis, elle a un père si sévère, si glacial.

BRIAC

Je vous assure, mademoiselle, que M. Maubray est excellent.

ADRIENNE

Excellent, si vous voulez. Mais je suis bien sûre que Christiane ne l'a pas trouvé plus tendre à son retour. Elle ne vous l'a pas dit ?

BRIAC

Je ne l'ai vue qu'un instant. J'avais mon rendez-vous avec Robert. *(Il se lève en entendant ouvrir la porte de la galerie.)*

LA BARONNE, à *Adrienne*

Est-ce qu'on songerait pour Christiane ?...

ADRIENNE

A M. de Briac ? Oh ! ma mère ! Dès qu'on le voit, on a de l'amitié pour lui ; comment voulez-vous qu'on l'aime ?

ROBERT, *de la porte de la galerie*

Je te fais attendre ?

BRIAC

C'était son mot.

SCÈNE III

LES MÊMES, ROBERT

ROBERT, *entrant gaiement*

Tu n'es pas seul ? Alors, je n'ai plus de remords. Je vois, ma cousine, que je n'ai pas à vous présenter mon ami Briac, consul du Haut-Pérou.

LA BARONNE

J'avais l'honneur de connaître déjà M. de Briac.

ROBERT

Eh bien, ma cousine, vous connaissez le plus dévoué, le meilleur des hommes.

BRIAC

Le plus patient seulement, madame.

ROBERT

Oh ! patient ! Je ne suis en retard que de vingt minutes, et tu te fâches !

BRIAC

Madame de Jublains et mademoiselle t'attendent depuis deux heures.

ROBERT

Vraiment ! (*Se rappelant.*) Ah ! oui, oui. Là, je suis

tout à fait coupable. (*A la baronne.*) Vous m'aviez demandé un entretien. Est-ce qu'il s'agissait de choses graves ?

LA BARONNE

Nous avons à causer du bal que vous donnez demain.

ROBERT, *souriant*

Ah ! sais-tu, Briac, que je donne un bal ?

BRIAC

Je viens de l'apprendre.

ROBERT

C'est une idée de ma cousine. Elle m'a prouvé que je n'avais que ce moyen de rentrer convenablement dans le monde. Mais il était entendu, ma chère baronne, que je m'en rapporterais à votre bon goût.

LA BARONNE

Je voudrais cependant vous communiquer les dispositions que j'ai prises.

ROBERT

A quoi bon ! Tout ce que vous avez ordonné est très bien. On a fait de mon cabinet de travail un boudoir, de ma bibliothèque un buffet, de ma chambre un jardin. Je suis ravi.

LA BARONNE

C'est ce que je désirais.

ROBERT

Et si vous aviez encore quelques améliorations plus radicales à pratiquer, ne vous gênez pas. La maison est à moi.

LA BARONNE

A vous ?

ROBERT

Depuis trois jours. J'avais négligé de vous communiquer ce détail.

LA BARONNE

Vous avez acheté l'hôtel de Folny ?

ROBERT

Très cher, avec le mobilier, les marbres, les bronzes et le reste.

La baronne et Robert remontent un peu au fond.

LA BARONNE

Le baron vous cède sa fameuse galerie de tableaux ?

ROBERT

Il me force à la prendre, le traître ! Une collection toute faite ! Aussi, je me venge ; je la revends.

LA BARONNE

Pourquoi ?

ROBERT, *redescendant*

Parce que les tableaux sont des amis qu'il faut choisir soi-même. — Mes affiches couvrent les murs de Paris depuis hier, et ne soyez pas étonnée de voir, dans un instant, beaucoup de voitures devant l'hôtel : la galerie sera ouverte au public de deux heures à quatre heures pendant huit jours.

LA BARONNE

Vous aurez foule.

BRIAC

Tu songes donc à prolonger ton séjour en France ?

ROBERT

Je ne songe qu'à cela.

BRIAC, *étonné*

Comment !

ROBERT

Je m'y trouve si bien !

LA BARONNE

Vous ne retournerez plus en Amérique ?

ROBERT

Non, ma cousine.

BRIAC

Tu ne peux pas abandonner ton poste.

ROBERT

J'ai donné ma démission.

BRIAC, *stupéfait*

Toi ?

LA BARONNE

Vous ?

ROBERT

Ce matin même. Et voilà pourquoi je suis arrivé en retard.

LA BARONNE

Ainsi, Robert, vous restez près de nous ?

ROBERT

Je reste en France.

LA BARONNE

Que vous disais-je, Adrienne ?

BRIAC

Je cherche ce qui a pu te faire prendre une pareille résolution.

ROBERT

Ne cherche pas, je vais te le dire : j'aime Paris.

Il s'assied.

BRIAC, *s'asseyant aussi*

Tu le détestais en arrivant.

Adrienne va s'asseoir sur le canapé près de la table.

ROBERT

Oui, j'ai eu le cœur serré un instant ; je n'ai plus retrouvé mes souvenirs, les confidents de ma jeunesse, la maison où ma pensée a vécu, mes promenades, mes pauvres vieilles rues que je connaissais si bien, où j'allais si léger, si confiant, si heureux ! — Ma vie d'autrefois n'y est plus, c'est une ville nouvelle où tout est aligné, où tout est effacé, où tout se ressemble, mais c'est encore Paris, c'est toujours Paris. Et vois-tu, Briac, quand on est à deux mille lieues de Paris, on s'imagine qu'il est possible de ne pas l'aimer ; quand on le revoit, on l'adore.

BRIAC

Alors, tu ne le quitteras plus ?

ROBERT

Le moins possible.

LA BARONNE, *avec transport et allant à Robert*

Vous ne nous quitterez plus ! Tenez, Robert, je ne puis résister à la joie d'aller porter cette bonne nouvelle à mad... à quelques amis dévoués, qui comprendront mon bonheur et le partageront. Je vais vous laisser la liste de vos invités.

ROBERT

Oh ! c'est inutile.

LA BARONNE

Vous aurez peut-être quelques personnes à ajouter.

Elle va à la table et cause avec Adrienne.

BRIAC

Une position superbe ! Un avenir magnifique !

ROBERT

On dirait que tu ne m'approuves pas, mon bon Briac.

BRIAC

Certes, je ne t'approuve pas, et si tu voulais un conseil...

ROBERT, *riant*

Ma démission est acceptée.

BRIAC

Très bien. Mais, puisque tu n'es plus ministre plénipotentiaire, il n'est pas nécessaire que je reste consul, moi.

ROBERT

Rien ne t'y oblige.

BRIAC

Alors, pourquoi me demandes-tu encore des renseignements ?

ROBERT

C'est la dernière fois, ma dernière affaire, une affaire de bon citoyen plutôt que de diplomate. Il faut que les honnêtes gens se soutiennent un peu plus qu'ils ne le font, et quand ils voient passer des fripons de bonne compagnie, comme M. de Senoncourt...

LA BARONNE, *se rapprochant vivement*
Senoncourt !

ROBERT

Un très habile financier français qui a fondé une société par actions.

LA BARONNE

Les mines du Haut-Pérou ?

ROBERT

Précisément. Ce Senoncourt a obtenu la concession de mines de cuivre et d'argent, à Taridja, — mines excellentes, ma foi ! et qui seraient très productives en des mains laborieuses ; mais il a si peu exploité les mines et il a lancé des prospectus si effrontément fantastiques, que, pour l'honneur de mon pays, que je représentais là-bas, je me crois obligé de crier au voleur.

BRIAC

Tu as raison.

LA BARONNE

Mais j'ai des actions, moi !

ROBERT, *riant*

Vraiment ? Eh bien, ma chère baronne, si vous avez quelque conscience, ne les vendez pas : elles ne valent rien.

LA BARONNE

Permettez... si elles ne valent rien... Qu'en pensez-vous, monsieur de Briac ?

ROBERT

Briac n'est pas au courant.

LA BARONNE

Etes-vous bien sûr que son prospectus exagérait ?

ROBERT, *riant*

Vous en doutez ?

LA BARONNE

C'est que j'ai acheté ces actions sur les conseils d'un homme très expert, un grand financier, que M. de Briac connaît bien, puisqu'il est à peu près son associé.

ROBERT, *étonné*

Briac est l'associé d'un grand financier ?

BRIAC, *embarrassé*

C'est-à-dire...

LA BARONNE, *à Briac*

Je parle de M. Maubray.

Briac et Robert se lèvent.

ROBERT, *vivement*

Maubray ! le banquier Maubray !

LA BARONNE

L'ami intime de M. de Briac.

ROBERT, *regardant Briac*

Il est l'ami de Briac ?

LA BARONNE, *à part*

Je vais vendre. — Adrienne, allez embrasser votre oncle.

ADRIENNE, *allant vers son oncle*

Au revoir, mon oncle.

ROBERT, *sans la regarder*

Au revoir, Adrienne.

ADRIENNE, *gaiement*

Il ne m'embrasse jamais.

Elle sort avec la baronne, deuxième plan à gauche.

SCÈNE IV

BRIAC, ROBERT

ROBERT

Tu es l'ami de M. Maubray ?

BRIAC

J'ai un intérêt dans sa maison.

ROBERT

Toi qui n'entends rien aux choses d'argent, toi, Briac, tu fais des opérations de Bourse ?

BRIAC

Je ne les comprends pas toujours, mais je suis les coups, comme aux échecs ; ça m'amuse.

ROBERT

Si quelqu'un pouvait être l'ami et l'associé de M. Maubray, ce n'était pas toi.

BRIAC

Robert, sois calme.

ROBERT

Tu devrais comprendre, au moins, l'émotion que je ressens. C'est la première fois depuis dix-sept ans que j'entends prononcer le nom de Maubray, ce nom qui me rappelle toutes mes souffrances et toutes mes joies.

BRIAC

Je m'explique bien ton émotion.

ROBERT

Mais tu ne t'expliques pas que je m'étonne de te voir son ami, toi, le confident de toutes mes pensées ; toi, qui sais comment on m'a séparé de la femme que j'aimais, comment on m'a forcé de partir ; toi, qui m'engageais à céder, en me répétant : « Je suis là, je veillerai sur elle. » Je n'aurais pas dû partir ; j'aurais dû résister aux conseils de ce que tu appelais la raison ; j'aurais dû me révolter contre les ordres implacables de mon père. (*Il va s'asseoir sur le canapé.*)

BRIAC

Tu n'écoutais ni les conseils ni les ordres : c'est à elle seule que tu as obéi. Rester, c'était la perdre, tu le savais bien. Vous aviez été imprudents tous les deux. Le mari allait tout découvrir.

ROBERT

Est-ce qu'il songeait à elle ? Est-ce que ce financier, qui avait plus de deux fois son âge, est-ce que cet ambitieux effréné, — ton ami aujourd'hui, — se préoccupait de sa femme ? Il avait épousé une jeune fille qui portait un grand nom. C'est tout ce qu'il avait voulu ; il vivait comme séparé d'elle, combinant des entreprises aventureuses, faisant de longs voyages...

BRIAC, *vivement*

Il travaillait à relever sa fortune et vivait seul pour cacher ses luttes et ses angoisses. Rien ne prouve qu'il n'ait pas aimé sa femme. Tu n'as pas oublié cette fatale soirée...

ROBERT

Elle avait cru entendre le pas de son mari dans une chambre voisine. Elle s'était trompée.

BRIAC

On ne l'a jamais su.

ROBERT

Le lendemain, j'ai rencontré ce Maubray, — je le cherchais, — et pas un muscle de son visage n'a tressailli. Serais-je parti, sans cela !

BRIAC

Elle t'avait supplié de partir sans chercher à la revoir.

ROBERT

Et je ne l'ai pas revue. Et quelques mois après, tu m'as écrit : Elle est morte. — Elle est morte ! voilà tout. J'avais eu raison de partir, n'est-ce pas ? Je m'étais conduit en homme sage, malgré mes vingt-deux ans. Je n'avais pas brisé mon avenir, je suis

devenu un personnage, j'ai tous les bonheurs ; — mais elle est morte. Et l'enfant qui devait naître...

BRIAC, *l'arrêtant et s'asseyant en face de lui*

Ne ravive pas des souvenirs douloureux. Tu as fait ton devoir ; ne te reproche rien. Ton amour a fini comme finissent tous les amours coupables.

ROBERT

Coupables !

BRIAC

Tu n'avais pas vingt-deux ans ; elle en avait dix-huit ; vous aviez été élevés ensemble : c'est votre excuse. Mais enfin, il y avait un mari.

ROBERT

Oui, elle était mariée depuis un an quand je la revis, un jour, dans son salon ; elle était seule, elle s'avança lentement vers moi. — L'émotion me rendait immobile. — C'était son passé qu'elle retrouvait, c'étaient ses illusions. Elle n'essaya point de parler ; elle me tendit la main et tomba dans mes bras en sanglotant. (*Il se lève.*) Mais tu ne comprends pas ces ivresses. Tu ne les as jamais ressenties. (*Il va s'asseoir à gauche.*)

BRIAC, *se levant*

Je les ai ressenties comme toi, et j'y ai résisté. J'ai été aimé aussi, moi, il y a dix ans, par une jeune fille nommée Clorinde, très jolie, quoique modiste. Elle aussi, elle allait se jeter dans mes bras. Je l'ai retenue et je l'ai ramenée à sa mère. Ce n'est pas grandiose, ce n'est pas romanesque : c'est bête, parce qu'en France il est toujours bête de faire son devoir. Mais j'ai le courage de ces bêtises-là, moi, c'est ma force. Eh bien, toi, Robert, il faut maintenant que tu aies le courage d'oublier.

Briac s'assied à côté de lui.

ROBERT

Oui, n'est-ce pas ? Je n'ai pas encore été assez raisonnable. Il fallait tout oublier. Paris ne me rappelle rien ! je suis entré sans trouble dans la demeure modeste où je l'avais vue jeune fille ! je suis passé sans

émotion devant l'hôtel où je l'ai retrouvée mariée !
— Je me suis arrêté une heure à regarder les fenêtres de ce petit salon où elle m'avait avoué son amour. Les fenêtres étaient éclairées ; d'autres sont là qui vivent insouciantes et heureux, et il ne devait pas me venir une larme ! je n'ai rien à pleurer ! il ne s'est rien passé dans mon existence !

BRIAC

Tu devrais te marier.

ROBERT

Me marier ? Tu as toujours raison, Briac. -- J'ai ressenti tous les enchantements de l'amour, tous les entraînements d'une passion ardente, mais c'était coupable, ça ne compte pas. Je vais rentrer dans la légalité, et tu me trouveras certainement une jolie petite demoiselle que je n'aimerai pas et qui me le rendra bien, ce qui est l'idéal du bonheur en ménage. (*Se levant.*) Ah ! mon pauvre Briac, comme on peut changer en dix-sept ans !

BRIAC

Je ne trouve pas, tu es toujours le même.

LE VALET DE CHAMBRE, *entrant par le fond*
Monsieur le comte recevra-t-il aujourd'hui ?

ROBERT

Oui. Qui est là ? (*Le valet remet un billet à Robert.*
— *Lisant.*) « Le docteur Solem. » (*Avec joie.*) Solem ! mon vieil ami Solem !

BRIAC

Tu ne l'as pas revu ?

ROBERT

Je n'ai revu personne. Mais on parle souvent de lui ici. Je sais qu'il est très à la mode. — Faites entrer. — (*Lisant.*) « Le docteur Solem a l'honneur... » — Comment, a l'honneur ! — (*Continuant.*) « de demander un moment d'entretien au comte de Noja. » — Allons, il paraît que je n'ai plus d'amis !

LE VALET, *annonçant*

Le docteur Solem.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DOCTEUR

Le docteur entre cérémonieusement et s'arrête stupéfait en voyant Robert.

LE DOCTEUR

Robert !

ROBERT

Eh ! oui, Robert. Tu me reconnais donc ?

LE DOCTEUR, *lui prenant les mains avec effusion*

Si je te reconnais ! je crois bien. Mais ce n'est pas toi que je comptais rencontrer ici.

ROBERT, *étonné*

Qui espérais-tu donc trouver ?

LE DOCTEUR

Ton oncle ou ton grand-oncle, un de tes aïeux, — je ne sais pas, moi, — un comte de Noja qui revient d'Amérique.

ROBERT

Eh bien, c'est moi.

LE DOCTEUR

Toi ? — Non. Je te parle d'un personnage qui a été ambassadeur.

ROBERT

C'est moi.

LE DOCTEUR

Qui rapporte d'Amérique une fortune colossale.

ROBERT, *souriant*

Colossale, si tu veux.

LE DOCTEUR

Qui a une nièce à marier.

ROBERT

J'ai une nièce.

LE DOCTEUR

Qui veut rester garçon.

ROBERT

C'est tout à fait moi.

LE DOCTEUR

Usé par les voyages...

ROBERT

Hein ?

LE DOCTEUR

Par un long séjour dans les pays chauds, par les agitations d'une vie accidentée.

ROBERT

Permits.

LE DOCTEUR

C'est toi ?

BRIAC

C'est lui.

LE DOCTEUR

Eh bien, mon bon Robert, je venais sonder tes intentions et me renseigner sur ta santé.

ROBERT, *riant*.

Pour le compte de mes héritiers ?

LE DOCTEUR

Pour le compte de M. de Beaubriand père, qui désire marier son fils, le jeune Achille de Beaubriand, avec mademoiselle de Jublains, ta nièce.

ROBERT

En quoi cela me regarde-t-il ?

LE DOCTEUR

Comment, en quoi ? Tu es compté dans la dot : trois cent mille francs et des espérances, un oncle immensément riche.

ROBERT

Ah !

LE DOCTEUR

Usé par les voyages, par un long séjour...

ROBERT

Va, va.

BRIAC

Un oncle, enfin, dans la bonne acception du mot.

ROBERT

A merveille.

BRIAC, à Robert

Que te disais-je ? Tu n'as qu'un parti à prendre, te marier le plus vite possible.

ROBERT

Je ne me marierai jamais.

LE DOCTEUR

Jamais, on nous l'a promis. Est-ce que tu comptes devenir vieux ?

ROBERT

Tu as toujours été railleur, mon bon Solem.

LE DOCTEUR

Je ne raille pas ; je remplis ma mission. Il s'agit de savoir si M. de Beaubriand fils épousera ta nièce.

ROBERT

Je n'y vois aucun obstacle.

LE DOCTEUR, se récriant

Aucun obstacle ! Mademoiselle Adrienne est jolie, gracieuse, bonne, spirituelle...

ROBERT

Eh mais ! c'est de l'enthousiasme.

LE DOCTEUR

Adorable. — Tandis que le jeune Achille... Mais je suis chargé de faire son éloge.

ROBERT

Ne te gêne pas.

BRIAC

Il est fils de ministre.

LE DOCTEUR

Voilà. Le père est un homme à ménager.

ROBERT

Il me semblait, docteur, qu'autrefois tu ne ménageais rien.

LE DOCTEUR, *gaiement*

Maintenant, je ménage mes clients. Je fais un peu leurs commissions, comme tu vois, ce qui est censé m'honorer beaucoup. (*Le domestique entre et remet une carte à Robert.*) Il faut être de son temps. Je suis plein de respect pour M. de Beaubriand père, j'écoute poliment M. de Beaubriand fils. Je finis même par trouver que tout cela n'est pas plus désagréable que les trois quarts des choses ennuyeuses de la vie.

ROBERT, *lui montrant la carte et souriant*
Mais le voilà, ton monsieur.

LE DOCTEUR *étonné*

Bah !

ROBERT, *lui donnant la carte*
Achille de Beaubriand.

LE DOCTEUR

Il vient t'examiner lui-même. Mes clients n'ont plus confiance en moi.

ROBERT, *au valet*

Faites entrer. (*Au docteur.*) Quel emploi a-t-il dans la société, cet aimable jeune homme ?

BRIAC

Jusqu'à présent...

LE DOCTEUR

Il rend les saluts que l'on adresse à son père.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ACHILLE

ACHILLE, à la porte de l'antichambre, parlant au valet
qui annonce et appuyant sur la particule

De Beaubriand, Achille de Beaubriand. (*On annonce.*) M. Achille de Beaubriand.

Le docteur et Briac vont à sa rencontre.

ACHILLE, entrant

Eh ! c'est le docteur. Bonjour, docteur. Et Briac !
quelle bonne fortune ! Je vous cherchais précisément.

BRIAC, avec empressement

Comment se porte M. votre père ?

ACHILLE

Bien, très bien, mon père va bien. (*Cherchant toujours.*) Le comte de Noja ?

ROBERT, s'avançant

C'est moi, monsieur.

ACHILLE, étonné

Ah ! pardon, monsieur. — Docteur, voulez-vous me
présenter à M. de Noja.

LE DOCTEUR, le présentant

M. Achille de Beaubriand, dont le père est connu...

Achille salue avec satisfaction.

ROBERT

Dans les deux mondes.

ACHILLE, saluant toujours

Oui, oui. (*Se rapprochant du docteur. Bas.*) Dites
donc, docteur, il est très jeune. (*A Robert.*) Je tenais
à vous remercier moi-même de la gracieuse invitation
que vous avez daigné m'envoyer.

BRIAC, *bas, à Robert*

Tu l'as donc invité ?

ROBERT

Probablement.

ACHILLE

Dans notre monde, il n'est bruit que de votre bal. Voilà ce que j'appelle faire galamment sa rentrée.

ROBERT

On m'a perdu de vue depuis si longtemps qu'il m'a paru nécessaire de me montrer un peu.

ACHILLE

Certes, certes. (*Au docteur, bas.*) Il est atrocement jeune.

LE DOCTEUR, *gravement*

Il a dépassé la moyenne.

ACHILLE

Vous n'avez encore paru nulle part, et vous obtenez déjà un succès colossal.

ROBERT

Moi ? je ne suis pas connu.

ACHILLE

Précisément. On s'imagine qu'il faut être connu. C'est une erreur. Paris est abominablement curieux ; seulement, quand il sait tout, il ne s'occupe plus de rien.

ROBERT, *bas, à Briac*

Il me désarme.

Il remonte au fond chercher une chaise, qu'il apporte à Achille.

ACHILLE, *bas au docteur*

Dites donc, docteur, il a une santé excellente.

LE DOCTEUR

Je le crains.

ACHILLE

Je dois vous avouer, monsieur le comte, que je ne viens pas seulement vous remercier. Ma visite a un côté intéressé.

ROBERT, *riant*

Vraiment, monsieur ? (*Tout le monde s'assied.*)

ACHILLE

Vous avez admis le public à visiter la galerie de Folny.

ROBERT

Oui, monsieur, je la vends.

ACHILLE

Vous ne réservez aucune toile ?

ROBERT

Aucune.

Briac et le docteur ne peuvent s'empêcher de rire.

ACHILLE

Ah ! vous riez, Briac.

BRIAC

Je n'étais pas à la conversation.

ACHILLE

Vous riez aussi, docteur.

LE DOCTEUR

Moi ! Au contraire.

ACHILLE, se tournant vers Robert

Je vais vous dire, en deux mots, ce qui égaye ces messieurs. Il y a deux ans, les bals costumés étaient très à la mode dans notre monde. J'y avais quelques succès, — je porte assez élégamment le costume. Chez mon père, surtout, le succès fut énorme. J'ai eu la fantaisie de faire reproduire ce souvenir par un peintre, un homme de génie, de mes amis. Nous nous sommes brouillés, il a vendu mon portrait. Le baron de Folny, ennemi politique de mon père, l'a acheté à prix d'or et m'a exposé au beau milieu de sa galerie, en arlequin. (*Se levant et se posant en arlequin.*) Je tiens mon masque d'une main et ma batte de l'autre : c'est d'une ressemblance !

ROBERT

Je me demandais aussi où j'avais eu l'honneur de vous voir.

ACHILLE, *se rasseyant*

C'est là. — (*Gravement.*) Eh bien, lorsqu'on est dans ma position, qu'on est destiné à devenir un homme politique, il n'est pas agréable d'être peint sous ce costume. Comme le dit très bien Anatole, — Anatole de Ferruzac, un de mes bons amis, — on verrait un homme politique en arlequin, dans sa chambre, ce serait tout naturel. Mais en public, non.

ROBERT

Vous me permettez, monsieur, de ne pas me prêter à cette mauvaise plaisanterie. Le tableau va être enlevé. (*Il sonne.*)

ACHILLE

Oh ! monsieur, oh ! c'est d'un vrai gentleman.

ROBERT, *au valet qui entre*

Vous connaissez l'arlequin qui est dans la galerie ?

LE VALET

Parfaitement, monsieur le comte.

ROBERT

Faites-le enlever et mettez-le à la disposition de M. de Beaubriand.

Le valet traverse et sort par la porte qui s'ouvre sur la galerie. — Il la referme.

ACHILLE, *se levant. — Avec émotion*

D'un vrai gentleman. — C'est maintenant, entre nous, à la vie et à la mort.

ROBERT, *souriant*

Vous allez un peu loin. (*Ils se lèvent tous.*)

ACHILLE

Non, non. Et je voudrais faire quelque chose pour vous, quelque chose de... (*Avec conviction.*) Permettez-moi de vous présenter à mon père.

ROBERT, *souriant*

Vous êtes trop bon.

Briac remonte vers le fond.

ACHILLE

Et je réclame l'honneur de vous servir de cicerone dans le high-life parisien.

ROBERT

Je compte sortir très peu, et, d'ailleurs, j'ai déjà un guide, mon vieil ami Briac.

ACHILLE, *riant, en regardant Briac*

Briac n'est pas un guide, Briac est un réfractaire. La vertu de Briac est aussi célèbre dans notre monde que celle de Joseph.

LE DOCTEUR

Qui n'y est pas connu.

ACHILLE

Qui n'y est pas connu. Tout Paris vous racontera l'histoire de Briac et de Clorinde.

BRIAC, *voulant l'arrêter*

Je vous en prie.

ACHILLE

C'est une légende. — Briac a été sévère, et Clorinde s'est évanouie.

BRIAC

Vous pouvez railler ; j'ai la conscience d'avoir rendu une honnête femme à la société.

ACHILLE

Très cher, vous faites tort à vos amis. Vous voyez, mon cher comte, que Briac ne vous mènerait à rien. Et cependant, je vais être sincère. Depuis deux heures, j'envie Briac.

BRIAC, *étonné*

Moi ?

ACHILLE

Oui, vous, cher, vous-même. Je vous cherchais pour vous le dire. Je vous envie horriblement. — Avec qui

causiez-vous donc, entre midi et une heure, boulevard des Capucines ?

BRIAC, *inquiet*

Je ne sais.

ACHILLE

Avec la plus ravissante jeune fille qu'on puisse rêver.

BRIAC, *embarrassé*

C'est-à-dire...

ROBERT, *allant à Briac*

Voilà que tu rougis, Briac ; quelle est donc cette jeune fille ?

ACHILLE

Elle n'a pas encore paru dans le monde, je la connaîtrais.

LE DOCTEUR

Eh bien, Briac ?

BRIAC

Que vous importe une jeune personne dans une situation modeste ?

ACHILLE

Ah ! vous mentez, Briac. Nous surprenons Briac en flagrant délit de mensonge. — Cela devient piquant.

BRIAC, *très embarrassé*

Je vous assure...

ACHILLE

Cette jeune personne, de condition modeste, était suivie d'une gouvernante et venait de descendre d'une superbe calèche, attelée de deux pur-sang. Et voici ce qui s'était passé : ça me paraît très bête à raconter, c'était adorable à voir. (*Briac va s'asseoir au fond, à gauche, le docteur reste debout, Robert montre un siège à Achille et ils s'assoient tous deux.*) Il y avait foule au boulevard des Capucines, une foule qui attendait je ne sais quoi et qui s'ennuyait d'attendre. Un vieillard essaye de passer, long, sec, maigre, démodé de costume, encore plus démodé de tournure, une

ruine ! on se met à rire, il se retourne avec un mouvement de fierté si prodigieusement comique sous cet habit râpé, que la gaieté devient du délire et que la cruauté s'en mêle. On le suit, on le heurte, on le harcèle. On riait plus fort, je riais aussi, Anatole se tordait, — Anatole de Ferruzac. — Et le pauvre vieillard, affolé, perdait la tête. C'était d'un drôle ! (*Se levant.*) Quand tout à coup une calèche s'arrête, une jeune fille en descend, va droit au vieillard, lui tend la main, le conduit à sa voiture, et dit au cocher : « Conduisez monsieur à l'adresse qu'il vous indiquera. » Puis elle traverse la foule à pied, au bras de sa gouvernante. Et tout cela si simplement, qu'on ne s'en est pas étonné ; mais on ne riait plus ; moi-même... je... et Anatole... (*Très ému.*) C'est bête, n'est-ce pas ?

ROBERT, *se levant*

C'est charmant, au contraire. C'est mieux que de la bonté, mieux que de la pitié : c'est du courage. Tu es heureux, Briac, de pouvoir féliciter l'héroïne de cette jolie action.

ACHILLE

Vous comprenez, très cher, que vous ne pouvez plus nous taire son nom. Elle appartient à l'histoire.

BRIAC, *se levant*

Ce n'est pas ce qu'elle a voulu, j'en suis sûr.

ACHILLE

Vous persistez ?

BRIAC

Mon cher monsieur de Beaubriand, le plus grand service qu'on puisse rendre à une jeune fille, c'est de ne pas parler d'elle.

ACHILLE

Vous me donnez une leçon, Briac.

BRIAC

Dieu m'en garde !

ACHILLE, *très piqué, d'un ton sec*

Si, si, c'est une leçon. — Je vous demande pardon, mon cher comte, de ce petit incident. — Je suppose qu'on a enlevé l'arlequin ?

ROBERT

Vous pouvez vous en assurer en passant par la galerie.

ACHILLE, *lui tendant la main, au fond*

A la vie, à la mort. (*Au docteur, qui l'accompagne.*) Dites donc, docteur, vous savez que je n'épouserai pas sa nièce.

Robert est revenu vers Briac ; ils vont s'asseoir près de la table.

LE DOCTEUR

Ah !

ACHILLE

Voilà un oncle qu'on attendrait toute sa vie ; ce n'est pas un oncle, c'est un neveu.

SCÈNE VII

ROBERT, LE DOCTEUR, BRIAC

LE DOCTEUR, *après qu'Achille est sorti, à Robert*
Eh bien, qu'en dis-tu ?

ROBERT

Je l'aimais mieux en arlequin.

LE DOCTEUR

Parbleu !

ROBERT

Mais il a été ému tout à l'heure, c'est une bonne note.

LE DOCTEUR

Alors, me voilà embarrassé pour te faire un aveu : tu n'es pas l'oncle de ses rêves.

ROBERT

Je l'ai bien vu.

LE DOCTEUR

Nous renonçons à ta nièce.

ROBERT

Je pourrai donc devenir vieux à mon aise ?

LE DOCTEUR, *lui donnant la main*

Je t'y engage.

ROBERT

Tu t'en vas ?

LE DOCTEUR

Mais, mon ami, j'ai des malades. Je ne veux pas qu'ils profitent de mon absence pour guérir.

Il se lève pour sortir, Achille rentre en courant par la porte du fond qu'il laisse ouverte. On aperçoit du monde dans la galerie.

SCÈNE VIII

BRIAC, LE DOCTEUR, ACHILLE, ROBERT

ACHILLE

Restez, restez, docteur, nous allons confondre ce mystérieux Briac : je vais vous montrer l'héroïne de mon histoire. Elle visite la galerie avec sa gouvernante et cette excellente mademoiselle Boin. Mademoiselle Boin est un peu ma parente ; je vais arrêter ces dames. Regardez.

Le docteur est au fond du premier salon, à gauche. — Robert et Briac sont sur le devant, à droite. — Achille va saluer trois dames qu'il fait entrer dans le second salon, en leur signalant quelques tableaux. — Puis il offre son bras à mademoiselle Boin, laissant passer Christiane avec sa gouvernante. — Ils rentrent dans la galerie dont la porte se referme.

ROBERT

Elle est ravissante.

LE DOCTEUR, *se rapprochant au moment où les dames disparaissent*

C'est mademoiselle Maubray.

ROBERT, *faisant un bond*

Maubray ! il y a une demoiselle Maubray ?

BRIAC, *dissimulant mal son trouble*

Oui.

LE DOCTEUR

Qui a dix-sept ans déjà, et dont la mère est morte en lui donnant le jour. — A bientôt. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX

ROBERT, BRIAC

ROBERT, *après un moment de silence
et avec une profonde émotion*

Pourquoi es-tu l'ami de Maubray ? Pourquoi es-tu son associé ? Pourquoi es-tu entré dans sa maison ? -- Pour veiller sur ma fille !

BRIAC

Plus bas ! Plus bas !

ROBERT

Tu avais peur de me voir revenir ; tu m'as caché sa naissance. — Je te pardonne, je ne t'en veux pas. — C'est pourtant bien horrible, ce que tu as fait là. Tu m'as laissé ignorer que j'avais une fille, moi qui croyais avoir tout perdu et qui m'imaginai ne plus tenir à la vie. Tu m'as menti dix-sept ans. (*Vivement.*) Tout est oublié. Tu étais près d'elle. Tu la voyais tous les jours. Tu es bon, tu es dévoué, tu es sensible. (*Avec effusion, en le pressant dans ses bras.*) Je te connais bien, va, et je t'aime bien. (*Le quittant.*) Mais à présent, je suis là.

BRIAC

Tu es là ? Que prétends-tu faire ? Est-ce que cette enfant ne s'appelle pas mademoiselle Maubray ?

ROBERT

Maubray ! Elle est à moi ; elle est mon sang ; elle est ma vie.

BRIAC

Elle ne peut être pour toi qu'une étrangère.

ROBERT

Une étrangère ?

BRIAC

Et que veux-tu qu'elle soit ? (*Robert se tait. Après un moment de silence, Briac va à lui.*) Cela est très douloureux, sans doute ; je te plains de toute mon âme. Mais qu'y pouvons-nous ?

ROBERT, *accablé*

Tu as raison. Je suis un égoïste.

Il tombe sur une chaise à gauche.

BRIAC, *s'asseyant à côté de lui*

Tu comprends maintenant pourquoi je te suppliais de repartir.

ROBERT

Repartir ?

BRIAC

Ta présence ici est un danger, tu te trahirais.

ROBERT

Non. Je te jure que je ne me trahirai pas. Tu vois bien que je t'ai compris, tu vois bien que je suis calme. Il y a un homme qu'elle appelle son père, qu'elle aime comme son père, et elle ne me connaît pas, elle ne doit pas me connaître. Cela est juste, cela est bien, il faut que cela soit ainsi. Mais, au moins, je suis à Paris, comme elle ; je la verrai passer quelquefois ; je la suivrai, de loin, sans me montrer ; j'entendrai peut-être sa voix. (*Baissant la voix et avec prière.*) Je voudrais bien lui parler.

BRIAC

Jamais ! Jamais ! Tout ce que tu me dis m'épouvante. Tu nous perdras.

ROBERT

Ne te fâche pas. Je n'ai que toi au monde pour me parler d'elle.

BRIAC

Eh bien, sois courageux ; on ne sort d'une position fausse que par la fuite. Retourne en Amérique, va-t-en.

ROBERT

Je ne suis pourtant pas bien exigeant.

BRIAC

As-tu calculé ce que nous coûterait une imprudence ?

ROBERT

Tu ne songes qu'à elle. Tu as de la tendresse pour elle, tu me l'as avoué. Tous ceux qui la voient sont charmés. Ce Beaubriand lui-même n'a pu raconter ce qu'elle avait fait sans émotion, et tu ne veux pas que moi, — moi ! — je l'aime un peu aussi ! — Comment se nomme-t-elle ? Je ne sais même pas son nom.

BRIAC, *très ému malgré lui*

Tu vois bien, tu veux tout savoir. (*Il se lève.*)

ROBERT, *toujours assis*

Ah ! tu me comprends enfin, puisque tu pleures.

BRIAC

Moi ? Non, — je pleure peut-être, — mais je ne faiblirai pas.

ROBERT, *avec douleur*

Je lui fais pitié, voilà tout.

SCÈNE X

LES MÊMES, ADRIENNE

ADRIENNE, *entrant vivement par la porte de gauche*
Me voici, mon oncle.

BRIAC, *avec joie*

Ah ! mademoiselle Adrienne !

ADRIENNE

Je ne vous chasse pas, monsieur de Briac.

BRIAC

Non, mademoiselle, je parlais.

Dans son empressement, il prend le manchon qu'Adrienne avait posé sur un meuble.

ADRIENNE, *riant*

C'est à moi, cela, monsieur de Briac.

BRIAC

Pardon, mon paletot est dans l'antichambre.

ADRIENNE

Vous voilà tout à fait distrait.

BRIAC

Au contraire. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

ROBERT, ADRIENNE

ADRIENNE, *étonnée*

Qu'a donc M. de Briac ? — Mon oncle ! Mon oncle !

ROBERT, *se levant*

Quoi ?

ADRIENNE

Vous ne me rendez pas la liste de vos invités ?

ROBERT, *la lui montrant sur la table*

Elle est là. (*Il remonte vers la porte de la galerie.*)

ADRIENNE

Vous n'avez ajouté personne ?

ROBERT

Non.

ADRIENNE

Je voudrais bien ajouter quelqu'un, moi.

ROBERT

Ajoute qui bon te semble.

ADRIENNE

Vraiment ! oh ! que je suis contente ! (*Elle court vivement à la table, prend une plume.*) Monsieur et mademoiselle Maubray.

ROBERT, *s'arrêtant vivement*

Mademoiselle !

ADRIENNE

Oh ! mon oncle, — soyez bon : mademoiselle Maubray est mon amie.

ROBERT, *s'approchant*

Ah ! elle est ?...

ADRIENNE

Ma meilleure amie. (*Le priant.*) Permettez-moi de l'inviter.

ROBERT

Que je te permette ?...

ADRIENNE

Elle sera si heureuse !

ROBERT

Elle sera heureuse ?

ADRIENNE

Songez donc ! C'est son premier bal.

ROBERT

Ah !

ADRIENNE

C'est chez vous qu'elle fera son entrée dans le monde, et vous pouvez en être fier, vous n'aurez pas une danseuse plus belle que Christiane.

ROBERT

Christiane ! (*S'asseyant en face d'elle.*) Elle s'appelle Christiane.

ADRIENNE

Un joli nom, n'est-ce pas ?

ROBERT

Oui.

ADRIENNE

Eh bien, elle est encore plus jolie que son nom, et puis, on ne la connaît pas : on la croit sauvage ; elle est sincère, elle est aimante, elle est gaie, vous verrez.

ROBERT

Je lui parlerai donc ?

ADRIENNE

Si elle vient chez vous !

ROBERT, *se levant*

Ah ! oui, oui. — Eh bien, Adrienne, est-ce qu'on a tout préparé pour ce bal ? Ce sera superbe, n'est-ce pas ? Vous n'épargnez rien ! Je veux beaucoup de lumières, des lumières à profusion, et des fleurs ? Je veux des fleurs partout. des fleurs gaies. Nous irons les choisir ensemble, Adrienne.

ADRIENNE, *allant à lui*

Quand vous voudrez, mon oncle.

ROBERT

A l'instant.

ADRIENNE, *vivement*

Me voici.

ROBERT

Tu oublies... l'invitation.

ADRIENNE, *souriant*

Oh ! ce n'est pas pressé.

ROBERT

Pourquoi ?

ADRIENNE

Vous allez me gronder. J'ai déjà prévenu Christiane.

ROBERT

Ah ! Et elle a été contente ?

ADRIENNE

Elle m'a embrassée de joie.

ROBERT

Elle !

ADRIENNE

Vous voyez que rien ne presse.

ROBERT

Il me semble, Adrienne, que je ne t'ai pas encore remerciée de toute la peine que tu prends. Laisse-moi t'embrasser.

ADRIENNE

Oh ! mon oncle ! (*Avec un sourire.*) C'est la première fois.

ACTE DEUXIÈME

CHEZ MAUBRAY

Un salon. — Entrée au fond à droite. — Appartement de Maubray au second plan à droite ; porte conduisant aux bureaux au premier plan. — A gauche, l'appartement de Christiane. — Cheminée au fond, avec glace sans tain sur un jardin d'hiver. — Table à droite, guéridon à gauche. — A droite de la cheminée un canapé, à gauche un fauteuil. — Un fauteuil près de la table ; un canapé à côté du guéridon. — Une console à gauche, surmontée d'une grande glace. Sur la console une jardinière remplie de fleurs et un vase contenant un magnifique bouquet de roses

SCÈNE PREMIÈRE

CHRISTIANE, LE DOCTEUR, *puis* HENRIETTE

Christiane est assise sur le canapé près de la cheminée. — Le docteur est debout appuyé à la cheminée.

CHRISTIANE

Vous venez voir, docteur, comment je me trouve des eaux ? Je m'en trouve à merveille.

LE DOCTEUR

Ce n'est pas une visite de médecin, c'est une visite de curieux.

CHRISTIANE

Vous m'avez tout à fait guérie.

LE DOCTEUR

Je n'ai jamais été inquiet.

CHRISTIANE

Oh ! jamais !

LE DOCTEUR

Je suis émerveillé de vous retrouver fraîche, forte, transformée ; il paraît que le climat des Pyrénées vous convient.

CHRISTIANE

N'est-ce pas ? Et puis, je suis si heureuse !

LE DOCTEUR

Oh ! alors, tous les climats vous sont bons.

CHRISTIANE

Je le crois, car je me sens très bien à Paris, maintenant, — aujourd'hui surtout.

LE DOCTEUR

Il faut en conclure que les médecins n'entendent rien aux jeunes filles.

CHRISTIANE

Ce n'est pas ce que je prétends. Vous êtes très habile ; vous m'avez ordonné les distractions, — c'est d'un bon médecin, cela.

LE DOCTEUR

Nous ne voulons plus que vous viviez toujours seule, repliée sur vous-même, dans cette maison un peu sérieuse, un peu triste pour vous. Il faut que vos dix-sept ans s'épanouissent en plein soleil. — Je l'ai dit à monsieur votre père.

CHRISTIANE

Aussi, dès mon arrivée, mon père m'a annoncé que j'irais dans le monde cet hiver ; qu'il me conduirait partout où il me serait agréable d'aller. (*Henriette entre. — Se levant.*) Ce sont mes fleurs ?

HENRIETTE

Oui, mademoiselle.

Elle va déposer le carton qui contient les fleurs sur le guéridon.

LE DOCTEUR

Et vous allez au bal, ce soir ?

CHRISTIANE

Me le défendez-vous ?

LE DOCTEUR

Je vous le prescris.

CHRISTIANE

C'est pour ma coiffure.

LE DOCTEUR

Faites comme si je n'étais pas là, je vous en prie.

CHRISTIANE, *allant au guéridon à gauche et s'asseyant sur le canapé*

Voyons vite, puisque le docteur le permet. (*A Henriette.*) Avez-vous recommandé au cocher d'être exact ?

HENRIETTE

Oui, mademoiselle.

CHRISTIANE

Je voudrais arriver la première.

HENRIETTE

Mais mademoiselle ne se doute pas qu'elle a beaucoup humilié le cocher.

CHRISTIANE

Moi ?

HENRIETTE

En le forçant à conduire, hier, un monsieur ridicule. Il est aristocrate, le cocher.

CHRISTIANE, *prenant sa bourse et tirant une pièce d'or*

Eh bien, Henriette, allez lui dire que la personne qu'il a eu l'honneur de conduire hier lui envoie cela.

HENRIETTE

Vingt francs !

CHRISTIANE, *souriant*

Puisqu'il a été humilié.

HENRIETTE

Il va croire qu'il a mené un prince.

CHRISTIANE

C'est ce qu'il faut. (*Henriette sort. — Au docteur qui est descendu.*) C'est à l'hôtel de Folny que je vais.

LE DOCTEUR

Chez le comte de Noja ?

CHRISTIANE

Oui, c'est l'oncle d'Adrienne ; elle fera les honneurs de la fête avec sa mère. C'est elle qui m'a invitée. J'ai vite prévenu mon père, j'organise ma toilette, et je voudrais que tout le monde fût content autour de moi.

LE DOCTEUR

Alors le moment serait bon pour vous adresser une requête.

CHRISTIANE, *se levant*

Excellent !

LE DOCTEUR

Eh bien, je vais vous avouer que je venais un peu en solliciteur.

CHRISTIANE

Tant mieux. Que faut-il faire ? Dites vite.

LE DOCTEUR

Je ne vous demande que de m'appuyer auprès de M. votre père.

CHRISTIANE, *avec embarras*

Auprès de mon père ?

LE DOCTEUR

J'ai accepté, sans beaucoup réfléchir, une mission délicate, et les grands financiers m'intimident toujours. Je sens si bien leur supériorité. Il s'agit d'un malheureux...

CHRISTIANE, *vivement*

Je pourrais peut-être le secourir toute seule.

LE DOCTEUR

Non. Celui dont je vous parle a été un instant millionnaire. C'est un M. de Senoncourt.

CHRISTIANE

Je l'ai vu souvent ici.

LE DOCTEUR

Il a été l'ami de M. Maubray.

CHRISTIANE

Mon père ne peut refuser de lui venir en aide.

LE DOCTEUR

Alors...

CHRISTIANE

Cependant, je n'oserais pas lui en parler. Mon père est excellent pour moi ; il est très charitable ; mais il ne m'associe pas à ses bonnes actions.

LE DOCTEUR, *se dirigeant vers la porte*

Pardonnez-moi, mademoiselle.

CHRISTIANE

Il est absent en ce moment.

LE DOCTEUR

Je reviendrai pour le voir.

CHRISTIANE

Je suis sûre que vous obtiendrez tout ce que vous voudrez, aujourd'hui surtout que vous avez rendu la santé à sa fille, — je lui dirai cela, par exemple.

LE DOCTEUR

C'est plus que je ne vous demandais, et je m'en veux de vous avoir émue ainsi pour un personnage qui ne le mérite guère. Je connais bien pourtant cette sensibilité excessive, qu'il faudra combattre.

SCÈNE II

LE DOCTEUR, ADRIENNE, CHRISTIANE

ADRIENNE, *à la porte du fond, s'adressant à quelqu'un dans l'antichambre*

Attendez-moi.

CHRISTIANE, *avec joie, allant à elle, pendant que le docteur descend à droite*

Adrienne !

ADRIENNE, *à la même personne*

Je ne resterai que cinq minutes.

CHRISTIANE, *devenant subitement triste*

Cinq minutes !

ADRIENNE, *gaiement*

Je viens prendre des nouvelles de ta toilette. Que je ne vous fasse pas fuir, docteur !

LE DOCTEUR

Je ne veux pas vous prendre un temps si précieux.

ADRIENNE, *souriant*

Je resterai cinq minutes et demie. — Comment avez-vous trouvé Christiane ? Très bien, n'est-ce pas ? Il faut absolument qu'elle se porte très bien aujourd'hui.

CHRISTIANE

Oh ! oui.

LE DOCTEUR

Je ne reproche plus à mademoiselle Christiane que d'être trop impressionnable.

ADRIENNE

Oh ! pour elle, il n'y a pas d'indifférents.

CHRISTIANE

C'est vrai.

LE DOCTEUR

Eh bien, pour les égoïstes, — qui sont des gens d'esprit, remarquez cela, et qui vivent très vieux, — il n'y a au monde que des indifférents. Prenez un juste milieu.

CHRISTIANE, à *Adrienne*

Me le conseilles-tu ?

ADRIENNE

Oh ! non, je t'aime mieux comme tu es.

LE DOCTEUR

Moi aussi, parbleu !

ADRIENNE

Quoi, vraiment, tous les gens d'esprit sont égoïstes ?

LE DOCTEUR

Je ne dis pas cela. Je crois seulement que tous les égoïstes sont gens d'esprit.

ADRIENNE

A la bonne heure. — Vous ne me disiez pas, docteur, que vous êtes l'ami de mon oncle.

LE DOCTEUR

Son ami intime.

ADRIENNE

Était-il gai autrefois ?

LE DOCTEUR

Follement gai ou absolument triste.

ADRIENNE, à *Christiane*

Comme toi.

LE DOCTEUR

Extrême en tout.

ADRIENNE

Alors, je m'explique pourquoi il m'adore depuis hier, c'est parce que, avant, il me détestait.

LE DOCTEUR, *souriant*

Vous, mademoiselle ?

ADRIENNE

Oh ! aujourd'hui il est transformé. Son bal l'enchanté ; rien n'est assez beau, rien n'est assez brillant, rien n'est assez cher. Et il est gai, et il est bon, et il est distrait, et il m'embrasse ! Oh ! il m'aime beaucoup. Mais avant il me détestait, je l'ai compris, je l'ai vu, je le sais.

LE DOCTEUR

Une jeune fille de vingt ans ne sait jamais ce que pense un homme de quarante.

ADRIENNE

Pourquoi donc ?

LE DOCTEUR, *en saluant pour prendre congé*
Parce que c'est l'âge où nous devenons timides.

ADRIENNE

Ah !

LE DOCTEUR

Mesdemoiselles. (*Il sort.*)

SCÈNE III

CHRISTIANE, ADRIENNE

CHRISTIANE, à *Adrienne qui reste un peu rêveuse*
Eh bien ?

ADRIENNE, *vivement*

Me voici toute à toi, maintenant.

Elles s'assoient toutes les deux sur le canapé près du guéridon.

CHRISTIANE

Cinq minutes !

ADRIENNE

Oh ! tu ne sais pas tout ce que je peux dire en cinq minutes, moi. M. de Kerhuon sera au bal.

CHRISTIANE

Ah !

ADRIENNE

Nous l'avons invité.

CHRISTIANE

Avec son fils ?

ADRIENNE

Tu penses bien que je n'aurais pas oublié le fils.

CHRISTIANE

Que tu es bonne !

ADRIENNE

N'est-ce pas ?

CHRISTIANE

Mais tu ne peux pas comprendre ma joie.

ADRIENNE

Oh ! si.

CHRISTIANE

Tu as deviné...

ADRIENNE

Que tu l'aimais ? — Mais, ma mignonne, tu ne m'as parlé que de lui dans tes lettres.

CHRISTIANE

Tu crois ?

ADRIENNE

Tu le voyais tous les jours, là-bas ?

CHRISTIANE

On se retrouve souvent, aux eaux ; il causait avec moi comme avec tout le monde, un peu plus qu'avec tout le monde. Il me paraissait si bon, si loyal, si sincère, que j'avais un grand plaisir à l'entendre.

ADRIENNE

Et il avait une grande joie à t'écouter ?

CHRISTIANE

Oui, je sens si bien quand on a de l'affection pour moi ! Il est parti quelques jours avant nous, et quand il m'a fait ses adieux, il a vu que je pleurais.

ADRIENNE

Ah !

CHRISTIANE

Lui aussi, il pleurait.

ADRIENNE

Alors...

CHRISTIANE

Il m'a dit qu'il n'aurait pas d'autre femme que moi ;
je lui ai répondu que je ne serais pas à un autre.

ADRIENNE

Et vous avez organisé cela ainsi, tous les deux ?

CHRISTIANE

Bien simplement, comme tu vois ; mais je suis sûre
de lui comme il est sûr de moi.

ADRIENNE, *gaiement*

Marquise de Kerhuon, comme cela t'ira bien !

CHRISTIANE

C'est un beau nom ; mais je suis noble aussi par
ma mère.

ADRIENNE

Quand demandera-t-il ta main ?

CHRISTIANE

Aujourd'hui, demain peut-être. Il devait attendre
mon retour. — Je voudrais bien être jolie, ce soir.

ADRIENNE

Oh ! pour cela le plus fort est fait. Tu te mets en
blanc ? Une robe de tulle, n'est-ce pas ?

CHRISTIANE

Sans garniture, sans bijoux, tout à fait simple.

ADRIENNE

Pour faire oublier ta fortune. Tu ne tiens pas à tes
mérites.

CHRISTIANE

Et pourtant, c'est quelquefois bien bon de se sentir
riche.

ADRIENNE

Cela dépend.

CHRISTIANE, *souriant*

Tu as peur d'enrichir ton mari ?

ADRIENNE

J'ai peur qu'il n'ose pas se présenter.

CHRISTIANE

Tu aimes quelqu'un ?

ADRIENNE

Je le crois.

CHRISTIANE

Et tu ne me le dis pas.

ADRIENNE

C'est que ce n'est pas un roman ; je suis très sérieuse, moi, malgré mon air gai.

CHRISTIANE

Je sais ; je sais que tu voudrais être fière de ton mari.

ADRIENNE

Je veux qu'il ait une supériorité quelconque, qu'il soit spirituel, un peu original, déjà célèbre, ce qui l'obligerait à avoir plus de vingt ans.

CHRISTIANE

Le docteur !

ADRIENNE

Chut ! — (*Gaiement.*) Vois que de choses on peut dire en cinq minutes.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BRIAC

BRIAC, *entrant*

Je vous dérange, mesdemoiselles ?

CHRISTIANE

Vous ne nous dérangez jamais, vous.

BRIAC

Je serais venu plus tôt. — J'ai été retenu par un jeune gentilhomme que je ne savais pas si fort de mes amis. Je le rencontre partout depuis deux jours. C'est le fils du marquis de Kerhuon.

CHRISTIANE et ADRIENNE

Ah !

BRIAC, *regardant Christiane*

Vous le connaissez ?

CHRISTIANE

Oui. (*Elle va à la jardinière, à gauche.*)

ADRIENNE

Christiane l'a vu quelquefois aux Pyrénées.

BRIAC

Il ne m'avait pas dit cela.

ADRIENNE, *gaiement*

C'est qu'il est discret.

BRIAC

Ah ! (*A part.*) Je comprends.

ADRIENNE

N'est-ce pas qu'il est très bien, M. de Kerhuon ?

BRIAC

Oh ! très bien, parfaitement bien... (*Souriant.*) et d'une amabilité... pour moi...

CHRISTIANE, *montrant le bouquet de roses*

Monsieur de Briac, qui est-ce qui m'a envoyé cela, ce matin ?

ADRIENNE

Oh ! les merveilleuses roses !

BRIAC

Je les ai trouvées, par hasard, en passant, et comme j'avais remarqué que votre jardinière est vide...

ADRIENNE

Tu ne laisseras pas ce magnifique bouquet dans une jardinière !

CHRISTIANE

Non, non. (*A Briac.*) Si vous saviez à quel honneur il est destiné !

BRIAC

Vraiment ?

CHRISTIANE

Je fais, ce soir, mon entrée dans le monde.

BRIAC

Vous ?

CHRISTIANE

Je vais au bal.

BRIAC

Et où donc ?

CHRISTIANE

Chez le comte de Noja.

BRIAC

Hein ?

ADRIENNE

Vous êtes étonné que Christiane soit invitée chez mon oncle ?

BRIAC

Votre oncle ! Ah ! oui, oui. Je n'avais pas pensé à cela, moi.

ADRIENNE

Au revoir, monsieur de Briac. (*Allant à Christiane.*) Comment te coifferas-tu ?

CHRISTIANE

Je ne sais, voilà ce qu'on m'envoie.

ADRIENNE

Des fleurs artificielles ! avec des cheveux comme les tiens ! Une rose du bouquet de M. de Briac, voilà tout.

CHRISTIANE

Tu as raison.

ADRIENNE

C'est que je suis engagée, moi : j'ai prévenu mon oncle qu'elle serait la reine du bal.

CHRISTIANE

Elle ne se compte pas.

ADRIENNE, *revenant vers la porte*

Et M. de Briac va t'inviter pour le premier quadrille.

BRIAC

Moi ? — Je ne danse jamais.

ADRIENNE, *s'arrêtant*

Oh ! monsieur de Briac, vous avez valsé avec moi.

BRIAC

Oui, quand j'étais jeune.

ADRIENNE

Il y a trois jours. Vous l'avez oublié, c'est à recommencer. (*En s'en allant.*) Je vous promets pour ce soir la première valse.

BRIAC

Mademoiselle !

ADRIENNE, *de la porte*

Première valse, mademoiselle de Jublains. Notez cela sur vos tablettes. (*Elle sort.*)

SCÈNE V

CHRISTIANE, BRIAC

Christiane, devant la glace, à gauche, arrange sa coiffure

BRIAC

Est-ce que vous irez à ce bal ?

CHRISTIANE

Je crois bien.

BRIAC

Il me semblait que vous n'aimiez pas le monde.

CHRISTIANE

L'année dernière ; mais cette année je l'adore. Je sens que j'aimerai le bruit, que j'aimerai la danse, que j'aimerai le succès. Je ne suis pas coquette, mais je suis jeune fille.

BRIAC

C'est-à-dire que vous êtes tout à fait changée ; je ne vous reconnais plus. Cet automne vous adoriez la campagne, maintenant vous aimez le monde ; vous aimiez le calme, vous adorez le bruit. Moi, je ne comprends que la régularité dans les goûts...

CHRISTIANE, *s'approchant et se plaçant en face de lui*
Voilà comme je serai.

BRIAC, *vivement*

Oh ! non, non, pas comme cela. Vous ressemblez trop à votre mère !

CHRISTIANE

Ma mère se coiffait ainsi ?

BRIAC

Toujours.

CHRISTIANE

Je n'aurai plus d'autre coiffure.

BRIAC

Christiane !

CHRISTIANE

Je n'en sais pas de plus jolie.

BRIAC

Je vous supplie d'arranger autrement vos cheveux, ce soir.

CHRISTIANE

Vous ne voulez pas que je ressemble à ma mère ? —
Personne ne le remarquera que vous.

BRIAC

Je vous assure qu'une jolie couronne bleu de ciel...

CHRISTIANE, *l'interrompant*

Non.

BRIAC

Ou une guirlande cerise.

CHRISTIANE, *de même*

Ne parlons plus de cela. Mais, vraiment, vous avez l'air fâché. Je pensais que vous seriez content de me voir joyeuse. Cela n'arrive pas souvent.

BRIAC

Certes, je suis content... d'un côté... oui, mais de l'autre...

CHRISTIANE

Vous me dites toujours : Soyez gaie, je veux vous voir gaie. Eh bien, je suis tout à fait gaie aujourd'hui, regardez-moi.

BRIAC

Je l'ai bien vu déjà.

CHRISTIANE

Alors, déridez votre front. Je vais vous montrer ma robe de bal.

BRIAC

A moi ?

CHRISTIANE, *l'entraînant vers la porte*

Venez vite, pendant que nous sommes seuls. Je tiens à avoir votre opinion.

BRIAC

Je n'ai pas d'opinion. Je n'en ai jamais eu.

CHRISTIANE

Eh bien, vous prendrez la mienne. (*Au moment où ils arrivent à la porte de gauche, Maubray entre par la porte de son appartement. Christiane s'arrête subitement.*) Ah ! mon père !

SCÈNE VI

CHRISTIANE, BRIAC, MAUBRAY

MAUBRAY

Où allez-vous donc, Briac ?

BRIAC

Je vais voir la robe de bal de mademoiselle Christiane.

MAUBRAY

Est-ce que votre toilette est prête, Christiane ?

CHRISTIANE

On l'achève.

MAUBRAY

Ne vous en occupez plus. Nous ne sortirons pas ce soir.

CHRISTIANE, *interdite*

Nous n'irons pas chez M. de Noja ?

MAUBRAY

Non.

CHRISTIANE, *très émue*

Je l'avais pourtant promis.

MAUBRAY

C'est impossible. (*Elle s'arrête, toute tremblante d'émotion.*)BRIAC, *allant à elle avec affection*

Eh bien, Christiane, vous êtes émue pour cela ?

CHRISTIANE, *se redressant*C'est fini. — Vous voyez que ma joie n'a pas été longue. (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE VII

BRIAC, MAUBRAY

Briac est très ému. Maubray, très calme, s'assied près de la table à droite.

MAUBRAY, à Briac

Vous me disiez que Christiane n'aimait pas le monde ?

BRIAC

Je le croyais, mais on ne connaît jamais les jeunes filles.

MAUBRAY

Cependant Christiane a une grande confiance en vous.

BRIAC

Confiance ! Je ne l'effraye pas, voilà tout.

MAUBRAY

Et moi, je l'effraye.

BRIAC

Je n'ai pas dit cela.

MAUBRAY, à Benoît, qui entre

M. de Beaubriand fils n'est pas venu ?

LE VALET DE CHAMBRE

Non, monsieur, pas encore.

MAUBRAY

Quand il viendra, vous le ferez entrer.

LE VALET DE CHAMBRE

Bien, monsieur. (*Il sort.*)

MAUBRAY, à Briac

Je le reconnais, Briac, je suis froid, je manque d'expansion. Christiane me le reproche, n'est-ce pas ? Vous auriez dû lui faire comprendre que je suis absorbé par les affaires, entraîné dans des spéculations hasardeuses, et que depuis... depuis longtemps, je suis comme rejeté en dehors de la vie de famille. Mais je n'ai jamais manqué à mes devoirs de père.

BRIAC

Non, certes.

MAUBRAY

Je n'y manquerai jamais. Christiane n'a aucun parent ; elle pourrait tout à coup se trouver seule : je crois le moment venu de la marier.

BRIAC

La marier ! marier Christiane !

MAUBRAY

Est-ce qu'on ne marie pas toutes les jeunes filles ?

BRIAC

Si... si... toutes... ou presque toutes. Mais Christiane !

MAUBRAY

Elle a dix-sept ans.

BRIAC

Elle a une santé si délicate.

MAUBRAY

Le docteur Solem pense — et il voit juste, — qu'il faut arracher Christiane à son isolement forcé, dans cette maison, entre un père toujours occupé et une gouvernante souvent morose. Je l'ai consulté.

BRIAC

Nous lui donnerons, au moins, le temps de faire un choix.

MAUBRAY

Oh ! sur ce point, elle est un peu jeune pour qu'on s'en rapporte tout à fait à elle.

BRIAC

Ah !

MAUBRAY

Seulement, Christiane est habituée à prendre mes conseils pour des ordres, et je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir abusé de mon autorité. S'il était nécessaire de combattre quelques préventions, c'est sur vous que je compte, Briac.

BRIAC

Sur moi ?

MAUBRAY

Christiane subira plus facilement votre influence. (*Se levant.*) Et j'espère que votre vieille amitié ne me fera pas défaut. En deux mots, voici la situation de ma fille. Ma femme ne m'avait apporté que son nom, un des plus grands noms de France ; elle n'avait pas de fortune ; en l'épousant, je lui ai reconnu un million.

BRIAC, *étonné*

Vous ?

MAUBRAY

Elle est morte, et Christiane a hérité de sa mère.

BRIAC

Mais ce million vous appartient en équité.

MAUBRAY

Ce million appartient à ma fille, il lui sera intégralement compté le jour de son mariage.

BRIAC, *stupéfait*

J'ignorais tout cela, moi.

MAUBRAY

Il est bon que vous le sachiez. — Vous voyez, Briac, que j'ai bien quelque droit de diriger le choix de Christiane.

BRIAC

Oui. — Il sera bien facile de marier mademoiselle Maubray.

MAUBRAY

Pas aussi facile que vous le supposez. Je ne veux tromper personne. Que puis-je promettre ? Comment chiffrer ma fortune ? Elle est la chance, elle est le hasard. Il faut que mon gendre comprenne bien cela ; il faut qu'il entre hardiment dans mon jeu et qu'il s'en fie à mon étoile. Il faut qu'il soit de notre monde.

BRIAC

Je le crois comme vous.

MAUBRAY

Il vous sera donc facile de convaincre Christiane.

LE VALET DE CHAMBRE, *entrant*

Monsieur recevra-t-il le docteur Solem ?

MAUBRAY

Oui, dans un instant. (*A Briac.*) J'avais encore un service à vous demander. Je suis à la veille de lancer la plus importante de mes entreprises. J'ai formé une compagnie franco-américaine pour l'exploitation de chemins de fer dans le Haut-Pérou. Vous êtes consul du Haut-Pérou ; votre nom est précieux. On ne sait pas assez que vous avez vos intérêts chez moi. Montrez-vous un peu plus dans mes bureaux, allez chez mes agents ; entrez quelquefois à la Bourse.

BRIAC

J'y vais de ce pas.

MAUBRAY

Vous m'avez bien compris ?

BRIAC

Parfaitement.

MAUBRAY, *au valet*

Faites entrer. — (*Retenant Briac.*) Briac, vous serez administrateur de la compagnie.

BRIAC

Administrateur ! mais, pour être administrateur, il faut...

MAUBRAY

Vous avez ce qu'il faut.

BRIAC

Bien. Mais qu'aurai-je à faire ?

MAUBRAY

Rien.

BRIAC

Très bien. Et j'entre en fonctions ?...

MAUBRAY

Vous y êtes.

BRIAC

J'y suis. — (*En sortant, au docteur qui entre.*)
Excuse-moi, docteur, je suis très occupé.

SCÈNE VIII

MAUBRAY, LE DOCTEUR

MAUBRAY

On m'a dit, docteur, que vous m'aviez déjà demandé ce matin. Il ne s'agit pas de Christiane ?

LE DOCTEUR

Non, monsieur. (*Maubray fait signe au docteur de s'asseoir à droite de la cheminée, il s'assied lui-même à gauche.*) — J'ai à vous parler d'un malheureux qui a été longtemps votre ami et qui n'est plus que mon client.

MAUBRAY

Vous le nommez ?

LE DOCTEUR

Senoncourt.

MAUBRAY

Je ne ferai rien pour lui.

LE DOCTEUR

Je vous affirme qu'il est digne de pitié.

MAUBRAY

Non.

LE DOCTEUR

Vous êtes sévère.

MAUBRAY

On ne cherche pas assez, quand un homme tombe, s'il n'a pas la responsabilité de sa chute.

LE DOCTEUR

M. de Senoncourt a été mêlé à quelques-unes de vos grandes entreprises.

MAUBRAY

Il vous a dit cela ; c'est vrai, et ce sera une des fautes de ma vie. Senoncourt n'avait ni esprit pratique, ni caractère, ni sens moral. (*Se levant.*) Il devait se ruiner, il s'est ruiné, je n'ai pas à le plaindre, je ne le plains pas.

LE DOCTEUR

Mais il a créé, sous vos auspices, une société des mines du Haut-Pérou.

MAUBRAY, *adossé à la cheminée*

Une affaire merveilleuse ! des minerais d'argent et de cuivre au milieu de contrées fertiles dont le sol, mal exploité, se prête aux cultures les plus variées. C'était la fortune ! L'affaire a été admirablement lancée, les actions s'enlevaient. Senoncourt est parti plein d'enthousiasme. Il s'est arrêté à Lima. Il a donné des pleins pouvoirs à des fripons de bas étage, qui le circonvenaient ; l'argent des actionnaires a été gaspillé en constructions ridicules, en frais d'annonces mensongères ; et il n'a pas eu le courage si simple de se mettre à l'œuvre et de relever de ses mains, à la sueur de son front, une exploitation où tant d'intérêts sont engagés. Il est revenu, je l'ai chassé de chez moi. Puisque vous avez voulu la vérité, la voilà.

LE DOCTEUR, *se levant*

Je n'ai plus à insister, et je ne sais même si je dois vous parler des actions qu'il a conservées.

MAUBRAY

Il a des actions ?

LE DOCTEUR

Deux cents ; j'étais chargé de vous prier de les reprendre à un chiffre quelconque.

MAUBRAY, *vivement*

Comment, à un chiffre quelconque ? — Voilà un homme qui a fondé une société, qui a gardé des ac-

tions, et qui les offre à un chiffre quelconque ! Mais la société existe, l'affaire peut se relever, et Senoncourt se trompe s'il croit que ses actions n'ont pas de valeur. Je les lui prends au taux de l'émission. (*Il sonne.*)

LE DOCTEUR

A combien ?

MAUBRAY

A cinq cents francs.

LE DOCTEUR, *stupéfait*

Hein ?

MAUBRAY, *s'asseyant à la table de droite et écrivant.*

Deux cents actions des mines du Haut-Pérou, versement de moitié (*Au valet de chambre, qui est entré.*) Portez cela dans mes bureaux. (*Le valet sort par la porte qui conduit aux bureaux. — Au docteur.*) C'est cinquante mille francs qu'on va vous apporter. Vous n'aurez pas à vous déranger.

LE DOCTEUR

Mais c'est une fortune.

MAUBRAY, *souriant.*

Vous voyez que les financiers ont quelquefois du bon. Mais nous sommes moins heureux que vous, docteur ; quand vous coupez un bras pour sauver un malade, on vante votre habileté ; on condamne la nôtre, quand nous sacrifions quelques intérêts pour sauver une affaire. Cela se ressemble beaucoup, pourtant. (*Le caissier entre.*) Voici mon caissier, je vous laisse ensemble.

LE DOCTEUR

Permettez-moi de vous remercier.

MAUBRAY

Me remercier, et de quoi ? Si vous trouvez des mines du Haut-Pérou à dix francs au-dessus du pair, prenez-les. (*Le caissier fait un soubresaut et roule des yeux effarés.*) C'est un conseil que je ne donne qu'à mes amis.

Il sort par la porte de droite, deuxième plan. — Le caissier est debout, à droite de la table. — Le docteur le regarde et s'assied en face de lui.

SCÈNE IX

LE DOCTEUR, LE CAISSIER, *puis* ACHILLE

LE CAISSIER, *reprenant son air officiel*

Combien ?

LE DOCTEUR

Combien ? — Ah ! oui, combien. Cinquante mille francs.

LE CAISSIER, *avec une nuance de dédain*

Il y a le courtage : quarante-neuf mille neuf cent trente-sept francs trente-cinq centimes.

LE DOCTEUR

Je veux bien.

LE CAISSIER

En billets de mille, billets de cinq, coupures, or, argent, ou monnaie ?

LE DOCTEUR

Un peu de tout.

Le caissier compte gravement, examinant au jour chaque billet de banque avec une lenteur prudente.

ACHILLE, *à la porte de droite*

De Beaubriand... Achille de Beaubriand.

LE VALET DE CHAMBRE

M. Maubray rentrera dans un instant.

ACHILLE, *étonné*

Il m'avait donné rendez-vous à deux heures. (*Entrant, à lui-même.*) Il me fait attendre. Veut-il me faire poser ? (*Voyant le docteur assis.*) Eh ! c'est le docteur ! Que faites-vous donc là ?

LE DOCTEUR, *se levant*

Vous le voyez. Je reçois le prix de ces excellentes actions.

ACHILLE, *regardant*

Oh ! excellentes ! Les mines du Haut-Pérou ! Société Senoncourt ! Vous ne les avez pas vendues cher, hein ?

LE DOCTEUR

Au pair.

ACHILLE

Au pair ? Et qui diable a pu vous les acheter ?

LE DOCTEUR

M. Maubray.

ACHILLE

Hein ?

LE DOCTEUR

C'est un secret.

ACHILLE

Maubray. Oh ! oh ! Et Briac, son associé, est consul du Haut-Pérou ? Eh ! eh ! (*Attirant le docteur à gauche.*) Savez-vous que ça ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd, ce que vous me dites là ? Vous m'autorisez à le confier à Anatole et à Aspasia. — Aspasia est une femme charmante, qui se nomme Charlotte ; nous l'appelons Aspasia, c'est plus Régence. Elle adore jouer à la Bourse. Je lui donne quelquefois de bons conseils.

LE CAISSIER, *qui a terminé, gravement au docteur*
Comptez.

LE DOCTEUR, *qui le voyait compter avec admiration*

Je crois que c'est inutile, après le soin que vous y avez mis.

Le caissier salue et sort.

SCÈNE X

LE DOCTEUR, ACHILLE

LE DOCTEUR, *à Achille*

J'ai reçu un billet de monsieur votre père qui me prie de passer au ministère. Est-ce urgent ?

ACHILLE

Non, docteur, non. C'est pour vous dire que votre mission est terminée. Nous renonçons à mademoiselle de Jublains.

LE DOCTEUR

Tout à fait ?

ACHILLE

Tout à fait. Nous avons trouvé mieux.

LE DOCTEUR, *étonné*

Déjà ?

ACHILLE, *le prenant par le bras et marchant*

Très cher, je n'ai pas de temps à perdre ; j'ai des dettes, et puis je me porte candidat au Conseil général. C'est un acheminement à la députation ; on vote dans trois semaines, et le préfet veut que je sois marié avant ; mes électeurs sont si bêtes !

LE DOCTEUR, *souriant*

Vous avez toutes les chances.

ACHILLE

Toutes. Je les ai toutes. (*Ils remontent vers la cheminée.*) Savez-vous qui j'ai trouvé ?

LE DOCTEUR, *quittant son bras*

Comment le saurais-je ?

ACHILLE

Vous ne devinez pas ?

LE DOCTEUR

Non.

ACHILLE

Notre petite héroïne de l'histoire d'hier.

LE DOCTEUR, *étonné*

Mademoiselle Maubray !

ACHILLE

Précisément.

LE DOCTEUR

Vous songez à mademoiselle Christiane ?

ACHILLE

Je n'y songe plus, puisque je l'épouse.

Il s'assied sur le canapé.

LE DOCTEUR

Vous l'épousez ?

ACHILLE

Hier, en quittant ce bon Noja, — je l'aime beaucoup, vous savez, — je suis parti avec mademoiselle Boin, qui est un peu ma parente. « Comment, cousine, — je l'appelle quelquefois cousine, pour lui être agréable, — comment, cousine, vous connaissez des jeunes filles adorables, et vous n'en dites rien ? — Mais, mon bon Achille, s'écrie-t-elle, Christiane est une perle. — Une perle ! Eh bien, et moi, qui vais à vos samedis ! (Elle a des lectures pieuses, le samedi, on y dort bien.) Une perle ! Eh bien, et moi ? — Vous aussi, mais Christiane... » — (*Se levant.*) Et on me raconte Christiane, — c'est une trouvaille. (*Descendant.*) Elle est un peu naïve, ça fera bien pour le préfet, et, quand on lui aura recommandé de ne plus donner sa voiture aux passants, elle sera parfaite. Elle a été élevée par une gouvernante, elle n'a jamais mis les pieds dans le monde, elle a des idées du moyen âge. (*S'asseyant sur le canapé, près du guéridon à gauche.*) J'en ris d'avance ; (*Gravement.*) mais je les respecterai. Je suis de l'école de mon père, moi. Je trouve qu'il est bon qu'on enseigne la résignation...

LE DOCTEUR, *debout près de la cheminée*

Aux autres.

ACHILLE

Aux autres ! Certainement, aux autres. Mais vous ne croyez à rien, vous, vous êtes un athée. Enfin, mademoiselle Boin m'avoue que sa petite merveille, outre la fortune du banquier, dont je me moque, possède en propre un million comptant et liquide venant de sa mère. Papa n'en demande pas davantage. Il prend sa canne et son chapeau et va traiter la question avec M. Maubray. Vous connaissez papa,

il est très fort ; le banquier ne l'est pas moins. On avait beaucoup de prétentions de part et d'autre. Maubray veut être député ; nous en ferons un candidat officiel, c'est la moindre des choses. Il voudra être ministre ; nous verrons plus tard. On a dû me reprocher Aspasia ; on a parlé de mes dettes, c'était le point délicat. Bref, on se fait des concessions réciproques et l'affaire est décidée. (*Se levant.*) Seulement...

LE DOCTEUR, *s'approchant*

Seulement ?

ACHILLE

Seulement le beau-père demande à me voir. Moi, je demande à le voir aussi. J'ai mes petites conditions à lui faire. La conversation sera vive et animée, j'en ai peur. Bah ! ce bon Maubray doit avoir les idées larges.

LE DOCTEUR

Comme ses poches.

ACHILLE

N'est-ce pas ? — Et elles sont grandes.

LE DOCTEUR

Mais a-t-on consulté mademoiselle Christiane ?

ACHILLE

Elle ne doit pas avoir de volonté, — c'est une jeune fille honnête. — A propos, docteur, vous savez qu'on n'en parle pas encore.

MAUBRAY, *entrant à droite, à Achille*

Je vous demande pardon, monsieur. J'ai été forcé de sortir un instant pour une affaire importante, et je vous sais gré, docteur, d'avoir bien voulu me remplacer auprès de M. de Beaubriand.

LE DOCTEUR, *à Maubray*

Merci encore, monsieur. J'ai hâte d'aller faire un heureux.

Il sort. Achille et Maubray se regardent un instant. Puis Maubray va chercher une chaise qu'il place au milieu du salon. Il fait signe à Beaubriand, qui vient s'y asseoir en saluant, et il s'assied lui-même, à droite, près de la table.

SCÈNE XI

MAUBRAY, ACHILLE

MAUBRAY

Monsieur votre père a dû vous dire quel avait été le résultat de notre entretien.

ACHILLE

Il ne m'a rien laissé ignorer.

MAUBRAY

M. de Beaubriand a bien voulu me demander pour vous la main de ma fille ; je la lui ai accordée.

ACHILLE

J'ai accueilli cette nouvelle avec transport.

MAUBRAY

Me permettez-vous maintenant, monsieur, de vous parler en toute franchise ?

ACHILLE

Je vous en prie.

MAUBRAY

Monsieur votre père, dont j'apprécie la loyauté, ne m'a pas dissimulé les motifs qui l'engageaient à vous marier promptement.

ACHILLE, *souriant*

Il a dû vous dire des choses étonnantes. Il a des scrupules de douairière. Remarquez que je les ai aussi... dans le monde. Mais, entre nous, mon père ne peut pas avoir la prétention d'avoir donné le jour à un ange.

MAUBRAY, *gravement*

Il s'agit pour moi, monsieur, de vous donner ma fille.

ACHILLE

A cela je ferai la seule réponse qui nous convienne

à l'un et à l'autre. Je suis un galant homme ; je me conduirai avec ma femme en galant homme.

MAUBRAY

Je n'en doute pas. Je vous sais très résolu à prendre la vie au sérieux. On m'affirme que l'ambition vous est venue ; c'est, à mes yeux, la meilleure des garanties. Mais ce n'est pas tout.

ACHILLE

Non, non.

MAUBRAY

Je ne suis pas un puritain. Je n'exagère pas les fautes d'une jeunesse mal dirigée.

ACHILLE

Mal dirigée ! Cependant...

MAUBRAY

Vous étiez dans une position spéciale. Vous avez un père influent ; ses courtisans sont les vôtres. Toutes vos fautes me trouvent indulgent. Je ne parlerai même pas de vos dettes.

ACHILLE, *ravi*

Alors, nous n'avons plus à discuter.

MAUBRAY, *continuant*

Il est des choses que j'excuse moins. Vous avez fait beaucoup parler de vous depuis quelque temps.

ACHILLE, *avec aisance*

J'ai eu quelques succès tapageurs, j'en conviens. Il faut se poser. Autrefois, on avait des petites maisons ; maintenant, on a des maisons de verre, dont on casse les vitres, comme dit Anatole, — Anatole de Ferruzac, un de mes bons amis.

MAUBRAY

Vous avez aujourd'hui encore une liaison...

ACHILLE, *à part*

Aspasie.

MAUBRAY

Presque célèbre.

ACHILLE

Dites célèbre, ce qui est tout à fait rassurant pour un beau-père. Une liaison qu'on ne peut pas cacher, il faut bien la rompre. Et, vous le savez, ce sont de petits sacrifices à l'hyménée que ne détestent pas les jeunes filles les plus candides.

MAUBRAY

On m'a parlé aussi d'un duel étrange ; vous vous êtes battu...

ACHILLE

Pour une écuyère ? C'est une erreur. On ne se bat jamais que pour soi. J'ai trouvé un adversaire qui me plaisait ; je l'ai blessé, c'est toujours agréable.

MAUBRAY

Enfin, nous recevons, nous autres banquiers, beaucoup de confidences, et nous sommes complices de bien des secrets. Vous aviez une singulière façon de prêter de l'argent à vos amis.

ACHILLE, *gaiement*

Ah ! vous voulez parler de l'histoire des bijoux que j'achetais...

MAUBRAY

Avec le crédit de votre père.

ACHILLE

Et Anatole...

MAUBRAY

Les revendait.

ACHILLE, *riant*

Il appelait cela son opération financière.

MAUBRAY

Une opération sans excuse.

ACHILLE, *de même*

Oh ! elle a l'excuse de toutes les autres : elle a réussi.

MAUBRAY, *vivement*

Pas tout à fait, car un de vos créanciers, — mal-honnête homme, je vous l'accorde, — vous a fait

signer une déclaration horriblement compromettante.

ACHILLE, *étonné*

Ah ! vous savez ?... Je m'en suis souvent repenti, et je m'attendais, tous les matins, à recevoir la malediction de mon père. Il ne m'a jamais parlé de cette petite dette.

MAUBRAY

C'est qu'il ne la connaît pas.

ACHILLE

Comment ?

MAUBRAY

J'ai eu votre déclaration dans les mains. J'ai compris le chagrin que devrait ressentir monsieur votre père, et j'ai désintéressé le créancier.

ACHILLE, *stupéfait*

Vous ? (*Il se lève.*)

MAUBRAY

Bien persuadé que je serais remboursé un jour.

ACHILLE, *émerveillé*

Vous avez fait cela ?

MAUBRAY

N'est-ce pas tout simple ?

ACHILLE

Oh ! monsieur, oh ! (*Avec effusion.*) Merci, merci.

MAUBRAY, *se levant*

Vous voyez, monsieur, que j'aurais pu hésiter avant d'accueillir votre demande. Je ne l'ai pas fait. Je ne vous crois ni meilleur, ni pire que tous les jeunes gens de votre temps, et vous avez pour moi cet avantage sur eux, que vous me reconnaîtrez peut-être le droit de vous donner des conseils.

ACHILLE

Je les accepterai toujours avec reconnaissance.

MAUBRAY

Je retiens cette promesse, et je ne doute pas de votre sincérité.

ACHILLE

C'est maintenant, entre nous, à la vie, à la mort.
(*A part, en s'essuyant le front comme un homme qui a éprouvé une vive émotion, pendant que Maubray passe à gauche.*) Il est plus fort que moi.

SCÈNE XI

MAUBRAY, ACHILLE, BRIAC

BRIAC, *entrant bouleversé*

Maubray ! (*Il s'arrête et cherche à prendre une contenance en voyant Achille.*) Je vous croyais seul.

ACHILLE

Pardön, très cher, j'ai encore un mot à dire à M. Maubray. (*Prenant Maubray à part.*) Vous n'avez pas voulu parler de mes dettes ?

MAUBRAY

Je n'y attache pas d'importance. Elles seront payées par votre père le jour du contrat.

ACHILLE, *avec embarras*

C'est que je n'en ai avoué que la moitié à mon père.

MAUBRAY

Ah !

ACHILLE

Je vous réservais le reste.

MAUBRAY, *souriant*

C'est bien, monsieur, je payerai.

ACHILLE, *s'arrêtant au moment de sortir*

Ah ! sapristi ! j'ai oublié de lui parler de sa fille.

Il fait un mouvement pour revenir, aperçoit Briac, fait un geste et s'en va.

SCÈNE XIII

MAUBRAY, BRIAC

MAUBRAY

Qu'avez-vous donc, Briac ?

BRIAC

Ce que j'ai ?... Je viens de la Bourse.

MAUBRAY

Eh bien ?

BRIAC

Le bruit court que vous achetez toutes les mines du Haut-Pérou qu'on vous offre.

MAUBRAY, *souriant*

Je ne m'en cache pas.

BRIAC

Mais elles ne valent rien.

MAUBRAY

Je les prends au taux de l'émission.

BRIAC

Qu'en ferez-vous ?

MAUBRAY

Je les revendrai le double.

BRIAC

Le double ! En avez-vous beaucoup ?

MAUBRAY

Demain, je les aurai toutes.

BRIAC

Vous êtes ruiné.

MAUBRAY, *passant devant lui, en souriant*

Il n'a pas compris.

BRIAC

Vous ne savez donc pas ce que vous voulez revendre ?

MAUBRAY

Si, Briac, si, je le sais.

BRIAC

Senoncourt a tout abandonné, les mines...

MAUBRAY

Il ne s'agit pas de mines en ce moment. Il y a une société.

BRIAC

Mais s'il n'y avait pas de mines ?

MAUBRAY

Il y aurait des actions, puisque j'en ai.

BRIAC

Ce sont des chiffons.

MAUBRAY

En affaires, il n'y a pas de chiffons. Mais calmez votre conscience, Briac ; je relève l'affaire compromise par Senoncourt. Je crée un chemin de fer d'exploitation ; les études sont faites, les devis sont prêts. Des plaines, pas de travaux d'art ; des débouchés importants ; des bénéfices énormes ! La société va être fondée au capital de cinquante millions. Elle achète les mines ; tout est sauvé.

BRIAC

Elle n'achètera rien, Senoncourt est poursuivi.

MAUBRAY, *haussant les épaules et remontant*
Poursuivre Senoncourt ! c'est insensé.

BRIAC

J'ai vu le dossier.

MAUBRAY, *s'arrêtant*

Vous !

BRIAC

Oui.

MAUBRAY, *après une pause*

On poursuit Senoncourt ! Je ne croyais pas mes ennemis si habiles.

BRIAC

Vos ennemis !

MAUBRAY, *redescendant à droite*

Et qui serait-ce donc ? — Oui, il leur serait facile de frapper Senoncourt, de l'écraser avec quelque article de loi ramassé sous les pieds de tout le monde. Et quand il serait convaincu de crime et condamné, on découvrirait, comme par hasard, que ce pauvre Senoncourt n'était que l'homme de paille du banquier Maubray. On m'aurait condamné sans me voir en face ! — Non, je ne donnerai pas cette facile joie à mes envieux. Je couvre Senoncourt, il n'a été que mon agent. Je suis seul en cause.

BRIAC

Vous ?

MAUBRAY

Mais je ne suis pas si facile à abattre que Senoncourt. J'ai vu trop de gens passer dans mes antichambres ; j'ai vu trop de gens agenouillés devant mon or ; j'ai gardé trop de secrets ; j'ai touché à trop de hontes. Ma chute ferait rejaillir trop de boue. -- Ils n'oseront pas.

BRIAC

Vous vous trompez, ce ne sont pas vos ennemis qui poursuivent Senoncourt ; c'est un simple honnête homme, indigné, notre représentant au Pérou, M. de Noja.

MAUBRAY, *qui remontait, s'arrêtant vivement à ce nom*

C'est lui qui m'accuse !

BRIAC

Votre nom n'a pas été prononcé. S'il supposait qu'il s'agit de vous...

MAUBRAY, *vivement*

Il hésiterait ? (*Le regardant fixement.*) Pourquoi donc ?

BRIAC

Je ne dis pas qu'il hésiterait, — il n'y a plus à hésiter. Je vous répète seulement qu'il n'est question que de Senoncourt. Ce n'est pas vous que Robert poursuit.

MAUBRAY, *étonné*

Robert ! Vous le connaissez donc intimement ?

BRIAC, *embarrassé*

Oui.

MAUBRAY

Vous le connaissiez avant son départ pour l'Amérique ?

BRIAC

C'est un ami de collègue.

MAUBRAY

Ah ! — Alors, pourquoi ne m'engagiez-vous pas tout à l'heure à accepter son invitation ?

BRIAC

Vous refusiez, j'ai cru que vous aviez des motifs.

MAUBRAY

Je n'en ai pas. — (*Il va à la porte de l'appartement de Christiane. — Appelant :) Christiane ! — (Revenant à Briac, avec le plus grand calme.) Quels motifs aurais-je ? (A Christiane qui entre timidement.)* — Préparez votre toilette, Christiane ; nous irons au bal ce soir.

CHRISTIANE, *avec joie*

Ah !

ACTE TROISIÈME

CHEZ ROBERT

Un salon, avec une large baie s'ouvrant sur une galerie. — A gauche, une porte en pan coupé, ouverte sur un salon bleu ; à droite, aussi en pan coupé, une porte ouverte sur le vestibule. — Une borne au milieu. — Une table à gauche. — Au fond, un jardin d'hiver, fermé sur la galerie par des glaces sans tain, rempli d'arbustes. — Tous les salons et le jardin d'hiver sont éclairés pour un bal. — Les invités entrent dans le vestibule à droite et passent de là dans le salon où l'on danse, derrière le jardin d'hiver, de telle sorte qu'on entend à droite, de temps en temps, l'huissier annoncer les personnes qui entrent. — L'acteur en scène peut les voir, mais le public ne les voit pas.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, ADRIENNE

Elles paraissent dans la galerie en toilette de bal, mais avec leur sortie de bal.

LA BARONNE, *regardant le jardin d'hiver*

C'est merveilleux ! c'est merveilleux ! c'est merveilleux !

ADRIENNE

N'est-ce pas, ma mère ?

LA BARONNE, *entrant en scène*

Robert a bouleversé tous mes plans.

ADRIENNE

C'est lui qui a imaginé ce jardin d'hiver avec ses profusions de fleurs et d'arbustes.

LA BARONNE

Et il ne consulte plus que vous ?

ADRIENNE

Il a l'air de me consulter. Le voyez-vous dans le salon bleu donnant les derniers ordres.

LA BARONNE, *regardant*

Il est si heureux d'avoir une famille ! (*S'asseyant sur la borne.*) Adrienne, voici une soirée d'où dépendra peut-être votre avenir.

ADRIENNE, *s'asseyant à côté d'elle*

Mon avenir ?

LA BARONNE

Je n'ai pu causer avec vous depuis hier, et j'ai tant de recommandations à vous faire ! Comprenez bien votre situation. Il y a trois semaines, vous aviez une fortune modeste, la plus grande réserve vous était imposée ; maintenant, vous pouvez être gracieuse.

Robert entre par la porte de gauche.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROBERT, *puis BRIAC*ROBERT, *gaiement, — allant à Adrienne*

Eh bien, ma chère nièce, êtes-vous contente de votre oncle ?

ADRIENNE, *sur le même ton*

Ravie.

ROBERT

Ai-je bien suivi vos inspirations ?

ADRIENNE, *souriant*

Oh ! mes inspirations !

LA BARONNE, *se levant*

Robert, quand vous êtes entré, j'étais en extase.

ROBERT, *riant*

Tant mieux, ma cousine. (*Remontant vers des do-*

mestiques en grande livrée qui sont dans la galerie.)
 Vous m'avez bien compris : pendant le souper, on renouvellera les fleurs.

LA BARONNE, *remontant*

Quel raffinement !

ROBERT, *redescendant*

Rien n'est triste comme un bal fané. (A Adrienne.)
 Je t'ai ménagé une surprise : nous aurons un excellent orchestre dans le jardin.

ADRIENNE

Trois orchestres, alors !

ROBERT

Dès qu'on cessera de danser, on entendra dans le lointain du Mozart ou du Mendelssohn. Je ne veux pas qu'après une valse entraînante on retombe en sursaut dans l'insipide bruit des conversations. Le vrai charme du bal est de n'entendre que ce qu'on écoute.

ADRIENNE

Comme les jolies idées vous viennent depuis hier !
 On aperçoit Briac errant dans la galerie et paraissant embarrassé d'arriver le premier.

LA BARONNE

Comment, on arrive déjà ! — (A Adrienne.) Je ne vous ai encore rien dit.

ROBERT

C'est Briac.

LA BARONNE

Peut-on venir au bal à une pareille heure !

BRIAC, *toujours embarrassé*

Il me semble que j'arrive le premier.

LA BARONNE, *très gracieuse*

Nous vous en remercions, mon cher monsieur de Briac.

BRIAC, *entrant*

Vous êtes indulgente, madame. — J'arrive beaucoup trop tôt. J'ai dû me tromper d'heure.

ADRIENNE, *allant à lui, en riant*

Dites donc que vous teniez à ne pas manquer la première valse, ce sera très galant.

BRIAC, *cherchant*

La première valse ?

ADRIENNE

Celle que vous m'avez promise.

BRIAC

Ah ! oui, oui, mademoiselle, je vous l'ai promise, et je suis prêt...

ADRIENNE, *souriant*

A payer votre dette. (*Calculant.*) Trois contredanses, une polka, une mazurka, vous avez un délai de deux heures. (*Elle va à sa mère.*)

LA BARONNE, *se dirigeant avec elle dans le vestibule*

Je ne vous dirai qu'un mot, qui résume tout : Adrienne, vous êtes un des plus brillants partis de France.

ADRIENNE, *avec un grand soupir*

Oui, ma mère. (*Elles disparaissent toutes les deux.*)

SCÈNE III

ROBERT, BRIAC

Ils se regardent sans rien dire, Robert extrêmement joyeux, Briac préoccupé à l'excès, embarrassés l'un et l'autre.

ROBERT, *se décidant et à demi-voix*

Elle va venir !

BRIAC

Je le sais.

ROBERT

Ici, chez moi. chez moi !

BRIAC, *vivement*

Tu ne lui parleras pas, tu ne t'approcheras pas d'elle, tu ne la regarderas pas. Je serai toujours là, devant toi, je ne te quitterai pas d'une semelle. Voilà pourquoi je suis venu le premier, avant que les bougies soient allumées, et je m'en irai le dernier, quand elles seront éteintes.

ROBERT, *souriant*

Poltron !

BRIAC

Tu es brave, toi, parce que tu ne vois pas le danger.

ROBERT

Tu crois toujours que je ne saurais pas dissimuler. Qu'aurais-je donc appris dans la diplomatie ? Je n'ai pas même prononcé son nom. (*Avec une joie contenue.*) Et pourtant je le connais. Elle s'appelle Christiane !

BRIAC

Sois prudent, je t'en supplie.

ROBERT

Je te promets de l'être.

BRIAC

Songe qu'elle a dix-sept ans, qu'elle fait son entrée dans le monde, qu'elle est très en évidence, que bientôt peut-être il s'agira de la marier.

ROBERT

Certes, elle se mariera ; elle épousera celui qu'elle aime.

BRIAC, *étonné*

Celui qu'elle aime !

ROBERT

Oui, Henry de Kerhuon, le fils du marquis de Kerhuon.

BRIAC, *stupéfait*

Comment ?

ROBERT

Ils s'aiment tous les deux, tu ne savais pas cela, je le sais, moi. Ils se sont trouvés ensemble aux Pyrénées, et ils devaient se sentir attirés l'un vers l'autre ; Henry de Kerhuon est charmant.

BRIAC

Tu le connais ?

ROBERT

Son père a été le meilleur ami du mien, et j'ai entendu parler du fils par un brave garçon que le marquis m'avait recommandé à Lima. Mais je ne connaissais pas Henry ; je l'ai vu ce matin.

BRIAC

Ah !

ROBERT

J'ai voulu le voir. — Il ne se doutait pas que je l'étudiais. — Nous avons parlé de ma nièce Adrienne, qui est si gentille et si bonne ! — et des amies de ma nièce. — Ce n'est pas moi qui l'ai nommée, — c'est lui. Si tu savais ce qu'il y a de respect, d'enthousiasme, de tendresse dans la façon seule dont il prononce son nom ! Alors, moi, je lui ai raconté, tout ému comme lui, ce qui s'était passé boulevard des Capucines ; j'ai cru qu'il allait me sauter au cou. Et en sortant il m'a pressé la main avec effusion. Comme il l'aime ! Voilà bien le mari que je veux pour Christiane.

BRIAC

Tu veux !... Tu veux !... Ce mariage rencontrera peut-être des obstacles.

ROBERT

Lesquels ?

BRIAC

Je ne sais pas, moi, — je dis peut-être. Elle aime M. de Kerhuon ! D'abord, est-ce bien sûr ?

ROBERT

Tu as raison, il se trompe peut-être ; et elle aussi,

— elle est bien jeune ! Il faut que je sache si vraiment elle l'aime.

BRIAC

Toi ?

Adrienne entre en courant par le fond.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ADRIENNE, puis LE DOCTEUR

ADRIENNE

Ma mère vous fait dire que tout est prêt ; maintenant, on peut arriver.

ROBERT

C'est bien.

ADRIENNE, attirant Robert à gauche

Mon oncle, voulez-vous me rendre un grand service ?

ROBERT

Très volontiers.

ADRIENNE

Mariez-vous le plus tôt possible.

ROBERT

Pourquoi ?

ADRIENNE

Parce que, quand vous aurez une femme, je ne serai plus le meilleur parti de France et ce sera bien heureux.

ROBERT, souriant

Ah !

Le docteur paraît dans la galerie.

ADRIENNE

Voici le docteur Solem.

Le docteur entre par la droite.

LE DOCTEUR, allant à Robert

Mais je ne retrouve plus l'hôtel du baron de Folny. Je marche dans le pays des rêves.

ROBERT, *gaiement*

N'est-ce pas ? (*Montrant Adrienne.*) Je te présente ma petite fée.

LE DOCTEUR

Puisqu'il y a une fée...

ADRIENNE

Il y a un oncle admirable, qui a inventé des merveilles et qui flatte sa nièce.

Elle salue le docteur et entre, à gauche, dans le salon bleu.

LE DOCTEUR

Mais, mon bon Robert, tu es transformé aussi, tu rayannes.

ROBERT

J'adorais le monde, tu t'en souviens, et je me sens ému, ce soir, comme je l'étais à vingt ans, quand j'entrais dans un bal. Il me semble que je vais trouver le même attrait à la valse, le même charme à la grâce des jeunes filles.

LE DOCTEUR, *souriant*

Vas-tu me présenter une seconde fée ?

ROBERT

Ce sont les lumières et les fleurs qui me grisent ; j'ai honte de si peu vieillir.

LE DOCTEUR, *gaiement*

Oh ! la vieillesse est un préjugé, qui passera comme les autres. On n'a jamais que l'âge de ce qu'on ressent.

ROBERT

Je le crois.

LE DOCTEUR, *allant à Briac*

Arme-toi de courage, Briac, je vais t'annoncer une mauvaise nouvelle.

BRIAC

Encore une !

LE DOCTEUR, *étonné*

Comment, encore une !

BRIAC

Je veux dire : enfin !

LE DOCTEUR

Tu es préoccupé.

BRIAC

Moi ! non !... Tu m'annonces une mauvaise nouvelle... J'attends.

LE DOCTEUR, *allant s'asseoir*

Il s'agit du jeune de Beaubriand. Cela ne pourrait se raconter devant des dames ; je vais me hâter. En rentrant chez moi, je trouve Achille qui m'attendait en larmes. Il avait laissé pressentir ses projets de mariage à une dame superbe.

ROBERT

Honorée de ses bonnes grâces.

LE DOCTEUR

Honorée de ses bonnes grâces. La dame tombe en syncope, elle est prise de spasmes violents, elle ne peut plus supporter la vue d'Achille, et elle doit trépasser dans la nuit même. Je ne dîne pas, et vingt minutes après, je sonnais à la porte de mademoiselle Aspasia.

ROBERT

Elle était sortie ?

LE DOCTEUR

Elle n'était pas visible. Je suppose que la consigne n'est pas pour le médecin, je passe devant la bonne stupéfaite, j'ouvre une porte, et je trouve une jolie dame rousse dînant avec un joli monsieur blond. On en était au rôti. Tu vois ma situation.

ROBERT

Tu te nommes ?

LE DOCTEUR

Le docteur Solem. La dame répand son champagne sur sa collerette, et le monsieur essaye de se cacher sous une aile de perdrix. Alors, me tournant gravement vers lui : Monsieur est un confrère ? Cette phrase polie ne le met pas à l'aise.

ROBERT

Je crois bien.

LE DOCTEUR

Je continue sur le même ton : j'approuve en tous points l'ordonnance de mon habile confrère et je m'en rapporte à lui pour la suite du traitement. — Et je salue. Devine ce que me répond Aspasia. — Vous êtes un homme d'esprit, vous ! Comment se porte M. de Briac ?

BRIAC, *étonné*

Hein ?

LE DOCTEUR, *se levant*

C'était Clorinde.

ROBERT

Bah !

BRIAC, *stupéfait*

Clorinde !

LE DOCTEUR

Clorinde, que tu avais rendue à la société.

ROBERT

La société ne l'a pas gardée.

BRIAC

Elle était brune !

LE DOCTEUR

Maintenant, elle est rousse. — C'est une façon de mettre des chevrons. Et elle est illustre, et elle charme Beaubriand fils, et elle le trompe avec un monsieur blond entre autres. — Quelle joie j'aurai à le lui dire !

BRIAC

Tu le lui diras ?

LE DOCTEUR

Si je le lui dirai ! Je me dérange, je ne dîne pas, et tu ne veux pas que je me venge ! Tu ne connais guère les médecins.

L'HUISSIER, *annonçant*

M. Achille de Beaubriand.

LE DOCTEUR

Le voilà.

L'HUISSIER

M. Anatole de Ferruzac. — M. et madame de Grandlucé. — Mademoiselle Boin.

LA BARONNE, *accourant du salon bleu, suivie d'Adrienne*

Cette excellente mademoiselle Boin ! (*A Robert.*)
Robert, donnez-moi votre bras pour aller saluer cette respectable personne.

ROBERT, *riant et offrant son bras à la baronne*

Allons, Briac, allons saluer cette respectable personne.

LA BARONNE, *s'arrêtant, à Briac*

Pourquoi ne vous mariez-vous pas, monsieur de Briac ?

BRIAC

Parce que j'arrive à un âge où l'on ne peut espérer être aimé que de soi-même.

LA BARONNE

Vous devriez épouser cette excellente mademoiselle Boin.

BRIAC

Hein ?

LE DOCTEUR

C'est une idée, cela.

BRIAC

Mais elle remonte à 1830.

LA BARONNE

Vous trouveriez des qualités sérieuses.

BRIAC

J'en ai peur.

LA BARONNE

Des principes solides.

BRIAC

A l'épreuve du temps.

LA BARONNE

Vous ne méritez pas le bonheur qu'on vous offre.

BRIAC

Dieu vous entende, madame !

LA BARONNE, *se dirigeant vers le vestibule*
Je lui ai réservé une place d'où l'on peut tout voir.

LE DOCTEUR

Et tout entendre, s'il vous plaît, madame, ou son bonheur ne serait pas complet.

LA BARONNE

Vous êtes méchant. (*Ils disparaissent à droite.*)

SCÈNE V

LE DOCTEUR, ADRIENNE

LE DOCTEUR, *à Adrienne*

J'ai bien le droit de lui en vouloir. Elle m'a envoyé ce matin soixante billets de concert.

ADRIENNE, *redescendant*

Nous en avons reçu autant.

LE DOCTEUR

Et elle s'imagine qu'elle a une charité quelconque ! Elle a celle de ses amis.

ADRIENNE

Et elle est indiscrète, et elle arrange de petits romans ! N'a-t-elle pas raconté que vous aviez été chargé par la famille Beaubriand de demander ma main ?

LE DOCTEUR, *souriant*

Ne l'accusez pas trop.

ADRIENNE

C'était vrai ?

LE DOCTEUR

Mais le danger est passé.

ADRIENNE

M. de Beaubriand renonce à moi ? Oh ! qu'il est aimable ! Vous lui avez prouvé, n'est-ce pas, qu'on aurait bien tort de m'épouser ?

LE DOCTEUR

Je n'ai pas dit cela.

ADRIENNE

Il ne me trouve pas assez riche. Il a raison. On s'exagère beaucoup ma fortune

A ce moment, la baronne, qui traversait la galerie au bras de Robert, le quitte et vient à sa fille.

LA BARONNE

Vous parliez de fortune ?

ADRIENNE

Oui, oui... de la fortune... de mon oncle.

LA BARONNE, *s'emparant du docteur*

Colossale, docteur, colossale. La terre de Noja, château, parc, prairies, douze fermes de rapport. Deux cents hectares de bois, trois cours d'eau, cinq étangs, très belles chasses. Cet hôtel payé douze cent mille francs. Deux cents obligations d'Orléans, cent cinquante du Nord, cent vingt de l'Ouest, cinquante mille livres de rentes trois pour cent, un million déposé à la Banque. De plus, je donne trois cent mille francs de dot à Adrienne.

LE DOCTEUR, *souriant*

Me demandez-vous le secret ?

LA BARONNE

Non, non, docteur.

ADRIENNE, *attirant sa mère à part*

Ma mère.

LA BARONNE, *allant à sa fille et revenant vivement*

Ah ! j'oubliais deux cents Canal-Cavour et trois cents Pampelune.

ADRIENNE

Ma mère, vous n'aurez plus à parler de ma dot. Je ne veux pas me marier.

LA BARONNE

Hein ?

ADRIENNE

Je veux rester fille. (*Elle sort par la gauche.*)

LA BARONNE, *interdite*

Rester fille !... Rester fille !

L'HUISSIER, *annonçant*

Madame et mesdemoiselles de Messac.

Après un moment d'hésitation, la baronne revient au docteur.

SCÈNE VI

LA BARONNE, LE DOCTEUR

LA BARONNE

Docteur, vous êtes le meilleur ami de Robert ; un médecin est presque un confesseur : je vais tout vous confier.

LE DOCTEUR, *étonné*

Je vous écoute.

LA BARONNE

Vous avez devant vous la plus malheureuse des mères.

LE DOCTEUR

Vous, madame ?

LA BARONNE

Je viens de faire une terrible découverte.

LE DOCTEUR

Laquelle ?

LA BARONNE, *avec éclat*

Adrienne aime son oncle...

LE DOCTEUR, *stupéfait*

Ah !

LA BARONNE, *s'asseyant sur la borne*

Je voulais en douter ; cependant, ce soir même, par une de ces inspirations que le ciel nous envoie, j'avais ouvert le chiffonnier de ma fille, et j'y ai trouvé une sorte de memento où elle écrit ses impressions.

LE DOCTEUR, *s'asseyant à côté d'elle*

Je comprends, le nom de Robert...

LA BARONNE

Il n'est nommé nulle part, il est désigné partout. Un homme qui n'est plus un jeune homme, — Robert a trente-neuf ans ; — savant, — les voyageurs sont des savants ; — célèbre, — Robert est célèbre comme diplomate ; — un homme dont une femme serait fière. Il n'y a pas à s'y tromper.

LE DOCTEUR

Non, madame, non.

LA BARONNE

Et voici ce que j'ai lu à la dernière page, l'encre était encore fraîche : « Il m'a dit : Une jeune fille de vingt ans ne sait jamais ce que pense un homme de quarante. »

LE DOCTEUR, *étonné*

Hein ?

LA BARONNE

Vous trouvez que c'est un peu vif ? Ce n'est pas tout : « Je lui ai demandé pourquoi ; il m'a répondu : Parce que c'est l'âge où nous devenons timides. »

LE DOCTEUR

Il y a cela ?

LA BARONNE

Oui. Vous trouvez que Robert a été un peu loin ? C'est l'âge où nous devenons timides. Et elle ajoute : « Je m'en étais bien aperçue. » Pauvre enfant ! Et comme elle le dépeint : Bon, gracieux, aimable.

LE DOCTEUR, *saluant*

Ah !

LA BARONNE

Spirituel.

LE DOCTEUR, *modestement*

Oh !

LA BARONNE

Elle refuse tous les partis, elle veut rester fille ; elle l'aime, enfin. Que faire ? Je ne peux pas jeter Adrienne à la tête de mon cousin.

LE DOCTEUR, *vivement*

Non, madame, non, il ne le faut pas.

LA BARONNE

J'ai trop de fierté pour cela. Que faire ? Voici Robert ! Ne le lui dites pas devant moi.

LE DOCTEUR

Non, madame. (*A part.*) Je ne peux pourtant pas lui crier : C'est moi, ce n'est que moi. Elle serait désolée. Robert, ayant Adrienne à son bras, vient du salon bleu, toujours suivi de Briac.

ROBERT, *en entrant*

Je t'assure, Adrienne, que tu as l'air aussi préoccupée que Briac.

BRIAC

Je ne suis pas préoccupé... au contraire.

ROBERT

Vois le docteur, lui, au moins, il est radieux.

LE DOCTEUR

Oui, oui, ce doit être aussi l'effet des fleurs et des lumières.

ROBERT

A la bonne heure. Si j'osais, moi, je danserais encore comme un collégien.

LA BARONNE, *avec intention*

Mais, comme vous le dites si bien, Robert, quarante ans, c'est l'âge où les hommes deviennent timides.

ADRIENNE

C'est M. Solem qui a dit cela.

LA BARONNE, *stupéfaite*

Le docteur ?

LE DOCTEUR

Oui, madame.

LA BARONNE

C'est vous ?

LE DOCTEUR

Vous ne me supposiez pas si spirituel

ADRIENNE

Vous avez lu ! — Mais, ma mère, le docteur va être forcé de demander ma main.

LA BARONNE

Venez, Adrienne ! (*Elle entraîne sa fille. Elles sortent par le fond.*)

ROBERT, à Solem

Qu'as-tu donc ?

LE DOCTEUR

Ce que j'ai ? Ta nièce est un ange. (*Il sort par le fond.*)

ROBERT, *riant*

Je m'en doutais.

L'HUISSIER

Le vicomte Enguerrand de Grandlucé.

ROBERT

Les salons se remplissent et elle ne vient pas.

BRIAC

Te voilà impatient.

ROBERT

Impatient, oui ; mais je suis calme, tu le vois bien.

BRIAC

Oh ! calme !

ROBERT

Si elle allait ne pas venir !

BRIAC

Oh ! elle viendra. — Rentrons dans le bal.

ROBERT

Non, non, je veux être ici quand elle arrivera, je la verrai le premier.

BRIAC

On remarquera ton trouble.

ROBERT

Sois tranquille.

Achille paraît au fond dans un groupe de jeunes gens.

ACHILLE, *saluant à droite et à gauche*

Bien, très bien, mon père va bien.

BRIAC

Voici M. de Beaubriand.

ROBERT

Tant mieux, on ne s'occupera pas de moi.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ACHILLE, ANATOLE

ACHILLE, *entrant*

Très bien, mon père va bien. Ah ! c'est ce cher comte. Vous faites superbement les choses, très cher, votre fête est étourdissante. N'est-ce pas, Anatole ? (*Présentant Anatole.*) Anatole de Ferruzac, un de mes bons amis. (*Robert salue et se retire par le fond, suivi de Briac. — On le voit, de temps en temps, reparaitre pendant la scène suivante, dans la galerie, toujours préoccupé et devenant de plus en plus anxieux à chaque nom qu'on annonce. Achille, s'avançant sur le devant de la scène suivi des cinq jeunes gens.*) Voici un salon où l'on ne danse ni ne joue. C'est le purgatoire.

ANATOLE

Des mots, toujours des mots.

ACHILLE, *s'asseyant sur la borne, à droite*
Tu le trouves drôle, Anatole ?

ANATOLE
Etonnant. C'est un mot à replacer.

ACHILLE
Chez mon père. Tu me flattes, je vous prends tous à témoin, Anatole me flatte.

ANATOLE, *avec émotion*
Tu sais si je suis toujours sincère.

ACHILLE
Non, non, tu es un vil flatteur.

ANATOLE, *piqué*
Achille !

ACHILLE
Quoi ?

ANATOLE
Mon amour-propre est blessé.

ACHILLE
Sois tranquille, Anatole, il n'en mourra pas.

L'HUISSIER, *annonçant*
Le baron et la baronne de Prignon.

ACHILLE, *se dressant sur la pointe des pieds*
La petite baronne en rose... Elle est adorable. (*A Anatole.*) Je plaisantais, Anatole, je sais que tu ne me flattes jamais. (*Se rasseyant.*) Seulement, depuis que je suis résolu à me marier, je me crois incapable de dire un mot drôle. Je deviens idiot par anticipation.

ANATOLE
Charmant, charmant.

ACHILLE
Subir un accident, ce n'est rien. Mais l'attendre, savoir que tel jour, à telle heure, on sera atteint d'une femme légitime.

ANATOLE
Et chronique.

ACHILLE, *riant*

Et chronique ! — Anatole me souffle. — Car je me marie, mes très chers. — Oh ! le nom de la future est encore un mystère. — Je me marie sans rougir ; je suis de l'école de mon père ; je considère le mariage comme un devoir social. Nous sommes des privilégiés, Anatole, nous devons avoir des enfants. Moi, je serais désolé de n'être pas le fils de mon père, — c'est si commode.

ANATOLE

Charmant, charmant.

L'HUISSIER

M. Paul de Jolan.

ACHILLE, *se levant*

Ah ! Jolan, l'homme le plus spirituel de Paris.

ANATOLE

Il ne dit jamais rien.

ACHILLE

C'est ce qui a fait sa réputation. — (*Allant vers la gauche.*) Je voudrais bien voir le docteur.

ANATOLE, *vivement*

A quoi bon ? Puisque Aspasia va bien.

ACHILLE, *s'arrêtant*

Comment le sais-tu ?

ANATOLE, *embarrassé*

Moi, je... j'ai rencontré sa femme de chambre.

ACHILLE

Tu mens, Anatole.

ANATOLE

Achille !

ACHILLE

Tu veux me rassurer, Anatole.

ANATOLE

Je te jure...

L'HUISSIER

Monsieur et madame de Morangis.

ACHILLE

Oh ! la jolie madame Morangis. (*Écoutant.*) Eh bien, et Mérindol ? Où est donc Mérindol ?

L'HUISSIER

M. de Mérindol.

ACHILLE

A la bonne heure ! — (*Il va vers le vestibule et rencontre le docteur.*) Ah ! le docteur. (*Il le ramène en scène.*) Eh bien, Aspasia ?

LE DOCTEUR

Aspasia est sauvée.

ACHILLE, *avec effusion*

Ah ! ce cher docteur, j'étais dans une inquiétude mortelle.

LE DOCTEUR

Seulement, nous étions deux.

Anatole, inquiet, se rapproche du docteur.

ACHILLE

Deux médecins ! Quand je vous disais que ce serait grave !

LE DOCTEUR

Oh ! l'autre était...

ANATOLE, *lui serrant la main*

Ne me trahissez pas.

LE DOCTEUR, *stupéfait*

Hein ! le monsieur à l'aile de perdrix !

ACHILLE, *insistant*

L'autre était ?...

LE DOCTEUR, *regardant Anatole en souriant*
Un spécialiste.

ACHILLE

Ah !

ANATOLE

Pauvre jeune femme !

ACHILLE, *le présentant*

Anatole de Ferruzac, un de mes bons amis.

LE DOCTEUR

Je l'ai bien vu.

L'HUISSIER

Le duc et la duchesse de Laurimas.

ACHILLE

La petite duchesse et le grand duc ensemble ! Ils ne se rencontrent que chez les autres. (*Apercevant Robert qui entre en scène, toujours suivi de Briac.*) J'espère, mon cher comte, que vous me ferez l'honneur d'assister à mon enterrement. Oh ! ne vous alarmez pas ; je veux dire, à l'enterrement de ma vie de garçon. — Lundi, au cabaret, vous trouverez là d'aimables débauchés, célibataires déterminés comme vous, et quelques maris, des revenants.

L'HUISSIER

Le marquis et la marquise de Léo.

ACHILLE, *regardant*

La petite marquise en blanc. — Ravissante !

ANATOLE

Ravissante !

L'HUISSIER

Le duc de Valorbe ; M. et mademoiselle Maubray.

Il se fait un grand mouvement. — Robert et Briac restent sur le devant à gauche, les jeunes gens remontent tous vers le fond à droite. — La baronne et Adrienne accourent du salon bleu.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA BARONNE, ADRIENNE,
MAUBRAY, CHRISTIANE

LA BARONNE, *entrant, à Adrienne*

Il me semblait que nous n'avions pas invité la famille Maubray.

ADRIENNE

Si, ma mère.

ROBERT, *à Briac*

Elle vient à nous, elle vient à nous.

Maubray entre par la porte du vestibule. — Il passe, avec sa fille à son bras, devant les jeunes gens qui le saluent, va droit à Robert et s'arrête en face de lui.

MAUBRAY

Monsieur de Noja, voulez-vous me permettre de vous présenter ma fille ?

ADRIENNE, à *Christiane*

On danse déjà.

CHRISTIANE

Oh ! ce n'est pas moi qu'il faut gronder, si nous sommes en retard ; c'est mon père.

LA BARONNE

Vous me confiez *Christiane*, n'est-ce pas ? Je lui ai réservé une place à côté de mesdemoiselles de Messac. Je veillerai sur elle comme sur *Adrienne*.

MAUBRAY

Je vous en remercie, madame, je n'ai aucune inquiétude. (*Christiane quitte son bras ; il se rapproche de Robert.*) Nous nous étions déjà vus, monsieur le comte, il y a bien longtemps ; vous l'avez sans doute oublié.

ROBERT, contenant son émotion

Non, monsieur, je ne l'ai pas oublié.

LA BARONNE

Vous trouverez des tables de whist, monsieur *Maubray*.

MAUBRAY

Vous connaissez mes faiblesses. (*Au docteur qui s'avance pour le saluer.*) Jouez-vous au whist, docteur ?

LE DOCTEUR

Jouer contre un des favoris de la fortune ! ce serait de l'audace.

MAUBRAY

La fortune est femme : elle aime les audacieux...

LE DOCTEUR

Qui ne la respectent pas ? J'essayerai.

Ils passent devant *Robert* et sortent lentement par le fond.

BRIAC, *à part*

Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines.

Christiane s'est assise avec Adrienne sur le canapé à droite. Elle est entourée des jeunes gens qui s'inscrivent pour danser. — La baronne, debout près de la borne, les regarde.

ACHILLE, *à Christiane*

Mademoiselle, permettez-moi de m'inscrire pour le prochain quadrille. (*Présentant ses amis.*) Anatole de Ferruzac, un de mes bons amis ; Gérard de Cavan, un de mes bons amis ; Enguerrand de Grandlucé, un de mes bons amis.

LA BARONNE

Comme on l'entoure ! — Monsieur de Cavan, voulez-vous me conduire à madame votre mère, que je n'ai pas encore saluée ?

CAVAN, *lui offrant son bras*

Très volontiers, madame.

LA BARONNE

Vous allez danser, Adrienne ?

ADRIENNE, *sortant du groupe*

Oui, ma mère ; mais mon danseur est là, c'est M. de Briac. (*La baronne sort par le fond.*)

CHRISTIANE, *toujours assise*

M. de Grandlucé, le neuvième quadrille. (*Riant.*)
Je vais m'y perdre.

ACHILLE

Grandlucé est favori. J'intercède pour Anatole.

ADRIENNE

Messieurs, je crois qu'on joue la ritournelle, n'oubliez pas vos danseuses.

ACHILLE

Mille grâce, mademoiselle.

Ils sortent tous par le fond comme une volée d'oiseaux.

ADRIENNE, *riant*

Je t'en débarrasse.

CHRISTIANE

Merci.

SCÈNE IX

BRIAC, ROBERT, CHRISTIANE, ADRIENNE

Christiane et Adrienne sont assises sur le canapé à droite.
Robert et Briac sont au fond à gauche, près de la porte du salon bleu.

ROBERT, *à Briac qui veut l'emmener*

Elle est là, seule, avec Adrienne, je pourrais lui parler.

BRIAC

Je te le défends, je l'emmènerais plutôt.

ROBERT

Mais l'entendre, l'entendre seulement.

ADRIENNE, *à part, à Christiane*

Tu n'as pas promis cette valse ?

CHRISTIANE

Oh ! non, je l'ai réservée pour Henry.

ADRIENNE

Il n'est pas encore arrivé.

CHRISTIANE

S'il ne venait pas ?

ADRIENNE

Es-tu folle ?

BRIAC, *voulant entraîner Robert, qui ne quitte pas
Christiane des yeux*

Tu ne peux pas rester ici.

ADRIENNE

Mon oncle !

ROBERT, *avec joie*

Adrienne m'appelle. Tu vois, Adrienne m'appelle.

Adrienne est allée à lui, laissant Christiane seule.

ADRIENNE, *bas*

Est-ce que les messieurs de Kerhuon vous ont écrit qu'ils ne viendraient pas ?

ROBERT

Au contraire.

ADRIENNE

Ah ! — Eh bien, comment trouvez-vous Christiane ?

ROBERT

Adorable.

ADRIENNE

Que vous me faites plaisir de me dire cela ! Mais elle est encore bien plus jolie quand elle est gaie. Je vais la rendre gaie, regardez. (*Elle court à Christiane.*) Il a accepté notre invitation.

CHRISTIANE, *avec joie*

Ah !

Adrienne fait signe de la tête à Robert en la lui montrant. — Elles sont levées toutes les deux et se rapprochent du milieu de la scène.

ADRIENNE

A la bonne heure, voilà ton joli sourire qui reparaît. Sais-tu que mon oncle te trouve adorable ?

CHRISTIANE

Vraiment ! Je ne m'explique pas pourquoi, mais M. de Noja m'intimide.

ADRIENNE, *gaiement*

Nous allons le chasser. Mon oncle, vous intimidez Christiane.

CHRISTIANE, *avec reproche*

Adrienne !

ROBERT, *se rapprochant vivement*

Moi, mademoiselle ?

BRIAC, *passant entre Christiane et lui*

Oui, toi, tu as un air grave qui intimide les jeunes filles. Pourquoi rester dans ce salon ? Viens.

CHRISTIANE

Excusez-moi, monsieur.

ROBERT, *bas, à Briac*

Elle me parle, elle m'a parlé.

CHRISTIANE

Vous ne devriez pas m'intimider, puisque vous êtes le parent de ma chère Adrienne.

BRIAC

Ce n'est pas une raison, au contraire.

CHRISTIANE, *se rapprochant de Briac*

Qu'avez-vous donc, monsieur de Briac ?

BRIAC

Rien, mademoiselle.

CHRISTIANE

Mademoiselle ! vous m'appelez mademoiselle ! vous m'en voulez donc ?

BRIAC

Moi, je... non, non.

CHRISTIANE, *à Robert*

C'est que M. de Briac est un vieil ami pour moi.

ROBERT

Ah !

BRIAC

Un ami, un ami...

CHRISTIANE

Il m'aime comme sa fille.

BRIAC

Non, mademoiselle, non.

CHRISTIANE

Et je vous le rends bien, allez.

BRIAC, *à part*

Il va être jaloux de moi, à présent.

CHRISTIANE

Il me boude un peu, ce soir, et il a bien tort.

BRIAC

Vous vous imaginez que je boude.

CHRISTIANE

Vous êtes encore fâché parce que je n'ai pas voulu changer de coiffure.

ROBERT

Briac n'aime pas cette coiffure ?

CHRISTIANE

Et savez-vous pourquoi ?

BRIAC, voulant l'arrêter

Christiane !

CHRISTIANE

Parce que, ainsi, je ressemble à ma mère.

ROBERT

C'est vrai, c'est vrai.

CHRISTIANE, étonnée

Vous avez vu ma mère ?

ROBERT

Oui, mademoiselle.

CHRISTIANE, allant à lui

Oh ! mais alors, vous ne m'intimidez plus.

ADRIENNE, qui était remontée un peu
Monsieur de Briac !

BRIAC

Mademoiselle !

ADRIENNE

Vous n'entendez pas ?

BRIAC

Quoi ?

ADRIENNE

La valse que je vous dois.

BRIAC

Ah ! oui, oui. — Vous êtes invitée aussi, Christiane ?

CHRISTIANE

Non, je ne valserai pas. (*A Robert.*) Voulez-vous me donner votre bras, pour me conduire à ma place ?

ROBERT, *offrant son bras*

De grand cœur.

ADRIENNE

Monsieur de Briac, à quoi pensez-vous donc ?

BRIAC

Moi, je suis tout à la valse, valsons.

ADRIENNE, *riant*

Pas ici.

Briac offre son bras à Adrienne ; ils sortent par le rond. — Robert et Christiane les suivent, mais ils s'arrêtent dans la galerie et redescendent en scène.

SCÈNE X

ROBERT, CHRISTIANE

CHRISTIANE

Vous trouvez que je ressemble à ma mère ?

ROBERT

Elle avait votre regard, votre voix, votre voix à ce point que je crois l'entendre.

CHRISTIANE

Je suis tout émue de songer que vous avez parlé à ma mère, et que vous êtes là, et que je vous regarde comme elle vous regardait. Mais je suis bien heureuse.

ROBERT

Je le suis aussi, moi, je ne vous le disais pas tout à l'heure, je suis bien heureux. (*Elle le regarde avec étonnement.*) C'est ma jeunesse que je revois, ce sont mes vingt ans, ce sont toutes les joies de mon enfance. J'ai presque été élevé avec votre mère, et je l'ai vue à son premier bal aussi, belle comme vous, heureuse comme vous.

CHRISTIANE, *s'asseyant sur la borne, en face du public*

Puisque vous êtes en relation avec mon père, vous viendrez nous voir souvent.

ROBERT

Oui, souvent.

CHRISTIANE

Vous me parlerez de ma mère. On ne me parle jamais d'elle.

ROBERT, *s'asseyant sur la borne, à droite*

Ah !

CHRISTIANE

Mon père ne prononce jamais son nom. M. de Briac, lui, n'ose pas.

ROBERT

Pourquoi ? Vous n'avez pas connu votre mère : il faut bien vous dire que vous pouvez la nommer avec orgueil. Soyez fière d'être sa fille ; elle serait si fière de vous, elle !

CHRISTIANE

Vous me raconterez tout ce que vous vous rappellerez d'elle ; vous me direz quels étaient ses goûts, ses préférences, comment elle se mettait, ce qu'elle faisait, ce qu'elle disait, ce qu'elle aimait. Que de questions j'ai à vous adresser ! — A-t-elle été heureuse ?

ROBERT

Elle a beaucoup souffert.

CHRISTIANE

Je l'avais deviné. (*Presque bas.*) Si vous saviez comme je l'aime !

ROBERT

Oui, aimez-la bien. Tous ceux qui l'approchaient l'aimaient comme on vous aime.

CHRISTIANE

Elle était bonne, n'est-ce pas ?

ROBERT

Bonne comme vous ; comme vous, elle avait cette

pitié, la meilleure de toutes, la pitié pour ceux qu'on dédaigne et qu'on repousse. Un jour, — elle avait votre âge, — on racontait devant elle qu'un enfant abandonné, dont le père avait commis je ne sais quel crime, errait dans la campagne, poursuivi, maltraité, chassé de partout. Elle s'est levée sans prononcer une parole, elle est sortie seule, suivie d'un domestique, et, deux heures après, elle revenait triomphante, avec le pauvre petit orphelin tout habillé de neuf, les mains pleines de friandises, riant, pleurant, étourdi, confus et cachant son visage dans les plis de sa robe.

CHRISTIANE

Comme elle devait être contente !

ROBERT

Elle avait fait pour cet enfant ce que vous faisiez hier pour un vieillard.

CHRISTIANE

Ah ! vous savez ? — Moi, c'était si simple !

ROBERT

Oui, je sais, je sais. — On m'a raconté de vous tant de choses charmantes depuis deux jours !

CHRISTIANE

Adrienne et M. de Briac ? Ils me gâtent tous les deux.

ROBERT

Oh ! ce n'est pas eux seulement.

CHRISTIANE

D'autres encore ?

ROBERT

Oui. (*La regardant.*) Henry de Kerhuon.

CHRISTIANE, *se levant*

Ah !

ROBERT

Je l'ai vu ce matin, nos deux familles ont toujours été étroitement unies, et la terre de Noja est voisine du château de Kerhuon.

CHRISTIANE

Je le sais.

ROBERT, *se levant aussi*

Vous le savez ?

CHRISTIANE

Moi aussi, j'avais souvent entendu prononcer votre nom. M. Henry de Kerhuon vous connaissait par un de ses amis, qu'il vous avait adressé à Lima.

ROBERT

Il vous a parlé de moi ?

CHRISTIANE

Avec enthousiasme, et c'est un peu cela qui m'intimidait tout à l'heure.

ROBERT

Il a été bien bon de vous parler de moi ; mais je crois que je l'en ai récompensé.

CHRISTIANE

Vous ?

ROBERT

Je lui ai annoncé que vous seriez au bal ce soir.

CHRISTIANE

Vous le lui avez dit ?

ROBERT

Il n'a pas su me cacher sa joie.

CHRISTIANE

Et il n'est pas ici !

ROBERT, *vivement*

Il viendra, rien au monde ne l'empêcherait de venir. (*S'asseyant.*) Vous ne lui en voudrez pas de s'être trahi devant moi ?

CHRISTIANE

Est-ce que je ne me trahis pas aussi, moi ?

ROBERT

Oh ! n'en rougissez pas.

CHRISTIANE

Je rougis quelquefois de ce que je dis, jamais de ce que je pense. (*S'asseyant.*) Il me semble que j'avouerais devant le monde entier... et pourtant je n'en avais encore parlé qu'à Adrienne.

ROBERT

Ah ! M. Maubray ?...

CHRISTIANE

Mon père ne sait rien. — J'attends qu'on lui demande ma main. — Je lui confierai tout, alors.

ROBERT

Il ne peut qu'approuver votre choix.

CHRISTIANE

S'il ne l'approuvait pas ? — Vous me faites peur.

ROBERT

Quel père ne serait heureux de donner sa fille à Henry de Kerhuon ?

CHRISTIANE

C'est que toute ma vie est là, maintenant.

ROBERT, *se levant*

C'est moi qui vous attriste. Qu'auriez-vous à redouter ? Qu'auriez-vous à désirer ? N'avez-vous pas tout ce que peut envier une jeune fille ? Est-ce que la vie n'est pas douce pour vous ? Chassez toute inquiétude ; je ne veux pas que vous soyez triste chez moi.

SCÈNE XI

ROBERT, LE MARQUIS, CHRISTIANE, ADRIENNE

ADRIENNE, *accourant*

J'ai entendu annoncer le marquis de Kerhuon, et j'accours.

CHRISTIANE, *regardant*

Il est seul !

ROBERT

Henry le suit, sans doute.

CHRISTIANE

Non, non, il est seul ; je l'ai bien vu, allez.

ADRIENNE

Il va dire à mon oncle que son fils le suit.

Christiane fait un signe de doute ; elle prend le bras d'Adrienne, et elles disparaissent par le salon bleu, pendant que le marquis entre par la galerie. Robert va au-devant de lui.

LE MARQUIS, *allant à Robert*

Je regrette beaucoup, monsieur de Noja, de ne pas m'être trouvé chez moi aujourd'hui. J'avais pour votre père l'affection la plus sincère. Je vous ai connu enfant, je vous ai connu à vingt ans, je ne vous ai jamais perdu de vue, en souvenir de mon vieil ami, et ce n'est pas un indifférent que vous recevez.

ROBERT, *ému*

Monsieur le marquis, mon père m'a légué de précieuses amitiés ; mais je n'avais jamais si bien compris ce que vaut le nom que je porte.

Ils descendent tous deux à gauche ; Robert offre au marquis le fauteuil qui est à droite de la table, et s'assied lui-même à gauche.

LE MARQUIS

Mon fils a été plus heureux que moi, ce matin ; il m'a beaucoup parlé de vous, et je vous prie de me pardonner ce soir si je viens seul.

ROBERT

Il ne viendra pas ?

LE MARQUIS

C'est un motif sérieux qui le retient.

ROBERT

Il a un motif ?

LE MARQUIS

Je vous le donnerai bien franchement. Henry se se-

rait trouvé chez vous avec une jeune personne qu'il ne doit pas revoir sans y être autorisé par moi.

ROBERT

Ah !

LE MARQUIS

Et, comme il me trouvait bien sévère, il m'a fait promettre en partant... — Excusez-le, vous lui avez inspiré la plus vive sympathie.

ROBERT, *vivement*

Celle que je ressens pour lui n'est pas moins vive.

LE MARQUIS

Il m'a fait promettre de vous consulter.

ROBERT

Moi ?

LE MARQUIS

Je le ferai de grand cœur. — J'aime beaucoup mon fils. Si vous étiez père, je vous dirais qu'il est mon orgueil. Henry a l'esprit droit, le cœur ferme et loyal. Il a ce qui manque aux hommes du jour, le caractère. Il m'accuse en ce moment ; il me suppose dominé par les préjugés d'autrefois ; il me reproche des idées que je n'ai pas. Je sais, comme lui, qu'il y a mieux qu'un grand nom, c'est un nom sans tache. Henry voudrait épouser mademoiselle Maubray.

ROBERT

Eh bien ?

LE MARQUIS

Je crois mademoiselle Maubray digne de mon fils, puisque mon fils l'aime. — Mais le père ?

ROBERT

Le père ?

LE MARQUIS

Vous le connaissez ; un de vos amis, M. de Briac, a des intérêts dans sa maison. Je ne vous demande pas quelle est sa fortune ; j'aurais vu sans regret mon

fils prendre une jeune fille pauvre. Mais je voudrais savoir ce qu'il faut penser de cette fortune.

ROBERT

Ce qu'il faut en penser ?

LE MARQUIS

Je vis un peu en sauvage, retiré dans ma province ; je ne sais rien du monde des affaires ; je n'ai aucune idée des façons nouvelles de s'enrichir. Je trouve seulement que l'argent a pris beaucoup d'importance, et qu'on a de bien grands égards pour l'habileté. Vous êtes plus jeune que moi, moins arriéré, plus mêlé aux choses du temps. Si vous aviez un fils, lui permettriez-vous d'épouser la fille de M. Maubray ?

ROBERT

M. Maubray est un grand financier. Je suis depuis trop peu de temps à Paris pour juger ses entreprises ; mais cette puissance du crédit a sa grandeur.

LE MARQUIS

Je ne suis pas bien exigeant. M. Maubray est-il un honnête homme ?

ROBERT

Je le crois.

LE MARQUIS

Vous le croyez ?

A ce moment, Christiane et Adrienne passent lentement dans la galerie, regardant, inquiètes, du côté de Robert.

ROBERT, *apercevant Christiane*

J'en suis sûr.

Les jeunes filles disparaissent.

LE MARQUIS, *se levant*

J'ai toute confiance en vous. Je ferai ce que vous, comte de Noja, vous feriez à ma place. Je l'ai promis à mon fils. Ne me répondez pas ce soir, ne vous hâtez pas. Informez-vous près de M. de Briac. Jugez vous-même. Je ne cherche qu'à céder : mon fils serait si heureux !

Au moment où le marquis salue Robert pour partir, Achille et Anatole paraissent à la porte du vestibule.

SCÈNE XII

LES MÊMES, ACHILLE, ANATOLE, *puis* MAUBRAYACHILLE, *entrant avec Anatole, bas*

C'est le marquis de Kerhuon. — (*Le marquis passe en le saluant légèrement et sort.*) Il me boude un peu, le marquis, parce que je suis son concurrent au Conseil général. — (*A Robert.*) Excellent homme, d'ailleurs, bon administrateur, très généreux, adoré dans son pays, il a toutes les qualités. — Mais, moi, j'ai un chemin de fer. — (*A Anatole, en apercevant Christiane, qui paraît dans la galerie au bras de son père, avec Adrienne.*) Je danse ce quadrille avec mademoiselle Maubray, tu me fais vis-à-vis, Anatole.

ANATOLE

Ravi.

Achille va offrir son bras à Christiane, Anatole offre le sien à Adrienne.

MAUBRAY, *à Christiane*

Nous nous retirons après ce quadrille, Christiane.

Achille et Christiane, Anatole et Adrienne, disparaissent par la droite, dans la galerie.

SCÈNE XIII

ROBERT, MAUBRAY

MAUBRAY, *au fond, entrant en scène*

Voilà une fête, monsieur le comte, qui fera sensation. Vous avez conquis, en une nuit, cette célébrité si chère aux Parisiens.

ROBERT

Ce n'est pas ce que je cherchais.

MAUBRAY, *descendant, à droite*

Ah ! Alors, vous aimez le monde pour lui-même.

C'est rare, aujourd'hui. Mais vous êtes resté jeune, vous, tandis que moi, j'ai beaucoup vieilli. On voit bien que vous avez été toujours heureux, tout vous a souri ; vous n'avez pas eu les soucis de la fortune, les joies anxieuses de la famille, les douleurs et les revers ; (*Se rapprochant de Robert.*) Vous êtes seul.

ROBERT

Oui, monsieur, je suis seul.

MAUBRAY

Moi, j'ai une fille.

ROBERT

Et vous devez être heureux ce soir du succès qu'elle obtient. Tout le monde l'admire. Je ne dis pas seulement ses amis, mais des étrangers. Ici même, à l'instant, le marquis de Kerhuon me parlait d'elle.

MAUBRAY

De Christiane ?

ROBERT

Son fils a rencontré mademoiselle Christiane aux Pyrénées, je crois, et ce souvenir ne s'est pas effacé. Vous connaissez, de réputation au moins, le marquis de Kerhuon. Eh bien, le fils vaut le père.

MAUBRAY

Est-ce qu'on vous a chargé de demander la main de ma fille ?

ROBERT

Non, monsieur, non ; je vous raconte ce qu'on me dit, un peu étourdiment peut-être. Il me semblait que cela devait flatter un père.

MAUBRAY

Vous savez, comme moi, que ce mariage serait impossible.

ROBERT

Impossible !

MAUBRAY

Le fils du marquis de Kerhuon ne peut pas épouser la fille du banquier Maubray.

ROBERT

Le marquis de Kerhuon n'a pas les préjugés que vous lui attribuez. Il lui suffit que le beau-père de son fils soit un honnête homme.

MAUBRAY

Et vous répondriez de moi ?

ROBERT

Oui.

MAUBRAY

Eh bien, monsieur le comte, vous le regretteriez demain.

ROBERT

Pourquoi ?

MAUBRAY

Parce que demain vous aurez à me poursuivre.

ROBERT

Que voulez-vous dire ?

MAUBRAY

Vous avez commencé une procédure contre M. de Senoncourt ?

ROBERT

Oui, M. de Senoncourt est un...

MAUBRAY, *l'interrompant*

Attendez le jugement, monsieur le comte. Senoncourt n'est pas sérieux, Senoncourt n'existe pas, Senoncourt c'est moi.

ROBERT, *interdit*

C'est vous !

MAUBRAY

C'est moi que vous allez ruiner, monsieur le comte ; et si vous aviez à me reprocher quelquefois un peu de froideur, n'en soyez pas surpris : en voilà la cause.

ROBERT

Que faudrait-il pour vous sauver ?

MAUBRAY

Je ne veux pas être sauvé. Les gens qu'on sauve sont perdus.

ROBERT, *allant à lui*

Dites-moi ce que vous voulez.

MAUBRAY

Ce que je veux ? mais je veux que vous fassiez votre devoir et que vous suiviez les inspirations de votre conscience. Vous ne supposez pas que je vous demande grâce. Il serait un peu tard, d'ailleurs. Votre rapport a déjà été annoncé au ministre.

ROBERT

Par qui ?

MAUBRAY

Par moi.

ROBERT

Comment ?

MAUBRAY

J'ai hâte d'être jugé, puisque je suis accusé.

ROBERT

Jugé ! mais votre nom sortirait flétri de ces débats.

MAUBRAY

Que vous importe mon nom ?

ROBERT

Votre honneur serait atteint.

MAUBRAY

Que vous fait mon honneur ? Je mets mon honneur au-dessus de pareilles atteintes. — Je n'ai jamais fait dans ma vie que ce que je croyais devoir faire. Mais la morale varie un peu, selon les milieux où l'on se trouve. Dans votre monde, on ne tourne pas le dos à un gentilhomme qui a tué son ami, s'il l'a tué dans un duel, le plus inégal des combats. On ne refuse pas sa main à l'homme qui a séduit une jeune fille, à celui qui a trompé un mari. Tout cela s'appelle bien des succès, si je ne me trompe. — Eh bien, nous, nous appelons aussi succès toutes les opérations qui réussissent. Et nous ne nous trouvons pas déshonorés par celles qui échouent. Vous voyez que votre monde et le mien ne pourront jamais s'entendre.

Achille entre avec Christiane, qu'il ramène à son père.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BEAUBRIAND, CHRISTIANE,
puis BRIAC

BEAUBRIAND

Le quadrille est fini.

Il quitte le bras de Christiane et va dans le vestibule parler à un domestique qui lui apporte la sortie de bal de Christiane.

MAUBRAY

Christiane, voulez-vous remercier M. de Noja du plaisir que nous lui devons ce soir ?

CHRISTIANE

Oh ! de grand cœur. (*Avec émotion.*) M. de Noja a été bien bon pour moi.

MAUBRAY, *étonné*

Ah !

ROBERT, *embarrassé*

Mademoiselle !

MAUBRAY

Je vous en remercie, monsieur, et, puisque vous daignez témoigner quelque intérêt à ma fille sans la connaître, — je vais vous annoncer une bonne nouvelle : Christiane épouse M. Achille de Beaubriand.

CHRISTIANE

Moi ?

ROBERT

Elle !

BEAUBRIAND, *revenant avec la sortie de bal sans avoir rien entendu*

Qu'avez-vous donc, mademoiselle ?

CHRISTIANE, *faisant un effort sur elle-même*

Rien, monsieur. Partons, mon père.

Christiane se soutient à peine. — Maubray la recouvre de sa sortie de bal. — Ils se dirigent vers la porte. — Pendant ce temps, Briac arrive joyeux du salon bleu et va à Robert.

BRIAC

Allons ! tout s'est bien passé. Maintenant...

ROBERT, *avec désespoir*

Maintenant, il faut que je sauve ma fille !

Maubray s'arrête près de la porte. — Il salue Robert, qui reste atterré. Briac est stupéfait.

ACTE QUATRIÈME

CHEZ ROBERT

Un salon. — Cheminée au fond. — Entrée à droite de la cheminée. — Porte conduisant à la bibliothèque à gauche. — Appartement de Robert à droite. — A gauche une table.

SCÈNE PREMIÈRE

BRIAC, puis HENRIETTE

Briac est assis près de la table, prenant des livres, les quittant, regardant la porte et donnant tous les signes de la plus vive inquiétude.

BRIAC, *se levant*

Où est-il ? Que fait-il ? (*Avec une fureur comique.*)
Oh ! comme je triompherais s'il n'était pas si cruel d'avoir raison ! On bafoue les préjugés, on se moque des lois, on dédaigne la morale des petites gens, — qui est un peu bornée, n'aimer que sa femme et ne nuire à personne ; — on trouve joli de fuir les sentiers battus et de se jeter à travers champs. Mais après !... après !...

La porte d'entrée s'ouvre et Henriette, la femme de chambre de Christiane, en toilette de ville, entre timidement.

BRIAC, *étonné*

Henriette !

HENRIETTE

Oui, monsieur, c'est moi ; je cherche mademoiselle de Jublains.

BRIAC, *vivement*

Elle n'est pas ici.

HENRIETTE

On m'avait dit que je la trouverais peut-être chez son oncle.

BRIAC

On s'est trompé.

HENRIETTE, *descendant*

Je le vois bien ; mais, quand j'ai appris que monsieur attendait M. de Noja et qu'il était seul, je me suis permis d'entrer.

BRIAC

Christiane n'est pas plus souffrante ?

HENRIETTE

Mademoiselle est calme maintenant, mais c'est encore plus triste.

BRIAC

Vous pleurez ! Ne pleurez pas, ne pleurez pas ici.

HENRIETTE

Monsieur n'a pas vu le docteur Solem ?

BRIAC

Non.

HENRIETTE

Alors monsieur ne sait pas ce qu'il pense.

BRIAC

Je sais qu'il suffit d'un rien pour abattre Christiane et qu'un rien la relève.

HENRIETTE

C'est que le docteur Solem est venu deux fois ce matin.

BRIAC

Il demeure si près !

HENRIETTE

Et je l'ai suivi dans l'escalier ; il avait l'air bien triste.

BRIAC

Les médecins ont toujours l'air triste quand on les regarde. Vous exagérez.

HENRIETTE

Oh ! non, monsieur, non ; mademoiselle était si gaie, hier !

BRIAC

Je le sais.

HENRIETTE

Mais en rentrant, elle a perdu connaissance ; elle était pâle et glacée. Je ne sais ce que lui a dit M. Maubray.

BRIAC

Rien, sans doute ; ce sont les émotions d'un premier bal, la chaleur, l'air froid.

HENRIETTE

Si vous l'aviez vue !...

BRIAC

Ne pleurez pas. — Vous cherchez mademoiselle Adrienne ?

HENRIETTE

Oui, monsieur, mademoiselle n'a plus qu'un désir, elle n'a plus qu'une pensée ; elle veut voir son amie mademoiselle de Jublains.

BRIAC

Il faut absolument la trouver.

HENRIETTE

Oh ! je ne rentrerai pas sans elle.

BRIAC

Alors, hâtez-vous.

HENRIETTE

Monsieur pense bien que je ne perds pas de temps

BRIAC, *vivement*

Retournez chez madame de Jublains.

HENRIETTE

J'y vais.

BRIAC, *vivement*

On vient. Allez, Henriette... (*La poussant vers la porte de la bibliothèque.*) Par ici, allez vite !

Il referme vivement la porte au moment où Robert entre à droite.

SCÈNE II

ROBERT, BRIAC

ROBERT

Briac ! (*Allant vivement à lui.*) Tu n'as rien à m'apprendre ?

BRIAC

Rien, je suis entré en passant.

ROBERT

Tu n'as pas vu Christiane, ce matin ?

BRIAC

Non.

ROBERT

Tu n'as pas eu de ses nouvelles ?

BRIAC

Si, si.

ROBERT

Tu ne sais pas que le docteur Solem a été appelé ?

BRIAC

Elle s'est trouvée fatiguée un instant.

ROBERT

Ah !

BRIAC

Voilà tout.

ROBERT

On t'a dit cela ?

BRIAC

J'ai rencontré Maubray.

ROBERT

Il n'était pas inquiet ?

BRIAC

Inquiet ? non, certes... mais une jeune fille n'apprend pas qu'on la marie sans un peu de trouble.

ROBERT

M. Achille de Beaubriand épouse mademoiselle Christiane Maubray ! — On m'a fait part de ce mariage, et je n'ai rien dit, je ne pouvais rien dire. — Cela ne me regarde pas.

BRIAC

Non, cela ne te regarde pas, non.

ROBERT

Il faut à ce Maubray l'appui d'un ministre, et il donne sa fille à Achille de Beaubriand.

BRIAC

Ce n'est pas cela, je connais ses motifs.

ROBERT

Beaubriand ! l'arlequin du baron de Folny ! le protecteur ridicule de Clorinde ! l'ami grotesque d'Anatole !

BRIAC

Grotesque, si tu veux ; mais toutes les mères en raffolent, et madame de Jublains, ta cousine, elle-même...

ROBERT, *sans l'écouter*

On ne demande pas à cette enfant si elle a fait un choix, on la marie comme on a marié sa mère. Et pourtant ce devrait être un bien grand bonheur pour un père de chercher les confidences de sa fille, de lire dans ses yeux la pureté d'un amour qui se trahit, d'attirer sur ses lèvres le nom qu'elle n'ose prononcer, et de lui dire : Je te le donne ! — et d'être ému de son émotion, d'être joyeux de sa joie ! (*Il va s'asseoir à droite de la cheminée.*)

BRIAC

Cela ne se passe pas ainsi dans la réalité ; il y a les

convenances, les considérations et le reste. On n'est pas sur terre pour vivre heureux ; on y est pour vivre en société, — ce qui est déjà assez difficile.

ROBERT

Tu cherches à dissimuler, tu n'as pas le courage de ce que tu penses ; on supposerait que tu approuves ce mariage.

BRIAC

Je n'approuve ni ne désapprouve, je n'y peux rien.

ROBERT

Cependant elle aime Henry de Kerhuon.

BRIAC

C'est un malheur de plus.

ROBERT

Oui, un malheur de plus. Le marquis m'a demandé hier ce qu'il fallait penser du banquier Maubray.

BRIAC

Qu'as-tu répondu ?

ROBERT

J'ai menti.

BRIAC

Robert !

ROBERT

J'ai menti.

BRIAC

Non, tu n'as pas menti.

ROBERT

Est-ce que j'oserais répondre aujourd'hui que Maubray est un honnête homme ?

BRIAC

Tu le pourrais.

ROBERT

Est-ce qu'il n'est pas compromis dans l'affaire des mines ?

BRIAC

Cela ne prouve rien.

ROBERT, *se levant*

Est-ce que ce n'est pas lui que j'atteins en frappant Senoncourt ?

BRIAC

Il se croit responsable, il veut couvrir Senoncourt, il a raison.

ROBERT

Est-ce qu'il n'a pas tenté, hier encore, la plus audacieuse des spéculations ? Est-ce qu'il ne voulait pas accaparer toutes les actions ?

BRIAC

Je les accaparaï aussi, moi.

ROBERT, *allant vers la table*

Est-ce qu'il pourra les revendre en pleine hausse comme il l'espérait ? (*Montrant un dossier sur la table.*) Si les pièces que j'ai là étaient connues, les cours seraient écrasés en une heure. Elles sont accablantes, et voilà ce que je reçois. (*Il lui tend une dépêche.*)

BRIAC, *la prenant*

Du ministère ?

ROBERT

Lis.

BRIAC, *lisant*

« Mon cher comte, le ministre apprend que vous avez commencé une instruction au sujet de la société Senoncourt. Il désire avoir communication du dossier. » C'est un ordre.

ROBERT

Un ordre.

BRIAC

Il faut envoyer ce dossier le plus tôt possible.

ROBERT, *debout devant la table, feuilletant le dossier*

Je l'enverrai. Mais, avant, je te prie de le revoir, de bien examiner les pièces ; j'ai peur à présent d'avoir exagéré les faits ; je me demande si je ne suis pas trop sévère, si des hommes du métier ne jugeraient pas autrement que moi.

BRIAC

Certes, ils jugeraient autrement. Pour nous autres, gens de finance, Senoncourt n'a été que léger. On m'a admirablement expliqué l'affaire. Il n'a été que léger. (*Avec importance.*) Je verrai ce dossier.

ROBERT

Si tu trouves des faits à atténuer ou à supprimer, je te laisse libre.

BRIAC

Parfaitement.

ROBERT

La fortune et l'honneur de cet homme sont en mes mains.

BRIAC

Sa fortune, peut-être, — son honneur, non. On ne me fera jamais admettre que j'aie vécu pendant dix-sept ans avec un malhonnête homme sans m'en apercevoir ; ce serait trop bête. Il sera ruiné, soit. Il lui restera du moins ce que je possède. Je n'ai pas d'enfants, moi. — Et d'ailleurs, on s'accoutume très bien à vivre pauvre.

ROBERT, *allant à lui*

Mais Christiane !

BRIAC

Ah ! Christiane...

LE VALET, *entrant*

Le docteur Solem sera ici dans un moment.

ROBERT, *qui s'est vivement rapproché de la porte*
C'est bien.

BRIAC, *étonné*

Tu fais demander Solem ?

ROBERT

Oui.

BRIAC

Pourquoi ?

ROBERT

Pour le consulter.

BRIAC

Tu veux lui parler de Christiane ?

ROBERT

Je veux avoir de ses nouvelles.

BRIAC

Dans quel but ?

ROBERT, *allant à lui vivement*

Christiane est plus malade que tu ne le dis.

BRIAC, *troublé*

Non, non, je t'assure.

ROBERT

Christiane est en danger.

BRIAC

Es-tu fou ? est-ce que je serais ici ?

ROBERT, *après l'avoir regardé*

Tu ne me dirais jamais la vérité, toi.

BRIAC

Que pensera le docteur ?

ROBERT

Je lui parlerai d'elle comme on parle d'une enfant de dix-sept ans, qu'on ne connaît pas. C'est pour moi qu'il vient.

BRIAC

Tu me permettras du moins d'être là.

ROBERT, *vivement*

Non, je veux être seul.

BRIAC

Cependant...

ROBERT

Sois tranquille. (*On annonce le docteur Solem.*)

BRIAC

Ah !

LE DOCTEUR, *entrant gaiement*

Bonjour, Briac. Eh bien, Robert, tu me fais appeler. Tu es donc souffrant ?

ROBERT, *s'efforçant de sourire*

Oui, docteur, oui, je suis un peu souffrant.

LE DOCTEUR

Bah !

ROBERT, *prenant le dossier qui est resté sur la table et le donnant à Briac*

Et voilà cet infortuné Briac obligé de faire pour moi un travail dont je suis incapable. Tu le lui permets ?

LE DOCTEUR

Je le lui ordonne.

BRIAC

J'obéis.

ROBERT

Merci.

BRIAC, *regardant le docteur*

Tu es gai, docteur. (*En sortant.*) Le docteur est gai, c'est bon signe. (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE III

ROBERT, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR, *l'examinant*

Voyons ! (*Gaiement.*) Je réponds de toi. (*Tout en causant, il va poser son chapeau près de la cheminée.*) Tu sais que je vais demander la main de ta nièce ?

ROBERT

Oui.

LE DOCTEUR

Tu ne ris pas ? Eh bien, Robert, je suis amoureux comme on l'est à quarante ans et heureux comme on

l'est à vingt. — Seulement, depuis que mademoiselle de Jublains m'aime, elle m'intimide encore davantage. Je n'oserai jamais être son mari.

ROBERT

Tu t'y feras. — As-tu beaucoup de malades ?

LE DOCTEUR, *ôtant ses gants, devant la cheminée*

Oui, beaucoup, merci ; du brouillard et du froid ! C'est un temps excellent, — pour les médecins.

ROBERT

Tu as fait de nombreuses visites, ce matin ?

LE DOCTEUR

Trente-deux.

ROBERT

C'est énorme.

LE DOCTEUR

Non.

ROBERT

As-tu été appelé pour des indispositions sérieuses ?

LE DOCTEUR

Oui, oui, j'ai quelques cas intéressants.

ROBERT, *redescendant vers la table*

On racontait tout à l'heure qu'une de mes danseuses d'hier s'était trouvée fatiguée.

LE DOCTEUR, *descendant aussi*

Qui donc ?

ROBERT

Mademoiselle Maubray !

LE DOCTEUR

Ah ! oui, pauvre jeune fille ! (*Il s'assied à droite de la table.*)

ROBERT, *s'asseyant à gauche, en face de lui*

C'est donc grave ?

LE DOCTEUR

Oui. — (*Robert porte la main à ses yeux.*) Ressens-tu des maux de tête ?

ROBERT

Moi ? Quelquefois. — Briac a rencontré M. Maubray, qui ne paraissait pas inquiet.

LE DOCTEUR, *tenant la main de Robert*

Il est des choses qu'on ne peut pas dire à un père.

ROBERT

Ah !

LE DOCTEUR, *le regardant*

Tu as un peu de fièvre. C'est un léger regain que tu rapportes des tropiques, avec tes millions.

ROBERT

Tu n'oses pas dire la vérité au père ? Il est donc bien sensible !

LE DOCTEUR

Lui ? Oh ! mon Dieu non, et si sa fille lui ressemblait, je répondrais bien de sa vie.

ROBERT, *se levant*

Et tu n'en répons pas ?

LE DOCTEUR

Non.

ROBERT

Et tu condamnes ainsi d'un mot une enfant de dix-sept ans, que tu as vue hier au bal, chez moi, belle, souriante, épanouie ?

LE DOCTEUR

Qu'y puis-je ? — Tu n'as pas de plume ?

ROBERT, *lui en donnant une*

C'est un terrible état que le tien. Tu es assez habile pour découvrir la mort sous cette apparence de vie, et tu ne peux pas la combattre. La médecine est un mensonge.

LE DOCTEUR, *le regardant en souriant*

Va, va, il est à la mode de trouver que nous ne sommes bons à rien, parce que nous ne guérissons pas les souffrance morales, qui sont les vraies maladies du siècle.

ROBERT

Ah ! si j'étais médecin, moi !

LE DOCTEUR

Tu guérirais cette jeune fille ? — Eh bien ! non.

ROBERT

Non !

LE DOCTEUR

La science est impuissante avec des natures comme la sienne. Ce sont des organisations charmantes, pleines de séduction ; la sensibilité est telle qu'on pourrait dire, avec les poètes, que l'âme a envahi le corps ; mais la vie tient à un fil.

ROBERT

Et tu ne dis rien, tu ne fais rien, tu ne tentes rien, tu es là !

LE DOCTEUR, *souriant*

Je compte sur notre climat et sur nos brouillards pour calmer peu à peu l'ardeur de ton sang.

ROBERT

Tu es sans pitié !

LE DOCTEUR

Et crois-tu que je ne me sois jamais apitoyé comme toi sur le sort de cette jolie enfant ? Ce qui m'effraye, ce n'est pas ce qu'elle ressent aujourd'hui, — elle n'a rien, rien qui ait un nom pour nous, — c'est ce qui l'entoure, c'est la maison où elle vit, c'est l'avenir qu'on lui prépare. Elle n'a autour d'elle ni affection, ni expansion, ni tendresse. Elle meurt de ne pas être aimée.

ROBERT, *vivement*

Elle le sera, elle l'est ; je sais qu'elle est aimée.

LE DOCTEUR

On la donne à Achille de Beaubriand.

ROBERT

Tu as cru cela ?

LE DOCTEUR

Il me l'a confié.

ROBERT

Elle épousera un homme digne d'elle, Henry de Kerhuon.

LE DOCTEUR

Ah ! si cela se pouvait !

ROBERT

Cela se pourra. Henry de Kerhuon est mon ami. Voilà pourquoi je t'interrogeais.

LE DOCTEUR, *le regardant, gaiement*

Traître ! — Elle aime et elle est aimée ! Alors je ne suis plus nécessaire, moi ; je lui ferai ma visite d'adieu. — Mais tu me fais causer et j'oublie mes vrais malades. (*Tout en écrivant son ordonnance.*) Oui, tu as raison, c'est un terrible état que le nôtre. Nous parlons de mademoiselle Maubray, qui est millionnaire, et à qui il faut pour vivre ce qui ne s'achète pas, le bonheur ! Et, en sortant d'ici, je vais voir une enfant de quinze ans, que sauverait un simple voyage en Italie. Mais elle est pauvre.

ROBERT, *qui l'écoutait appuyé sur le dos de son fauteuil*

Une jeune fille de quinze ans ?

LE DOCTEUR

Adorée. (*Debout et lisant une ordonnance pendant que Robert est allé à la table.*) Voilà !... Des boissons amères, du quinquina en macération à jeun, de l'eau de Vals à tes repas, et du calme, du calme surtout.

Il prend son chapeau pour sortir.

ROBERT, *revenant et mettant dans sa main
trois rouleaux d'or*

Tiens, docteur, tu pourras envoyer ta petite malade
en Italie.

LE DOCTEUR, *stupéfait*

Comment ?

ROBERT

C'est le prix de ta consultation, — ne compte pas.

LE DOCTEUR

Toi aussi, tu as une maladie dont je ne te guérirai
pas, la générosité.

ROBERT, *avec une émotion contenue*

C'est une superstition.

Il accompagne le docteur qui sort, et il reste un instant tout ému.

SCÈNE IV

ROBERT, BRIAC

BRIAC, *revenant, le dossier Senoncourt à la main*
Le docteur est parti ? Il t'a rassuré ?

ROBERT

Complètement.

BRIAC

A la bonne heure. — Mon ami, j'ai lu le dossier.

ROBERT

Et tu as atténué, n'est-ce pas ?

BRIAC

Atténué ! Au contraire, j'ai souligné à l'encre rouge.
Senoncourt est un coquin.

ROBERT

C'est bon, donne-moi cela.

Il lui prend brusquement le dossier et le jette sur la table.

BRIAC, *étonné*

Qu'as-tu ?

ROBERT, *marchant avec agitation*

Que me fait Senoncourt, à moi ? Que me font les gens qu'on trompe et qu'on vole ? Est-ce qu'ils m'intéressent ?

BRIAC

Comment !

ROBERT

J'ai bien autre chose en tête ; il faut que Christiane épouse Henry de Kerhuon.

BRIAC

Es-tu fou ?

ROBERT

Il le faut. — Mais où est-il ? Que fait-il, cet amoureux si ardent ? Il n'osera pas lutter, il oubliera Christiane. — Il n'y a que moi qui l'aime, il n'y a que moi.

LE VALET, *entrant*

Je demande pardon à monsieur le comte de le déranger malgré son ordre, mais M. Achille de Beaubriand insiste pour être admis.

ROBERT

Beaubriand !

BRIAC

Tu ne le recevras pas.

ROBERT

Pourquoi donc ?

BRIAC

Tu n'es pas en état de causer froidement.

ROBERT

Oh ! maintenant, je peux tout supporter. (*Au valet.*) Faites entrer M. de Beaubriand. (*A Briac.*) Je tiens à le voir.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*

M. Achille de Beaubriand.

SCÈNE V

LES MÊMES, ACHILLE

Achille, en costume noir, grave et compassé, s'avance froidement. Robert fait signe au valet de chambre d'approcher un fauteuil.

ACHILLE

Excusez-moi, mon cher comte, si j'ai insisté pour entrer. — Vous m'avez autorisé à vous traiter en ami, et je viens vous demander la plus grande preuve d'amitié qu'un homme puisse donner.

BRIAC

Je me retire.

ACHILLE

Vous pouvez rester, Briac. — (*A Robert.*) Il s'agit d'une affaire d'honneur.

ROBERT

Ah !

Achille s'assied sur un fauteuil, au milieu du salon. Robert est assis près de la table, et Briac devant la table, à gauche.

ACHILLE

J'ai été provoqué ce matin.

BRIAC

Vous !

ACHILLE

Je ne sais, mon cher comte, ce que vous pensez du duel.

ROBERT

Je n'ai pas le courage de le blâmer, et puisque nous faisons de la vie l'usage que vous savez, il ne me déplaît pas qu'on la joue comme si on la méprisait.

ACHILLE

C'est parfaitement mon avis. Je tiens absolument à me battre ; j'ai d'ailleurs un adversaire qui me plaît, le jeune de Kerhuon.

ROBERT, *bas, à Briac*

Henry ! — Je me trompais.

BRIAC, *de même*

Tu l'approuves ?

ROBERT

Certes, je l'approuve.

ACHILLE

Il me reste à vous donner le motif de sa provocation.

ROBERT

Le motif ?

ACHILLE

Je vous ai dit que j'étais le concurrent du marquis de Kerhuon au Conseil général : le préfet me soutient énergiquement, j'ai un chemin de fer...

BRIAC

Vous devez l'emporter.

ACHILLE

Je dois l'emporter. Mais le marquis est très aimé, il a des partisans qui s'obstinent : il fallait donc démolir sa candidature. J'ai inventé avec le sous-préfet, — un homme d'esprit, qui arrivera, — quelques bonnes plaisanteries que nous avons confiées aux gardes champêtres. Ces représentants de l'autorité ne connaissent que la consigne ; ils ont peut-être exagéré ; le fils du marquis a l'air de prendre ces choses-là au sérieux et m'envoie deux témoins.

ROBERT

N'est-ce pas son droit ?

ACHILLE

Comment, son droit ? mais alors, il n'y a plus d'élections possibles. Supprimons le suffrage universel.

ROBERT, *vivement*

Vous n'admettez pas que M. de Kerhuon vous demande une réparation pour avoir fait calomnier son père ?

ACHILLE

Il faudrait donc me battre avec tous ceux qui attaquent mon excellent père !

BRIAC

Vous auriez affaire à une armée.

ACHILLE

A une armée, comme dit Briac. Non, mon cher comte, et si je viens vous prier de me servir de second...

ROBERT

Moi ?

ACHILLE

C'est que la vraie cause de ce duel est moins futile.

ROBERT

La vraie cause !

ACHILLE

M. de Kerhuon ne veut pas que j'épouse mademoiselle Maubray.

ROBERT, *se contenant à peine*

Et quand cela serait !

ACHILLE

Vous savez aussi que le petit Kerhuon est amoureux de ma future ?

ROBERT, *de même*

Je ne dis pas cela.

ACHILLE

Il paraît que tout le monde le sait. Oh ! je ne le blâme pas, il est amoureux, c'est de son âge. Je dirai plus, c'est que, moi-même, j'adorerais mademoiselle Maubray, si c'était nécessaire ; mais ce n'est pas nécessaire, puisqu'on me la donne. — Seulement, je suis agréé par le père, on me cherche querelle, c'est moi qui suis l'offensé.

ROBERT, *très sèchement*

M. de Kerhuon vous laissera certainement ce plaisir.

BRIAC, *intervenant, à Achille*

Mais vous ne vous battez pas.

ROBERT

Briac !

BRIAC

Je suis l'ami de Maubray, moi ; j'ai vu grandir Christiane. Je ne vous permettrai pas de mêler à un duel le nom de cette enfant.

ACHILLE

Je lui donnerai le mien.

BRIAC, *se levant*

Elle ne l'a pas encore. Et l'on ne touche pas ainsi à la réputation d'une jeune fille. — Oh ! je ne suis pas chevaleresque, moi.

ACHILLE

Ni moi non plus, très cher, je ne suis pas chevaleresque. Mais je ne peux pas reculer devant M. de Kerhuon, ce serait compromettre mon élection. — Il me faudrait un second chemin de fer. — Je ne le peux pas. (*Se levant.*) D'autant plus qu'un duel avec ce gentilhomme me posera dans le parti, et que le gouvernement me devra un dédommagement. Je suis agacé, moi, de n'avoir que des décorations étrangères.

BRIAC, *s'emportant*

Je vous répète, moi, que vous ne vous battez pas. Je ne le veux pas. Je ne m'emporte pas souvent, mais quand je m'emporte...

ROBERT, *se levant aussi et serrant la main à Briac*

Bien, Briac, bien. (*A Achille.*) Pardonnez-lui, il aime beaucoup mademoiselle Christiane, et elle mérite vraiment d'être aimée, même par ceux qui la connaissent à peine, comme moi. Briac a raison ; vous ne devez pas vous battre. Vous avez offensé le marquis de Kerhuon, c'est là ce qu'on vous reproche : reconnaissez vos torts.

ACHILLE

Mes torts !

ROBERT

Et maintenant, puisque vous savez que vous avez un rival, un rival préféré, peut-être...

ACHILLE

S'il n'était pas préféré, ce ne serait pas un rival.

ROBERT

Renoncez à mademoiselle Maubray.

ACHILLE, *étonné*

Hein ! (*A part.*) Il est naïf, j'adore ça.

ROBERT

Vous êtes jeune, vous devez avoir tous les bons sentiments de la jeunesse. Il est cruel d'épouser une jeune fille qui ne fait qu'obéir à son père : choisissez une femme qui vous plaise vraiment, faites-vous aimer d'elle, essayez ces douces-joies, et gardez-vous surtout de jamais troubler ceux qui les ressentent.

ACHILLE

Je vous ai compris, mon cher comte, et je vous remercie. Vous me conseillez d'épouser une bergère. C'est une allégorie ; vous voulez me dire : N'épousez pas mademoiselle Maubray, la fortune du père n'est pas solide.

ROBERT

Comment !

ACHILLE

Eh bien, je vais vous rassurer, la petite a hérité de sa mère.

ROBERT

Sa mère ! Mais sa mère n'était pas riche.

ACHILLE

Elle n'avait rien, seulement, le jour de son mariage, — ceci entre nous, n'est-ce pas ? — M. Maubray lui a reconnu un million.

ROBERT

Hein !

ACHILLE

Un vrai million, dont ma jolie future a hérité.

ROBERT, *bas, à Briac*

Tu savais cela ?

BRIAC

Oui.

ACHILLE

Et ce bon Maubray est forcé de compter la petite somme à sa fille.

ROBERT

A sa fille ?

ACHILLE

C'est assez piquant, n'est-ce pas ?

ROBERT, *avec une douleur contenue*

Oui, monsieur, oui.

ACHILLE

Vous voyez que je peux épouser mademoiselle Maubray. Mais je n'en suis pas moins touché de votre sollicitude à mon égard, — touché jusqu'aux larmes, à ce point qu'un conseil de vous devient pour moi un ordre. Croyez-vous encore qu'il serait plus gentleman de ne pas me battre pour ma fiancée ?

BRIAC

Vous hésitez ?

ACHILLE

Vous le croyez ? — Je n'hésite plus, je désavouerais le sous-préfet.

BRIAC

A la bonne heure !

ACHILLE

On lui donnera de l'avancement.

Il salue gravement et sort.

SCÈNE VI

ROBERT, BRIAC, puis ADRIENNE

ROBERT

Il avait reconnu un million à sa femme. Tu savais cela ?

BRIAC

Je l'ai appris hier.

ROBERT

Et Christiane a hérité de sa mère ! J'aurai toutes les douleurs.

BRIAC

Ah ! dans la vie, quand on est sorti du droit chemin, les sentiers n'ont plus d'issue.

ROBERT

Et cet argent dans les mains de cet homme le sauverait aujourd'hui !

Il va prendre son chapeau sur un fauteuil à gauche de la cheminée.

BRIAC

Où vas-tu ?

ROBERT

Je vais le lui rendre.

BRIAC

Le lui rendre ?

ROBERT, *s'asseyant à la table, à gauche*

J'ai douze cent mille francs déposés pour payer cet hôtel. — Je les prends et je les mets en compte courant chez M. Maubray.

BRIAC

Comment ?

ROBERT

Il est banquier ; tu as tes intérêts dans sa maison, pourquoi n'y aurais-je pas les miens ?

BRIAC

C'est une idée, cela.

ROBERT

Je place mes fonds où il me plaît.

BRIAC

Parfaitement.

ROBERT

Je ne vais pas chez lui, je ne le vois pas, je dépose simplement dans ses bureaux ce mandat blanc sur la banque.

BRIAC

Tu relèves son crédit.

ROBERT, *se levant et se dirigeant vers la porte*
Je le sauve !

ADRIENNE, *entrant vivement par la porte
de la bibliothèque*

Mon oncle ! (*Avec désappointement.*) Vous sortez ?

ROBERT

Je suis obligé de sortir.

ADRIENNE

C'est que...

ROBERT

Qu'as-tu donc ?

ADRIENNE, *bas*

Christiane est là.

ROBERT

Elle !

ADRIENNE

Elle voulait absolument vous voir, je n'ai pas eu le courage de résister.

ROBERT

Elle est là ?

ADRIENNE

Dans la bibliothèque. — Renvoyez M. de Briac, il nous gronderait.

ROBERT

Oui, oui. (*A Briac, qui est allé prendre son chapeau à droite.*) Au fait, Briac, il n'est pas nécessaire que je présente moi-même ce mandat.

BRIAC

Je m'en charge.

ROBERT

J'abuse de ton amitié.

BRIAC

Qu'en ferais-je, sans cela ?

ROBERT

Mon bon Briac ! — Tu sais que le temps presse.

BRIAC

Dans vingt minutes, ton compte sera ouvert. (*Il sort.*)

ADRIENNE, *qui avait ouvert la porte de la bibliothèque, voyant que Briac est sorti*

Tu peux entrer, nous sommes seuls.

Christiane entre avec elle, tout émue, mais calme ; on sent qu'elle a pris une grave résolution.

SCÈNE VII

ROBERT, ADRIENNE, CHRISTIANE

ROBERT

Oui, entrez, laissez-vous conduire par Adrienne, vous êtes chez elle.

ADRIENNE

Et maintenant, Christiane peut aller partout avec moi : dans trois semaines je serai dame.

CHRISTIANE, *avec fermeté*

C'est moi qui ai voulu vous voir, monsieur de Noja.

ROBERT

Je vous en remercie. Asseyez-vous là dans ce fauteuil.

Il fait asseoir Christiane dans le fauteuil à droite de la table.

ADRIENNE

Nous sommes censées visiter votre galerie de tableaux, puisque c'est à la mode.

ROBERT

Appuyez votre tête.

CHRISTIANE, *assise*

Oh ! je suis forte maintenant. Je vais mieux depuis que j'ai vu Adrienne, depuis que je sais qu'elle est heureuse, elle !

ADRIENNE, *debout derrière le fauteuil*

Tu le seras aussi.

ROBERT

Oui, vous serez heureuse, il faut que vous soyez heureuse, nous le voulons.

CHRISTIANE, *avec un sourire triste*

Vous le voulez !

ROBERT

Posez vos pieds sur ce coussin.

CHRISTIANE

Comme je me sens bien ici !

ADRIENNE

N'est-ce pas ?

Robert reste debout devant elle, tout ému.

CHRISTIANE

Je vous connais à peine, monsieur de Noja, et cependant, aujourd'hui, que j'ai une grave résolution à prendre et que j'ai grand besoin de conseils, il me semble tout naturel de m'adresser à vous comme à un ami.

ROBERT

Oui, votre ami ! votre ami le meilleur ! (*S'asseyant en face d'elle.*) Vous venez me demander un conseil ?

CHRISTIANE

Vous l'avez entendu : on veut que j'épouse M. de Beaubriand.

ROBERT, *vivement*

C'est impossible, cela ne sera pas.

ADRIENNE

Tu vois, mon oncle s'y opposerait.

CHRISTIANE

Vous me conseilleriez donc de résister à mon père ?

ROBERT

M. Maubray ne peut pas vouloir vous marier contre votre gré.

CHRISTIANE

Il désire beaucoup ce mariage, il m'a donné ses motifs.

ROBERT

Que lui avez-vous répondu ?

CHRISTIANE

Je n'ai pas pu répondre Je me suis sentie comme frappée au cœur. — Il ne s'en est pas aperçu. — Et il a ajouté : « On avait parlé pour vous de M. de Kerhuon ; ne vous laissez pas aller à ce rêve ; M. de Kerhuon n'épouserait pas la fille d'un banquier. »

ROBERT

Il vous a dit cela ?

CHRISTIANE

Et ce matin, en revenant à moi, j'ai compris qu'il avait raison.

ROBERT

Raison !

CHRISTIANE

Pourquoi Henry n'était-il pas au bal ?

ROBERT

Parce qu'il vous regarde déjà comme sa fiancée.

CHRISTIANE

Parce que son père lui avait défendu de me voir.

ROBERT

Vous vous trompez. Le marquis...

CHRISTIANE, *l'interrompant*

Le marquis vous a demandé si un Kerhuon pouvait épouser mademoiselle Maubray.

ROBERT

Comment ?...

CHRISTIANE

Mon père me l'a dit, et vous voyez bien qu'Henry n'est pas là aujourd'hui, quand je souffre.

ROBERT

Oh ! ne l'accusez pas.

CHRISTIANE

Je ne l'accuse pas. Je comprends qu'il fasse avant tout ce que désire son père. Je comprends qu'il ne demande pas ma main ; mais alors, pourquoi m'a-t-il dit qu'il m'aimait ?

ROBERT

Ne doutez pas de lui : il est en ce moment ce qu'il était hier, ce qu'il a toujours été. Lui non plus, il ne veut pas que vous soyez à un autre.

CHRISTIANE

L'idée que je pourrais être la femme d'un autre ne m'était jamais venue ; elle ne me vient pas. Je n'épouserai personne. — Et voici ce que je venais vous demander : Quelle était la fortune de ma mère ?

ROBERT

Sa fortune ?

CHRISTIANE, *se levant*

Elle n'avait rien ! — Je comprends ce que mon père a voulu me dire. Je n'ai rien. (*Avec douleur, s'éloignant de Robert.*) C'est grâce à sa générosité que je me crois riche depuis mon enfance et que j'ai pu être bonne pour les autres quelquefois ! — Comment voulez-vous que je n'obéisse pas à mon père ? Je lui dois tout.

ROBERT, *allant à elle*

Vous ne devez rien à personne. N'êtes-vous pas le

bonheur, la joie et le charme de ceux qui vous entourent ? N'est-il pas trop heureux, celui qui vous a vue grandir, qui a recueilli vos sourires d'enfant, qui n'avait qu'à remplir vos petites mains d'argent pour faire de bonnes œuvres, qui a pu vous appeler sa fille ?

CHRISTIANE, *très émue*

On ne m'avait jamais parlé ainsi.

Elle ne peut pas résister à son émotion ; elle ferme les yeux et se laisse tomber. Robert la retient.

ADRIENNE, *effrayée*

Christiane !

ROBERT, *vivement*

N'appelle pas !... (*Lui indiquant la porte de droite.*)
là !... là !... (*Adrienne sort en courant, laissant la porte de droite ouverte. — Robert, tenant Christiane dans ses bras, se penche sur son front et l'embrasse en disant à demi-voix :*) Ma fille !

Adrienne rentre ; presque aussitôt, Christiane revient à elle, en souriant.

CHRISTIANE

Je me croyais plus forte que je ne suis.

LE VALET, *entrant*

Monsieur le comte veut-il recevoir M. Maubray ?

A ce nom, Robert, Christiane et Adrienne restent un instant interdits.

CHRISTIANE

Mon père !

ROBERT

Laissez-moi seul avec lui.

CHRISTIANE

Si vous vouliez parler à mon père !

ADRIENNE

Oh ! oui, vous qui parlez si bien.

ROBERT

Je lui parlerai, je lui dirai... je le déciderai, je vous le jure. (*Il les reconduit vers la bibliothèque.*)

CHRISTIANE

Je n'ai d'espoir qu'en vous. (*Elles sortent.*)

ROBERT

Faites entrer.

LE VALET, *annonçant*

Monsieur Maubray.

Maubray entre gravement — mais sans affectation. — Robert lui offre un fauteuil et s'assied près de la table.

SCÈNE VIII

ROBERT, MAUBRAY

MAUBRAY, *à Robert*

Vous deviez vous attendre à ma visite, monsieur le comte.

ROBERT

Non, monsieur ; mais je vous remercie d'être venu.

MAUBRAY

On m'a appris que vous me faisiez l'honneur de déposer chez moi une somme importante.

ROBERT

Quoi de plus simple ?

MAUBRAY

C'est une preuve de confiance dont je n'abuserai pas ; ma situation est trop menacée en ce moment pour que j'accepte un pareil dépôt. Voici votre mandat.

ROBERT

Vous vous hâtez bien de me le rendre.

MAUBRAY, *le lui donnant*

Je tenais à vous le remettre moi-même, et j'avais pour venir un autre motif. Je savais que ma fille était ici. Certes, mademoiselle de Jublains a une raison au-dessus de son âge ; mais elle est bien jeune, et

vous me trouveriez imprudent de lui confier Christiane, aujourd'hui surtout.

ROBERT

Aujourd'hui !

MAUBRAY

Vous devez savoir ce qui se passe.

ROBERT

Que voulez-vous dire ?

MAUBRAY

Un gentilhomme de vos amis, dont vous me parliez hier, vient de compromettre ma fille, en provoquant son fiancé.

ROBERT

Pardonnez à Henry de s'être trahi ; il adore mademoiselle Christiane.

MAUBRAY

Et l'amour excuse tout ! — C'est peut-être votre morale ; ce n'est pas la nôtre.

ROBERT

Si le marquis de Kerhuon vous demandait pour son fils la main de mademoiselle Maubray ?

MAUBRAY

Il me l'a demandée.

ROBERT, *à part*

J'en étais sûr !

MAUBRAY, *avec ironie*

Il a eu cette grandeur d'âme. — Quand un Kerhuon compromet une jeune fille, peu importe le père ! — Il l'épouse. — Le marquis m'a écrit.

ROBERT

Et vous hésitez ?

MAUBRAY, *froidement*

Je n'hésite pas, je refuse.

ROBERT

Vous refusez ?

MAUBRAY

Ne suis-je pas engagé avec M. de Beaubriand ?

ROBERT

Vous ne la marierez pas ainsi.

MAUBRAY

Qui m'en empêcherait ?

ROBERT

Qui ? Vous-même, qui aurez pitié d'elle. Vous, qui songerez à ce que de pareilles unions préparent de luttes, de souffrances, de désespoirs.

MAUBRAY

Il n'y a ni souffrance, ni désespoir pour la femme loyale, qui respecte et honore son foyer. Vous jugez mal Christiane.

ROBERT

Et si je vous disais qu'elle aime Henry de Kerhuon ?

MAUBRAY

Il serait étrange que vous connussiez mieux que moi les sentiments de ma fille.

ROBERT

Je les connais.

MAUBRAY

Vous ?

ROBERT

Elle a mis dans cet amour toute son existence.

MAUBRAY

Elle vous a fait cet aveu !

ROBERT

Il n'y a pas de secret dans une âme comme la sienne, — et ma nièce est son amie. — Rien ne s'oppose à ce mariage.

MAUBRAY, *se levant et repoussant le fauteuil*

Rien ? Vous oubliez vite qu'elle est la fille du ban-

quier Maubray, et que demain le banquier Maubray sera ruiné et déshonoré.

ROBERT, *prenant le dossier Senoncourt*

Vous ne serez ni déshonoré, ni ruiné. (*Il va à la cheminée.*) Le nom de Maubray sera sans tache.

MAUBRAY

Encore une fois, que vous importe mon nom ?

ROBERT, *jetant le dossier au feu*

Le dossier Senoncourt n'existe plus.

MAUBRAY

Que faites-vous ?

ROBERT, *devant la cheminée*

Christiane pourra épouser celui qu'elle aime.

MAUBRAY, *descendant*

Elle épousera M. de Beaubriand, parce que je le veux, parce que je suis seul juge de ce qui convient à Christiane, parce que je suis son père.

ROBERT

Vous êtes son père ! et vous n'avez pas deviné ce qu'elle souffre ! — Vous ne sentez pas ce qu'il y a de douleur dans son calme ! Vous n'avez pas vu les larmes qu'elle vous cachait ! Vous ne songez pas que lorsqu'elle vous aura dit : « J'aime Henry de Kerhuon », elle ne comprendra plus que vous puissiez la donner à un autre. Ne froissez pas cette candeur, ne vous heurtez pas à cette loyauté d'enfant. Votre volonté s'y briserait.

MAUBRAY

Ma volonté !

ROBERT, *continuant*

Mais comment n'auriez-vous pas de tendresse pour elle. Je me disais en la regardant qu'un étranger même l'aimerait. Eh bien, le mariage que vous lui proposez la tuerait. Entendez-vous ? Il y va de sa vie. Le docteur Solem m'a dit à moi ce qu'on n'ose pas dire à un père. Il y va de sa vie !

MAUBRAY, *passant devant lui et allant à gauche*
 J'ai entendu, monsieur, tout ce que je pouvais entendre, et je ne vous permettrai plus de me parler de Christiane.

ROBERT

A moi ?

MAUBRAY, *avec violence, allant à lui*
 A vous, que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître.

ROBERT

Vous savez qu'elle est ma fille.

MAUBRAY, *reprenant un calme glacial*
 Oui, monsieur, je le sais. — Mais il ne faut pas qu'un autre que moi le sache.

ROBERT

Maintenant, vous ne vous vengerez que sur moi. Quelle réparation exigez-vous ?

MAUBRAY

Une réparation ?

ROBERT

Vous pouviez me tuer, vous le pouvez encore.

MAUBRAY

Que me fait votre existence ?

ROBERT

Eh bien ! je vous déclare que, moi vivant, vous ne sacrifierez pas Christiane.

MAUBRAY, *dédaigneusement*

Vous êtes fou.

ROBERT

Elle n'a que moi pour la défendre, je la défendrai.

MAUBRAY

A quel titre ?

ROBERT

A quel titre !

MAUBRAY

Evoquez-vous le souvenir de sa mère ? — C'est à moi qu'elle a confié Christiane en mourant.

ROBERT

Elle !

MAUBRAY, *remontant*

Il semble qu'il n'y ait que vous qui ayez souffert !

ROBERT

Je ne vous brave pas, je ne lutte pas, je m'humilie ; je ne demande plus rien, rien que la savoir heureuse ; je vous implore, je vous supplie d'avoir pitié d'elle.

MAUBRAY

Vos prières ne sont pour moi que des outrages.

ROBERT

Vous me voyez suppliant, à vos genoux. Vous comprenez bien que je suis prêt à tout pour lui épargner une souffrance, que je ne reculerai devant rien ; vous devinez bien comment je l'aime.

MAUBRAY

Elle m'appartient, et rien au monde ne peut faire qu'elle ne m'appartienne pas.

ROBERT

Eh bien, je la veux ! — Je veux qu'elle soit heureuse, je veux qu'elle vive ! Elle vivra. Je sais bien que je lui ferai tout oublier à force de tendresse. — Je vous demandais d'avoir pitié d'elle. — Est-ce de la pitié qu'il lui faut ? Je l'ai vue tout à l'heure, ici, chez moi. Elle a pleuré, et je suis resté calme et je n'ai été qu'un indifférent. — Et je vous implore et je vous supplie ! — Pourquoi donc ? Est-ce qu'un autre que moi saurait aimer ma fille ? Je la veux ! Ne me parlez pas de vos droits. Est-ce que je les reconnais ? Est-ce que vous viendrez me la disputer, quand je lui dirai : Tu es à moi ! tu es ma fille !

MAUBRAY

Vous oseriez !...

Christiane, attirée par le bruit, entre vivement par la porte de la bibliothèque, et ses yeux s'arrêtent avec étonnement sur Maubray et sur Robert,

SCÈNE IX

LES MÊMES, CHRISTIANE

MAUBRAY, *froidement à Robert*

Dites-le-lui donc, monsieur, la voici.

*Christiane s'avance vers Robert comme pour l'interroger.*ROBERT, *avec une voix étouffée par l'émotion*

Mademoiselle, je me trompais quand j'ai cru que je pourrais vous défendre, je ne peux rien ; je ne suis qu'un étranger ; je n'ai pas même le droit de vous donner un conseil, et on vous reprochera de me l'avoir demandé. Allez prier votre père de vous pardonner.

Christiane stupéfaite va à Maubray en courbant la tête.

MAUBRAY

Je vous pardonne, Christiane. (*Regardant Robert.*) Il n'y a que moi, entendez-vous, qui peut vous rendre heureuse. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez M. de Kerhuon ?

CHRISTIANE

Vous le savez ?

MAUBRAY

Il m'a demandé votre main.

CHRISTIANE

Lui !

MAUBRAY

Si vous me reprochez de ne pas avoir été tendre avec vous, je le serai. — (*Avec violence.*) Viens m'embrasser, Christiane.

ROBERT

Comme il me hait !

SCÈNE X

LES MÊMES, ADRIENNE, BRIAC, ACHILLE

ADRIENNE, *accourant*

Je vous annonce M. de Beaubriand.

CHRISTIANE, *presque avec effroi*

Ah !

MAUBRAY

Rassure-toi.

ADRIENNE

Avec M. de Briac.

BRIAC, *étonné de voir Christiane et Maubray*
Comment ?

ACHILLE

Eh ! c'est ce cher Maubray. (*Saluant Christiane.*)
Mademoiselle.MAUBRAY, *allant à lui*Mon cher monsieur de Beaubriand, je regrette
d'avoir à vous redemander ma parole, ma fille n'a pas
agréé mon choix.

ACHILLE

Ah !

MAUBRAY

Elle vous préfère M. Henry de Kerhuon.

ACHILLE, *souriant*

Je m'en doutais un peu.

MAUBRAY

Et je ne ferai jamais que ce que désire ma fille.

CHRISTIANE, *avec joie*

Oh ! mon père !

ROBERT, *avec douleur*

Il me l'a reprise.

ACHILLE, *à Briac*

Maubray a tort, vous savez ; je viens de faire une opération superbe. J'ai acheté, avec Anatole, Cavan et Grandlucé, toutes les mines du Haut-Pérou.

BRIAC

Vous ? — Il a ruiné ses amis.

ACHILLE, *à Robert*

Quand vous présenterai-je à mon père ?

ROBERT

Je partirai demain.

ADRIENNE

Vous, mon oncle ?

CHRISTIANE, *vivement*

Vous nous quitterez ?

ROBERT, *avec un mouvement de joie involontaire*
Mademoiselle !

MAUBRAY, *froidement*

Rien ne peut retenir M. de Noja.

ROBERT

Non, monsieur, rien ne me retient, et je ne peux être utile à rien. — Comme vous le disiez hier, je suis seul.

FIN DE CHRISTIANE

LES
CONVICTIONS DE PAPA

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois sur le théâtre
du PALAIS-ROYAL, le 13 avril 1877.

PERSONNAGES

FLAVIGNAC.....	MM. GEOFFROY.
GRENOUX.....	RAVEL.
ALCIDE.....	CHARLES NUMA.
MARTHE.....	M ^{lle} EUGÉNIE LEMERCIER.

De nos jours à Versailles.

LES CONVICTIONS DE PAPA

Un petit salon chez Flavignac. — Porte au fond. — Portes dans les pans coupés. — A gauche, premier plan, une cheminée. — Devant la cheminée, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire. — A droite, premier plan, une console, avec cave à liqueurs, carafe, verres et sucrier. — A droite, en avant, un petit guéridon. — Fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, ALCIDE

Marthe, assise à la table de gauche, inscrit des noms sur des cartes d'invitation à dîner. Alcide entre par le fond.

MARTHE, *sans se retourner et avec une nuance d'impatience.*

Je vous répète, monsieur, que nous avons nos fournisseurs à Bordeaux, et, d'ailleurs, mon père ne sait pas s'il se fixera définitivement à Versailles, ou si nous habiterons Paris. (*Pendant qu'elle parle en arrangeant ses cartes, Alcide avance et finit par se trouver devant elle.*) Monsieur Chamboret ! (*Elle se lève.*)

ALCIDE

Oui, mademoiselle.

MARTHE

Je parlais tout à l'heure à un commis voyageur.

ALCIDE

Il est sorti en laissant la porte ouverte, et j'ai pris sa place.

MARTHE

Vous osez vous présenter chez mon père !

ALCIDE

Je sais qu'il est à la Chambre.

MARTHE

Supposiez-vous que je vous recevrais en son absence ?

ALCIDE

Non, mademoiselle ; voilà pourquoi je suis entré sans me faire annoncer.

MARTHE

Cette audace vous a permis de forcer ma porte ; mais ne croyez pas que vous m'obligerez à vous entendre. (*Elle veut se retirer.*)

ALCIDE

Ah ! mademoiselle Marthe, vous ne m'avez jamais aimé !

MARTHE

Si, monsieur, si, je vous ai aimé, et je me le reproche.

ALCIDE

Si vous saviez comme je maudis la politique et ceux qui l'ont inventée !

MARTHE

Je vous prie de ne pas tenir un pareil langage devant la fille d'un député.

ALCIDE

Je ne veux blesser personne ; mais enfin, sans ces abominables élections...

MARTHE

Monsieur !

ALCIDE

Je retire le mot. Sans les élections, vous seriez ma femme.

MARTHE

Oui, monsieur.

ALCIDE

J'ai su que M. Flavignac m'avait agréé.

MARTHE

Sans vous connaître. Je lui avais raconté que vous veniez souvent chez ma grand'mère, qu'elle faisait beaucoup votre éloge.

ALCIDE

Excellente femme !

MARTHE

Que vous m'aviez paru aimable.

ALCIDE

Ah ! mademoiselle !

MARTHE

Que vous me plaisiez.

ALCIDE

Oh ! mademoiselle !

MARTHE

Papa ne demandait plus qu'à vous voir ; je l'avais décidé à aller chez grand'maman, qu'il n'aime pas. Tout était convenu. Nous allions partir, lorsque, en ouvrant son journal, il apprend que monsieur votre père se porte à la députation.

ALCIDE

Ce n'est pas ma faute.

MARTHE

Contre nous !

ALCIDE

Mon père a eu tort, puisqu'il a échoué ; le vôtre a eu raison, puisqu'il a réussi ; j'espérais que le triomphe vous rendrait indulgente.

MARTHE

Puis-je oublier que vos partisans nous ont couverts d'injures ?

ALCIDE

Les vôtres nous les ont bien rendues !

MARTHE

D'ailleurs, la différence de nos opinions politiques creuse un abîme entre nous !

ALCIDE

Ne dites pas cela, mademoiselle Marthe.

MARTHE

Si, monsieur, je le dirai.

ALCIDE

Je vous jure d'abord que, moi, je n'ai aucune opinion, aucune.

MARTHE

Vous l'avouez ?

ALCIDE

Sans rougir. Je sais que votre père est le meilleur des hommes ; je connais le mien, qui est excellent ;

et cependant l'un pense à dia et l'autre à huhau. Comment voulez-vous que je m'y reconnaisse, en admettant qu'ils sachent bien eux-mêmes ce qu'ils pensent ?

MARTHE

Je vous prie, monsieur, de respecter les convictions de papa.

ALCIDE

Je les respecte, mademoiselle, et je ferai plus, si vous l'exigez : je les partagerai.

MARTHE

Vous renoncerez à vos idées ?

ALCIDE

Je n'en ai qu'une : celle de vous plaire.

MARTHE

Il ne s'agit pas de cela. Vous voteriez contre votre parti ?

ALCIDE

Je voterais contre moi-même pour vous être agréable.

MARTHE

C'est un bon sentiment, et je ne demanderais qu'à vous pardonner, moi, mais papa...

ALCIDE

Il est toujours mécontent ?

MARTHE

Oh ! s'il vous trouvait ici, je ne sais ce qui se passerait.

ALCIDE

Ne parviendrai-je jamais à le fléchir ?

MARTHE

Jamais ! C'est moi qui peut-être, avec le temps, en lui prouvant qu'il vous a converti à ses principes...

ALCIDE

Ses principes ? Vite ! vite ! quels sont exactement ses principes ?

MARTHE

Vous n'avez donc pas lu ses professions de foi ?

ALCIDE

Si ! oh ! si ! mais je ne les ai pas comprises.

MARTHE

Comment ?

ALCIDE

J'aurai mal lu... Elles étaient affichées très haut. Quelle est la nuance politique de M. Flavignac ?

MARTHE

Tout le monde vous le dira.

ALCIDE

J'aime mieux que ce soit vous.

MARTHE

Il appartient au groupe Fléchinelle.

ALCIDE

Le groupe Fléchinelle ! Je vais étudier le groupe Fléchinelle. Et, avant une heure, je penserai comme le groupe Fléchinelle. Qui pourra me renseigner sur le groupe Fléchinelle ?

MARTHE

Les comptes rendus de la Chambre.

ALCIDE

Je vais dans un cabinet de lecture. Mais ne pourriez-vous pas, mademoiselle Marthe, me donner quelques indications ?

MARTHE

Vous voyez que je suis très occupée : j'ai à terminer ces invitations, nous donnons un grand dîner à nos coreligionnaires politiques.

ALCIDE

J'aurais encore, moi, beaucoup de choses à vous dire.

MARTHE

Plus tard, monsieur, quand vous serez des nôtres.

ALCIDE

Dans un quart d'heure alors ; je ne demande qu'un quart d'heure. (*Il sort par le fond.*)

MARTHE, seule, reprenant sa place

Si papa apprenait que je reçois ses ennemis politiques pendant qu'il est bien tranquillement à la Chambre !... J'aurais beau lui dire que c'est dans l'intérêt de notre cause, il ne me le pardonnerait pas, et je suis en retard. « M. Flavignac, député, a l'honneur de prier monsieur... » Où est donc ma liste ? — Alcide m'a troublée... ce serait un si bon mari... s'il avait nos opinions politiques. Qu'ai-je fait de ma liste ? La voici ; réparons le temps perdu. (*Flavignac paraît à la porte du fond.*) Papa !

SCÈNE II

MARTHE, FLAVIGNAC, puis ALCIDE

FLAVIGNAC, *entrant vivement*

Les invitations sont-elles parties ?

MARTHE, *se levant*

Non, mon père, pas encore.

FLAVIGNAC

J'arrive assez tôt ! (*Tombant sur un fauteuil.*)
Donne-moi un verre d'eau sucrée.MARTHE, *allant préparer le verre*

Vous venez de prononcer un discours ?

FLAVIGNAC, *se levant*Mais non, ma fille, non ; je ne fais pas de discours, moi. Je ne sais pas pourquoi l'on s'imagine que les députés doivent faire des discours. Les vrais députés ne sont pas ceux qui parlent, ce sont ceux qui pensent. (*Il boit.*)

MARTHE

C'est que vous paraissez très ému !

FLAVIGNAC

Je me suis ému dans les couloirs ; nous sommes à la veille d'une crise.

MARTHE

On va renverser le ministère ?

FLAVIGNAC

Je l'espère.

MARTHE

Vous le souteniez.

FLAVIGNAC

Oui, oui, on soutient un ministre tant que ça ne l'empêche pas de tomber ; mais le jour où ça l'empêcherait de tomber, on le lâche. Il tombe, et on a la chance de le remplacer.

MARTHE

Vous pensez ?...

FLAVIGNAC, *rendant le verre*

Je ne parle pas de moi ; je n'ai pas l'outrecuidance de parler de moi, bien que cependant... les autres ne se gênent pas... Je ne parle pas de moi, je parle de mes amis.

MARTHE

On prendra le ministère dans le groupe Fléchinelle ?

FLAVIGNAC

J'espère bien que non.

MARTHE

Mais puisque c'est votre groupe !

FLAVIGNAC

C'était mon groupe la semaine dernière, mais maintenant j'appartiens au groupe Lalubize.

MARTHE

Ah !

FLAVIGNAC

Le groupe Fléchinelle s'est trop accentué.

MARTHE

Ah !

FLAVIGNAC

On sait d'avance comment il votera ; il n'y a plus d'imprévu.

MARTHE

Tandis que le groupe Lalubize... ?

FLAVIGNAC

Ne se laisse diriger que par sa conscience.

MARTHE

Ah !

FLAVIGNAC

Sa conscience du moment. L'avenir est là. Jette au feu ces invitations.

MARTHE

Les Fléchinelle ?

FLAVIGNAC

Voici une nouvelle liste... Non, ce n'est pas cela, c'est une lettre de Camérolles.

MARTHE

Celui qui a fait votre élection ?

FLAVIGNAC

Il prétend que je lui ai promis de faire donner un bureau de tabac à sa nièce, si j'étais nommé. Est-ce que tu te rappelles cela, toi ?

MARTHE

Oui, papa, vous le lui disiez tous les matins.

FLAVIGNAC

Alors, je lui répondrai que je ne l'ai pas oublié. Il a été très dévoué pour moi, ce Camérolles... oui, il a été dévoué... mais je peux bien dire, à présent, que c'était inutile, j'ai été porté par le vœu des populations.

MARTHE

Oh ! oui, papa ; mais si vous ne voulez rien faire pour ce monsieur Camérolles, pourquoi hébergez-vous depuis trois semaines le père Grenoux ?

FLAVIGNAC

C'est bien différent. Camérolles m'est dévoué, je n'en peux pas douter, tandis que le père Grenoux...

MARTHE

N'est dévoué qu'à ses intérêts.

FLAVIGNAC

Il est maire dans mon arrondissement, électeur influent.

MARTHE

Il est chez vous comme chez lui.

FLAVIGNAC

Cela sera d'un bon effet dans le pays, et puis je ne supposais pas qu'il venait s'installer à Versailles pour un procès interminable.

MARTHE

Qu'il vous raconte tous les malins.

FLAVIGNAC

Ça m'intéresse.

MARTHE

Oh ! papa, quand vous pouvez l'éviter...

FLAVIGNAC

Je lui dispute un temps que je dois à mon pays.

MARTHE

Et le père Grenoux, lui, espère gagner son procès en usant de votre influence.

FLAVIGNAC

Il reconnaît que j'ai de l'influence ; il le dira ; c'est excellent. Voici la nouvelle liste ; recommence les invitations. Je vais passer ma redingote, le groupe Lalubize n'admet pas la jaquette.

MARTHE

Il a bien raison.

Flavignac sort à droite, pan coupé.

ALCIDE, *paraissant avec une collection de journaux*
Je suis fixé.

MARTHE, *effrayée*

Ah !

ALCIDE

J'ai lu la collection.

MARTHE

Papa est ici.

ALCIDE

Ah !

MARTHE

Mais il va repartir.

ALCIDE

Et alors ?....

MARTHE

Prenez garde qu'il ne vous rencontre dans l'escalier.

ALCIDE

Il ne me connaît pas.

MARTHE

C'est égal.

ALCIDE

Je monte à l'étage supérieur. *(Il disparaît.)*

FLAVIGNAC, *revenant*

Là ! ma tenue est plus correcte.

MARTHE

Vous êtes très bien, papa. Retournez vite à votre banc. Savez-vous qu'on vous reproche de ne pas être assez souvent à la Chambre ?

FLAVIGNAC

Qui a dit cela ?

MARTHE

Je l'ai lu dans un journal.

FLAVIGNAC

C'est absurde. Je ne suis pas dans la Chambre où on fait les lois, mais je suis dans les couloirs où se font les ministres ; et ce qu'il nous faut, ce ne sont pas de bonnes lois, on en a de reste, ce sont de bons ministres. Faites-nous de bons ministres et toutes les lois seront bonnes. Je vais m'entendre avec mon groupe. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE III

MARTHE, *puis* ALCIDE

MARTHE

Heureusement qu'il n'a jamais vu Alcide, mais s'il trouvait un jeune homme avec moi !...

ALCIDE, *revenant par le fond*

Je l'ai vu sortir. (*A Marthe.*) Je suis fixé.

MARTHE

Déjà !

ALCIDE

Je connais le groupe Fléchinelle depuis A jusqu'à Z.

MARTHE

Ah !

ALCIDE

Et je partage absolument ses idées. Nous demandons respectueusement une impulsion plus vive...

MARTHE

Ce n'est plus cela.

ALCIDE

Comment, ce n'est plus cela ?

MARTHE

Nous ne sommes plus du groupe Fléchinelle.

ALCIDE

Ah bah !

MARTHE

Nous le trouvons trop accentué.

ALCIDE

Sapristi !

MARTHE

Vous dites ?

ALCIDE

Je dis : vous êtes sévère.

MARTHE

Nous appartenons au groupe Lalubize.

ALCIDE

Un autre ? Quelle est la couleur de celui-ci ?

MARTHE

Il vote selon sa conscience.

ALCIDE

Très bien, cela !

MARTHE

Sa conscience du moment.

ALCIDE

Ah ! ah !

MARTHE

Quand vous saurez ce que pense le groupe Lalubize, vous connaîtrez les convictions de papa.

ALCIDE

Je n'y arriverai pas tout de suite.

MARTHE

Cela vous regarde.

ALCIDE

Mais j'y arriverai... Je vais relire ma collection.

Il reprend ses journaux, qu'il avait déposés sur la table.

MARTHE

A la bonne heure !

ALCIDE

Permettez-moi seulement de la relire près de vous.

MARTHE

Non, monsieur, non.

ALCIDE

On ne trouve pas à s'asseoir dans le cabinet de lecture ; il paraît que les nouvelles sont intéressantes.

MARTHE

Je crois bien ! Alors asseyez-vous dans le cabinet de travail de papa, il n'y entre jamais.

ALCIDE

Merci, oh ! merci !

MARTHE

Allez vite.

ALCIDE

Mademoiselle Marthe ?

MARTHE

Monsieur Alcide ?

ALCIDE

Avez-vous remarqué que jusqu'à présent nous n'avons fait que parler politique ?

MARTHE

De quoi voudriez-vous donc causer ?

ALCIDE

Oh ! mademoiselle !

MARTHE

Monsieur Alcide, vous ne serez jamais un homme sérieux.

ALCIDE

Ne croyez pas cela, mademoiselle ; c'est moi qui suis sérieux, et ce sont les autres...

MARTHE

Voulez-vous faire allusion à papa ?

ALCIDE

Oh ! mademoiselle ! Oh ! moi qui vais dans un instant partager ses convictions ! Je ne vous demande qu'un quart d'heure.

Il entre dans le cabinet, pan coupé de gauche, en emportant tous ses journaux.

MARTHE, *se remettant à ses invitations*

Il fait ce qu'il peut. (*Elle se retourne et voit Flavignac qui revient plus effaré encore que la première fois.*) Ah !

SCÈNE IV

MARTHE, FLAVIGNAC, puis ALCIDE

FLAVIGNAC

Ne continue pas les invitations.

MARTHE, *se levant*

Ah !

FLAVIGNAC, *tombant sur un fauteuil*
Et donne-moi un verre d'eau sucrée.

MARTHE, *allant préparer l'eau sucrée*
Oh ! mon Dieu, papa, vous avez les traits boule-
versés.

FLAVIGNAC
C'est bien possible.

MARTHE
Vous tomberez malade.

FLAVIGNAC
Je le suis. (*Se levant.*) Ceux qui s'imaginent que
les fonctions de député sont une sinécure se trom-
pent.

MARTHE
Que se passe-t-il ?

FLAVIGNAC, *rendant le verre*
La crise a éclaté.

MARTHE
On forme un nouveau ministère ?

FLAVIGNAC
Oui.

MARTHE
De quel côté ?

FLAVIGNAC
De tous les côtés.

MARTHE
On ne prend personne dans le groupe Lalubize ?

FLAVIGNAC
Si, si, on y prend un ministre.

MARTHE

Alors, vous êtes content ?

FLAVIGNAC

Moi ? pourquoi serais-je content ?

MARTHE

Puisque c'est votre groupe !

FLAVIGNAC

Je me moque bien qu'on prenne un ministre dans mon groupe, si ce n'est pas m... si ce n'est pas celui que j'aurais désigné ! D'ailleurs, je n'appartiens plus au groupe Lalubize.

MARTHE

Ah !

FLAVIGNAC

Je forme le groupe Flavignac.

MARTHE

Vous fondez une réunion.

FLAVIGNAC

Où je serai seul.

MARTHE

Seul ?

FLAVIGNAC

Quand on voudra y choisir un ministre, on sera bien forcé de me... consulter. Ah ! si on m'avait consulté ! Je leur dis toujours, moi : Ne vous préoccupez pas de la nuance. (*Se frappant la poitrine.*) Prenez un homme distingué, prenez un homme supérieur. Et on prend Fléchinelle ! Je ne veux rien dire des nouveaux candidats, dont je m'honore d'être l'ami, mais ce sont des imbéciles.

MARTHE

Quel dommage !

FLAVIGNAC

Et je les attends à l'œuvre.

MARTHE

Vous voterez contre eux ?

FLAVIGNAC

Je les aime trop pour ne pas les éclairer par mes votes, et je vais leur déclarer loyalement qu'ils ne peuvent pas compter sur la réunion Flavignac ; ça les fera réfléchir.

MARTHE

Tout n'est donc pas fini ?

FLAVIGNAC

Non, tout n'est pas fini ; non, grâce au ciel, tout n'est pas fini. Les choses ne marchent pas si vite. Jette cette liste au feu.

MARTHE

Bien, papa. Qui inviterons-nous maintenant ?

FLAVIGNAC

Personne.

MARTHE

Mais le dîner que vous avez commandé chez Potel ?

FLAVIGNAC

Je le mangerai seul, puisque je suis seul... seul et indépendant. Je le leur prouverai. Je vais remettre ma jaquette !

Il entre dans sa chambre.

MARTHE, *courant ouvrir la porte du cabinet*

Ne remuez pas, ne touchez pas, ne faites pas de bruit avec vos journaux !

ALCIDE, *passant la tête*

Où est monsieur votre père ?

MARTHE

Il remet sa jaquette. Le ministère est renversé ; papa est de bonne humeur ; je vais essayer de lui parler de vous.

ALCIDE

Oh ! je vous en prie.

MARTHE

Attendez sans bouger. (*Alcide éternue.*) Vous éternuez !

ALCIDE

C'est que ce cabinet est plein de poussière.

Il éternue de nouveau.

MARTHE

Encore ! mais prenez garde, prenez donc garde. Elle referme vivement la porte au moment où Flavignac paraît de l'autre côté.

FLAVIGNAC

Maintenant, je suis à mon aise.

MARTHE, *le tenant éloigné du cabinet de travail*

Ce qu'il vous faudrait à vous, c'est un ami dévoué, qui vous ferait connaître ; vous êtes trop modeste.

FLAVIGNAC

Oui, certainement, il me faudrait un ami... comme tu dis.

MARTHE

Où un ennemi converti, ce serait encore mieux.

FLAVIGNAC

Elle a le sens politique, cette petite.

MARTHE

Un concurrent, par exemple ; votre concurrent aux dernières élections.

FLAVIGNAC

Chamboret !

MARTHE

Où un de ses parents.

FLAVIGNAC

Des misérables !

MARTHE

Oh ! papa !

FLAVIGNAC

Ils ont envoyé une protestation contre mon élection.

MARTHE

Est-ce possible ?

FLAVIGNAC

Sans valeur, du reste. Je serai validé un de ces jours : on sait que j'ai été porté par le vœu spontané des populations. Mais tous ces Chamboret sont des paltoquets, dont je me vengerai un jour ou l'autre ; ne me parle jamais de ces coquins. Ça me rappelle que je n'ai pas expédié ma lettre à mes électeurs.

Il se dirige vers son cabinet.

MARTHE, *effrayée*

Où allez-vous ?

FLAVIGNAC

Je vais chercher ma lettre dans mon cabinet.

MARTHE

Vous n'avez pas le temps. Votre place est à la Chambre, au moment d'une crise !

FLAVIGNAC

Oui, mais je tiens beaucoup à expédier aujourd'hui même ma lettre à mes électeurs, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver demain.

MARTHE

Elle ne vaut plus rien.

FLAVIGNAC, *étonné*

Qui a dit cela ?

MARTHE

Vous écrivez que vous êtes inébranlable dans vos convictions.

FLAVIGNAC

Eh bien ?

MARTHE

Eh bien, vous avez changé trois fois de groupe.

FLAVIGNAC

J'écris que je ne change pas, parce que je change ; sans cela je n'aurais pas besoin d'écrire.

Il se dirige vers son cabinet.

MARTHE

Je vous préviens, papa, que si vous entrez, vous serez retenu.

FLAVIGNAC

Par quoi ?

MARTHE

Par... par le père Grenoux.

FLAVIGNAC, *baissant la voix*

Il est ici ?

MARTHE

Oui.

FLAVIGNAC

Je le croyais au tribunal.

MARTHE

Moi aussi.

FLAVIGNAC

Et il s'est installé dans mon cabinet ?

MARTHE

Vous savez bien qu'il se croit chez lui.

FLAVIGNAC

Mais c'est insupportable, à la fin !

MARTHE, *effrayée*

Il va vous raconter son procès.

FLAVIGNAC, *baissant toujours la voix*

Oh ! je n'entre pas, je n'entrerai à aucun prix ;
ne lui dis pas que je suis venu.

MARTHE

Soyez tranquille.

Flavignac se dirige à pas de loup vers la porte du fond, qui s'ouvre,
et il se trouve en face du père Grenoux.

SCÈNE V

MARTHE, FLAVIGNAC, GRENOUX

FLAVIGNAC

Ah !

MARTHE

Le père Grenoux !

GRENOUX, *avec joie*

Mon député !

Il va déposer son chapeau sur la cheminée, qu'il a époussetée avec soin.

FLAVIGNAC, *à Marthe*

Que me disais-tu qu'il était dans mon cabinet ?

MARTHE, *très embarrassée*

J'avais cru l'entendre.

FLAVIGNAC

Il y a donc quelqu'un ?

MARTHE

Oh ! non. (*Vivement.*) Vous n'avez pas salué le père Grenoux, il se formalisera.

FLAVIGNAC

C'est juste.

Il va vers le père Grenoux.

GRENOUX

Oh ! notre député, que je suis content de vous voir.

FLAVIGNAC

Et moi donc, père Grenoux, et moi !

GRENOUX

Il m'est arrivé un accident.

FLAVIGNAC

Où donc ?

GRENOUX

Au tribunal.

FLAVIGNAC

Quel accident ?

GRENOUX

J'ai appelé l'avoué du gouvernement : cafard.

FLAVIGNAC

Encore ?

GRENOUX

C'est la première fois, notre député.

FLAVIGNAC

L'autre jour, vous avez appelé l'avocat : crétin.

GRENOUX

Je ne peux pas souffrir l'injustice, moi.

FLAVIGNAC

Vous êtes vif, père Grenoux.

GRENOUX

On est vif quand on est dans son droit et je suis dans mon droit. Et puis vous êtes là, mon député, vous êtes là.

FLAVIGNAC

Certainement, je suis là.

GRENOUX

Vous ne laisseriez pas un électeur dans l'embarras.

FLAVIGNAC

Mais s'il y a récédive ?

GRENOUX

Mon député, je vais vous conter la chose.

FLAVIGNAC

Plus tard, mon bon Grenoux ; on m'attend à la Chambre, et il faut que j'entre dans mon cabinet.

GRENOUX

Ce ne sera pas long.

MARTHE, *bas, à Flavignac*

Ne le contrariez pas.

GRENOUX, *prenant Flavignac par le bouton de sa jaquette et ne le lâchant plus*

Or donc, il y a un Grenoux qui est mort à Versailles...

FLAVIGNAC

Sans héritiers, je sais cela.

GRENOUX

Mais non, pas sans héritiers, puisque j'ai hérité.

FLAVIGNAC

Précisément ! vous vous êtes emparé de l'héritage.

GRENOUX

Emparé ! C'est pour ce mot-là que j'ai appelé l'avoué du gouvernement : cafard.

FLAVIGNAC

Calmez-vous, père Grenoux. L'Etat prétend que la succession lui revient, comme n'appartenant à personne.

GRENOUX

Et je soutiens, moi, qu'elle m'appartient.

FLAVIGNAC

Voilà le procès.

GRENOUX

Mon avocat m'a juré que je le gagnerais, si je trouvais seulement quelqu'un qui pourrait affirmer au tribunal... que le Grenoux qui est défunt était bien mon parent.

FLAVIGNAC

Un faux témoin ?

GRENOUX, *continuant*

Je lui ai répondu que j'avais notre député.

FLAVIGNAC

Je ne puis pas affirmer que vous êtes parent ; je n'en sais rien.

GRENOUX

Oh ! mon député, vous qui savez tout !

FLAVIGNAC

N'exagérons pas.

GRENOUX

On vous a nommé à cause de ça. On imprimait : nommons Flavignac, il connaît nos besoins, il connaît... il connaît... tout, quoi ! — Et vous ne sauriez pas que j'étais parent du Grenoux qui est défunt, quand je vous le dis ?

FLAVIGNAC

Votre nom s'écrit avec un x, et l'autre n'avait pas d'x.

GRENOUX

Vous dites comme l'avocat du gouvernement. Je lui ai crié : Ne faites donc pas tant d'embarras pour une misérable lettre, qui est même dans les dernières de l'alphabet ! Et le président m'a interdit la parole. Ils s'entendent tous pour me reprendre un pauvre héritage que j'avais recueilli pour ma fille ; mais vous êtes là, mon député, vous êtes là.

FLAVIGNAC

Comptez sur moi dans toutes les limites que me trace ma conscience.

GRENOUX

Vous êtes un bon député, vous. Vous vous occupez de vos électeurs.

FLAVIGNAC

Si je m'en occupe ! Je vais vous montrer la lettre que je leur écris.

MARTHE, *vivement*

Je vais aller la chercher.

FLAVIGNAC, *la retenant*

Tu ne sais pas où elle est. (*A Grenoux.*) C'est vous qui la lirez le premier.

Il entre dans le cabinet, à gauche.

MARTHE, *effrayée*

Oh ! mon Dieu !

GRENOUX

Merci, notre député.

MARTHE

Il va voir Alcide !

GRENOUX, *criant*

Pas d'x, pas d'x ! Pourquoi ce Grenou, qui n'avait pas d'x, avait-il des champs dans ma commune ? Voilà ce qu'il faut dire !

Il met des morceaux de sucre dans sa poche.

FLAVIGNAC, *revenant*

Qui diable a mis tant de journaux dans mon cabinet ?

MARTHE, *tremblante*

C'est moi, papa.

FLAVIGNAC

Il y en a partout. Et quel est ce nouveau meuble que tu as acheté ?

MARTHE

Ce nouveau meuble ?

FLAVIGNAC

Une espèce de pouf en dos d'âne.

MARTHE, *à part*

C'est Alcide !

FLAVIGNAC

Recouvert d'un tapis !

MARTHE, *à part*

C'est lui ! (*Haut.*) Oui, papa, oui, c'est un nouveau modèle, un échantillon. (*Bas.*) Débarrassez-vous vite du père Grenoux, pour aller à la Chambre.

FLAVIGNAC, *bas*

C'est qu'il me prend par le bouton de ma jaquette; c'est très incommode. (*Haut.*) Tenez, père Grenoux, voici votre exemplaire : « Inébranlable dans mes convictions... »

GRENOUX, *prenant l'exemplaire sans le lire*

Oh ! ça ! oh ! ça ! oui ; quand vous avez dit quelque chose, c'est dit. Et si vous disiez aux juges que je suis le parent du défunt...

FLAVIGNAC

J'étudierai l'affaire ; mais pardonnez-moi si je vous quitte. Je suis appelé à la Chambre par des questions de la plus haute importance pour le pays.

MARTHE

Mais, papa...

FLAVIGNAC

Je tiens à lui dire ça — de la plus haute importance pour le pays. Vous ne voulez pas que je trahisse mon mandat.

GRENOUX

Ne le trahissez pas, mon député. Recommandez au gouvernement de ne pas taquiner un pauvre électeur, maire de sa commune.

FLAVIGNAC

Comptez sur moi. Mais, en ce moment, les plus graves intérêts sont en jeu, et vous comprenez que je dois être à mon poste, — je tiens à lui dire ça, — vous qui êtes patriote !

GRENOUX

Oui, je suis patriote. Voilà pourquoi je ne veux pas que le gouvernement se rapetisse en me disputant trois pauvres champs, dont un de luzerne.

FLAVIGNAC

N'oubliez pas que vous nous avez donné pour mission...

MARTHE

Mais...

FLAVIGNAC

Je tiens encore à lui dire ça, — que vous nous avez donné pour mission d'augmenter les ressources, en équilibrant le budget.

GRENOUX

Augmentez l'impôt sur les allumettes ; moi, je me sers d'amadou. Mais il ne faut pas dépouiller un pauvre père de famille qui a toujours bien voté.

FLAVIGNAC

Voyons, père Grenoux, vous êtes riche ?

GRENOUX

Ce n'est pas une affaire d'argent.

FLAVIGNAC

Comment ?

GRENOUX

C'est une affaire de sentiment.

FLAVIGNAC

Vous ne connaissiez pas le défunt !

GRENOUX

Je ne parle pas du défunt, mais des champs. (*Avec émotion.*) Ces pauvres champs.

Il prend son mouchoir de poche.

FLAVIGNAC, *bas, à Marthe*

Console-le. Je m'esquive.

Il s'échappe par le fond.

GRENOUX, *continuant*

Ces pauvres champs où j'ai planté moi-même des petites betteraves... toutes roses, avec des petits navets

tout jaunes !... Ça pousse si gentiment ! (*Avec des larmes.*) Ça vous a déjà de si jolies petites feuilles, toutes vertes ! Et on voudrait m'en séparer ! (*Avec énergie.*) Mais vous êtes là, mon député ; vous êtes... Il n'y est plus, notre député ?

Il se précipite à la poursuite de Flavignac.

SCÈNE VI

MARTHE, puis ALCIDE

MARTHE, seule

Comment n'a-t-il pas découvert Alcide ?

Elle va ouvrir la porte du cabinet de travail. Alcide paraît.

ALCIDE

Ils sont partis ?

MARTHE

Oui.

ALCIDE, entrant

Oh ! que j'ai eu peur !

MARTHE

Pas plus que moi. Je tremblais comme la feuille. Et je mentais ! je mentais ! Voilà à quoi l'on est exposée quand on est la fille d'un homme politique.

ALCIDE

Moi, je n'ai eu que le temps de jeter un tapis sur mon dos et de me mettre à genoux, en me dissimulant sous mes journaux. — Mais je connais à

fond le groupe Lalubize. « Nous demandons avec instance qu'il soit donné une plus vive impulsion... »

MARTHE

Ce n'est plus cela.

ALCIDE

Comment ?

MARTHE

Nous n'appartenons plus au groupe Lalubize.

ALCIDE, *interdit*

Ah bah !

MARTHE

Papa a formé un groupe à lui tout seul.

ALCIDE

Alors, pour connaître sa nouvelle nuance ?...

MARTHE

Il faudrait la lui demander.

ALCIDE

Je ne peux pas, moi.

MARTHE

Oh ! non.

MARTHE

Mais vous, mademoiselle ?

MARTHE

Ce serait inutile, maintenant.

ALCIDE

Pourquoi ?

MARTHE

Parce que votre père a envoyé à la Chambre une protestation contre l'élection de papa.

ALCIDE

Ce n'est pas lui, mademoiselle ; je vous jure que ce n'est pas lui.

MARTHE

Lui ou ses partisans, l'effet est le même. — Monsieur Alcide, nous ne devons plus nous revoir.

ALCIDE

Oh ! mademoiselle Marthe !

MARTHE

Nous sommes martyrs de nos convictions.

ALCIDE

C'est bien dur, quand on n'en a pas.

MARTHE

Et je n'ai plus qu'une prière à vous adresser.

ALCIDE

Parlez, mademoiselle.

MARTHE

Ne dites jamais que j'ai consenti à vous recevoir.

ALCIDE

Je vous le jure.

SCÈNE VII

MARTHE, ALCIDE, GRENOUX

GRENOUX, paraissant au fond

Monsieur Alcide !

MARTHE

Il vous connaît ?

ALCIDE

Oui.

MARTHE

Nous sommes perdus.

GRENOUX

Monsieur Alcide Chamboret ! chez notre député !

ALCIDE

Oui, père Grenoux, oui ; vous allez bien ?

MARTHE

M. Alcide vient d'entrer.

GRENOUX

Il est donc entré par la fenêtre ?

ALCIDE

Comment, par la fenêtre ?

MARTHE

Mais non, père Grenoux.

GRENOUX

J'étais sur le palier à causer avec mon député.

MARTHE, *interdite*

Ah !

ALCIDE, *décontenancé*

Ah !

GRENOUX

Que je suis donc fâché d'être revenu.

MARTHE

Pourquoi ?

ALCIDE

Pourquoi ?

GRENOUX

Parce que j'ai vu monsieur Alcide.

MARTHE

Eh bien ?

GRENOUX

Eh bien, notre député aura peur que je raconte dans le pays que j'ai trouvé chez lui le fils de M. Chamboret.

ALCIDE, *vivement*

D'abord, moi, père Grenoux, je n'ai pas d'opinion.

GRENOUX

Oh ! il ne faut pas dire ça, monsieur Alcide ; votre papa mettait dans ses affiches : « Ces principes sont » dans mon sang ; ils m'ont été transmis par mon » père, comme je les ai transmis à mon fils. »

ALCIDE

Papa se vante ; il se vante, papa.

GRENOUX

Fallait le dire. Mais c'est tout de même dur de penser que de pauvres électeurs se cassent des bras et des jambes pour leur candidat, pendant que les candidats se donnent des poignées de main en cachette.

MARTHE, *avec un sérieux comique*

Eh bien ! non, père Grenoux, je ne veux pas qu'on accuse papa de manquer de sincérité dans ses convictions. Il ne sait pas que M. Chamboret est ici.

GRENOUX

Ah ! le papa ne le sait point ?

MARTHE

C'est moi seule que M. Alcide venait voir.

ALCIDE, *bas, à Marthe*

Vous allez vous compromettre.

MARTHE, *de même*

L'important, c'est que papa ne soit pas compromis comme député.

ALCIDE

Mais, vous, mademoiselle ?

MARTHE

Moi, je ne suis qu'une femme. (*Haut, à Grenoux.*)
C'est moi qui ai fait cacher M. Alcide.

ALCIDE

Parce que j'ai eu peur.

MARTHE

Parce que je savais que mon père aurait jeté par la fenêtre le fils de son adversaire ; vous voyez, père Grenoux, que vous vous trompiez tout à fait.

GRENOUX

Oui, mam'selle. Alors comme ça, notre député ne connaît pas M. Alcide ?

MARTHE

Il ne l'a jamais vu, et je vous prie de me garder le secret.

GRENOUX

Oh ! mam'selle, du moment qu'il y a du mystère...

MARTHE

Il n'y en a plus pour vous.

GRENOUX

Oh ! non, je comprends.

MARTHE

A la bonne heure.

GRENOUX

Je comprends que la jeunesse, c'est la jeunesse.

MARTHE

Mais vous êtes notre ami, père Grenoux ?

GRENOUX

Oh ! oui, mam'selle.

ALCIDE

Et le mien aussi, père Grenoux.

GRENOUX

Oh ! oui, monsieur Alcide.

MARTHE

Il a un procès, ce pauvre père Grenoux !

ALCIDE

Bah !

GRENOUX, à *Alcide*

Je plaide avec le Gouvernement.

MARTHE

On lui dispute trois pauvres petits champs.

GRENOUX

Dont un de luzerne.

ALCIDE

Oh !

MARTHE

Qu'il a plantés lui-même, ce pauvre père Grenoux !

GRENOUX

Oui, monsieur Alcide, moi-même, de mes propres mains ; ça prouve bien qu'ils m'appartiennent.

ALCIDE

Certainement, ça le prouve.

MARTHE

Il y a mis de petites betteraves toutes roses et de jolis petits navets tout jaunes qui ont déjà de petites feuilles...

GRENOUX

Et on voudrait me reprendre ça, monsieur Alcide.

MARTHE

C'est une abomination.

ALCIDE

Une vraie abomination.

GRENOUX

Mais je gagnerais, si notre député voulait seulement venir au tribunal.

MARTHE

Il ira, père Grenoux.

GRENOUX

Vous l'y déciderez, mam'selle Marthe ?

MARTHE

Je vous le promets.

GRENOUX

Alors, si on le faisait demander ?...

MARTHE

Vous pourriez compter sur lui. Il vous l'a dit et papa n'a qu'une parole.

GRENOUX

Et puis, mam'selle Marthe, vous êtes si bonne et si adroite !

MARTHE

Vous prendriez bien un biscuit, père Grenoux ?

GRENOUX

Oui, mam'selle, ça me remettra.

On l'installe à la table de gauche.

MARTHE

Monsieur Alcide, versez un verre de chartreuse au père Grenoux.

GRENOUX, *assis*

J'aimerais mieux du rhum.

MARTHE, *à Alcide*

Du rhum !

ALCIDE

Bien, mademoiselle.

GRENOUX, *à part, les regardant en dessous*

Ils sont bien aimables, pour des gens qui n'ont rien à se reprocher.

Marthe et Alcide préparent le rhum et les biscuits de l'autre côté de la scène.

MARTHE, *bas*

Dans quelle situation nous sommes-nous mis !

ALCIDE

Dites-moi ce qu'il faut faire.

MARTHE

Je ne sais pas.

ALCIDE

Moi non plus.

Ils reviennent à Grenoux.

MARTHE, *apportant du rhum*

Voici, père Grenoux.

ALCIDE, *apportant des biscuits*

Voilà, père Grenoux.

GRENOUX, *assis, après avoir bu*

J'aurais préféré du cassis.

Il mange.

MARTHE

Je n'en ai pas, mais j'ai du curaçao.

Alcide court à la console.

GRENOUX

Avec de l'anisette, alors ?

MARTHE

De l'anisette ? je vais en chercher.

Elle sort vivement par la droite.

GRENOUX, *à part, en mangeant*

C'est égal, si j'écrivais dans le département que le fils de M. Chamboret boit du rhum chez notre député, ils ne seraient plus nommés ni l'un ni l'autre, les deux papas. — Et si je me portais maintenant pour représenter l'agriculture, j'aurais des chances.

Marthe rentre.

ALCIDE, *à Marthe*

Pardonnez-moi, mademoiselle Marthe. Je suis cause de tout.

MARTHE

Le mal est fait, maintenant.

ALCIDE

Si je menaçais ce vieux coquin de lui tirer les oreilles.

MARTHE

Gardez-vous en. Le plus sage est de vous retirer pour ne jamais revenir. (*Avec effroi.*) Voici papa !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FLAVIGNAC

FLAVIGNAC, *entrant par le fond, toujours empressé*

Marthe, nous allons au bal du marquis de Beausemblant. (*Apercevant Alcide.*) Ah ! pardon !

MARTHE, *à part*

Que dire ?

GRENOUX, *bas*

Je vais vous aider. (*Haut.*) Monsieur vient d'entrer, c'est moi qui l'ai reçu.

FLAVIGNAC, *à part*

Il boit mes liqueurs maintenant !

GRENOUX

Il vient voir notre député.

FLAVIGNAC, *se rengorgeant et saluant*

Monsieur !

GRENOUX

Il va comme ça chez les députés, chez tous les députés.

FLAVIGNAC, *vivement*

Ah ! très bien. Veuillez vous asseoir, monsieur, on m'avait annoncé votre visite.

ALCIDE, *étonné*

Ah !

FLAVIGNAC, à Alcide

Vous avez déjà vu plusieurs de mes collègues ?

ALCIDE

Moi ? oui... oui... oui...

FLAVIGNAC, *bas, en lui serrant la main*

J'apprécie votre discrétion. (*Il va se faire un verre d'eau sucrée.*) Je vous demande pardon, je viens de la Chambre.

GRENOUX, *bas, à Alcide*

Répondez-lui quelque chose.

ALCIDE

Quoi ?

GRENOUX

N'importe.

ALCIDE

Pour qui me prend-il ?

GRENOUX

Je l'ignore, moi... mais c'est égal, allez toujours. (*Allant à Flavignac.*) Vous voyez bien que vous savez tout, notre député. Vous savez pourquoi monsieur est venu, sans qu'il vous le dise.

FLAVIGNAC

J'étais prévenu. (*Prenant une lettre et la lisant.*)
« Monsieur le député, je prépare une biographie impartiale de tous les membres de la Chambre ; un de mes rédacteurs aura l'honneur de se présenter chez vous ; je vous prie de lui faire bon accueil... »
Comment ne pas lui faire bon accueil ?

GRENOUX

Alors ce jeune homme vient ?...

FLAVIGNAC

Me demander quelques renseignements pour ma biographie.

GRENOUX

Ah !

FLAVIGNAC

Je voudrais les lui refuser, mais... j'appartiens à l'histoire.

GRENOUX

Oui, notre député. (*A part.*) Maintenant qu'ils se débrouillent ! (*En allant reprendre son chapeau.*) Ils ont l'air de ne pas se connaître ; ils se connaissent peut-être ; ça a de ces malices-là, les bourgeois.

FLAVIGNAC

Vous partez, père Grenoux ?

GRENOUX

Oui, notre député, je vais au tribunal.

FLAVIGNAC, *le présentant*

Le père Grenoux, maire de Landernas, un de nos maires les plus distingués, mon meilleur électeur, le plus influent et le plus sûr.

GRENOUX

Notre député me flatte.

FLAVIGNAC

Non, père Grenoux, non, je ne vous flatte pas.

GRENOUX

Je vais au tribunal.

Il sort par le fond.

SCÈNE IX

FLAVIGNAC, ALCIDE, MARTHE

FLAVIGNAC, *à Alcide*

Je sais que vos instants sont précieux. Permettez-moi de dire un mot à ma fille, et je suis tout à vous.

ALCIDE

Ne vous gênez pas, je vous en prie.

FLAVIGNAC, *en aparté avec Marthe*

Ma chère enfant, nous allons ce soir au bal.

MARTHE

Chez M. de Beausemlant ?

FLAVIGNAC

Oui.

MARTHE

Vous disiez que c'était un bal d'opposition.

FLAVIGNAC

Je suis de l'opposition en ce moment.

MARTHE

Mais vous avez refusé, il y a huit jours.

FLAVIGNAC

J'ai écrit que je craignais de ne pouvoir répondre à l'aimable invitation, parce que ma fille était un peu souffrante. Tu étais souffrante, tu ne l'es plus, nous

allons au bal et le groupe Flavignac se dessine. Va vite t'occuper de ta toilette.

MARTHE

Mais, papa...

FLAVIGNAC

Il faut que je reste un instant avec monsieur.

MARTHE

Alors....

FLAVIGNAC

Va, va vite.

MARTHE, *en sortant*

Mon Dieu ! que vont-ils se dire ?

Elle entre à droite.

SCÈNE X

FLAVIGNAC, ALCIDE

FLAVIGNAC

Je reconnais, monsieur, toute l'importance de la mission que vous vous êtes imposée.

ALCIDE, *à part*

Qu'est-ce que cela peut bien être ?

FLAVIGNAC

Vous voulez apporter votre pierre à l'histoire politique de notre époque.

ALCIDE, *de même*

Quelle pierre ?

FLAVIGNAC

Mon plus vif désir serait de maintenir dans l'ombre mon humble personnalité, mais je n'ai pas le droit de me soustraire à vos investigations. Je vous appartiens.

Il installe Alcide à la table de gauche.

ALCIDE, *très étonné*

Je vous remercie, monsieur.

FLAVIGNAC

J'avais préparé quelques notes.

ALCIDE, *de même*

Ah !

FLAVIGNAC

Pour simplifier votre tâche.

ALCIDE, *cherchant toujours à comprendre*
Vous êtes trop bon.

FLAVIGNAC, *s'asseyant près de lui*

Tenez-vous à avoir la date de ma naissance ?

ALCIDE

Non.

FLAVIGNAC

Quelques collègues mettent : Né vers 1830. J'aime assez cette formule.

ALCIDE

Moi aussi.

FLAVIGNAC

Très bien. Je n'ai rappelé dans mes notes que les faits importants. Bachelier à seize ans ; prix de discours latin ; père éminent, mère éminente ; nourri par une chèvre, c'est caractéristique, je tiens beau-

coup à cela. ; A vingt ans, je sauvais dix-neuf moutons dans un incendie. A trente, j'arrachais des flots un gendarme qui, en pêchant à la ligne, s'était laissé entraîner par une carpe, et j'étais sauvé moi-même par un terre-neuve, devenu légendaire. Mais passons sur ces traits de courage, trop connus dans le pays, et que je relate seulement pour rendre hommage à la vérité. Ce qui intéresse le public de nos jours, c'est le côté anecdotique, et j'ai pensé que vous me prierez de vous conter quelques incidents de ma vie de jeune homme : voilà pourquoi j'ai renvoyé ma fille.

ALCIDE

Ah !

FLAVIGNAC

J'ai beaucoup plu aux femmes. Dans le canton où j'ai ma principale résidence...

ALCIDE, *à part*

Blonval !

FLAVIGNAC, *continuant*

Je ne le désignerai pas autrement, — il y avait un juge de paix.

ALCIDE, *à part*

Mon oncle !

FLAVIGNAC

Nous mettrons : un notable. Je passais toutes les nuits par la lucarne du grenier pour aller voir sa femme.

ALCIDE, *à part*

Ma tante !

FLAVIGNAC

Et, afin d'étouffer le bruit de mes pas, j'avais imaginé d'imiter le chat ; j'imité très bien le chat. S'il m'arrivait de renverser quelque meuble, un

miaou formidable couvrait ce tapage insolite. C'était fort drôle. Je vous donne cela pour amuser vos lectrices.

ALCIDE, *à part*

Mes lectrices ? Il veut que je raconte que ma tante... oh !

FLAVIGNAC

Depuis, je suis devenu député ; mais le juge de paix est resté mon ami.

ALCIDE, *à part*

Pauvre oncle !

FLAVIGNAC

Et il a voté pour moi, bien qu'il soit le cousin germain de mon adversaire. Je ne vous raconterai pas les nombreuses aventures qui ont émaillé le printemps de ma vie. J'ai beaucoup plu aux femmes... Vous me voyez au nez une cicatrice ?... On ne la voit peut-être plus ; c'est égal, vous pouvez la noter ; elle rappelle un combat terrible que me livra un mari jaloux, sur les toits ; nous avions arraché chacun un paratonnerre, et j'eus la narine transpercée. J'étais svelte alors, élégant et beau diseur. Je ne vous oblige pas de dire cela ; je ne demande qu'à rester dans l'ombre, mais c'est par ces menus détails qu'on donne à une physionomie toute sa couleur. J'ai beaucoup joué la comédie de salon, je représentais Agamemnon avec quelque succès.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille ; Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille.

Je me préparais ainsi aux luttes de la tribune. On dit que je suis très éloquent... dans les commissions. (*Avec modestie.*) Ce sont des amis sans doute et j'ai trop de modestie pour me prononcer moi-même. J'ai noté : Très éloquent, — c'est pour mémoire, vous

appréciez. Mais, puisque nous rentrons dans ma vie politique, je veux appeler ma fille.

Il remonte.

ALCIDE, *stupéfait*

Pourquoi me raconte-t-il tout cela ?

FLAVIGNAC, *ouvrant la porte à droite*

Marthe, tu peux rentrer, mon enfant.

SCÈNE XI

FLAVIGNAC, ALCIDE, MARTHE

MARTHE, *rentrant*

Me voici, papa.

FLAVIGNAC, *à Marthe, en montrant Alcide*

Ne dérange pas monsieur, il prend des notes pour ma biographie.

ALCIDE, *comprenant enfin*

Ah !

Il se lève.

FLAVIGNAC

Tu sais combien j'aime à rester dans l'ombre, mais j'appartiens à l'histoire.

ALCIDE, *reprenant son aplomb*

Oui, monsieur, oui, vous lui appartenez.

FLAVIGNAC

Monsieur prépare une biographie impartiale et sincère de tous les membres de la Chambre. Il daigne me demander quelques faits saillants de mon existence.

ALCIDE

Le plus possible. Tout intéresse chez un homme de mérite.

FLAVIGNAC

Tu l'entends, mais il est bien embarrassant de parler de soi. Ne pourrais-tu pas nous aider de tes souvenirs ?

ALCIDE

Je vous en supplie, mademoiselle.

MARTHE

Vous parlerez à monsieur des dix-neuf moutons...

FLAVIGNAC

J'en ai déjà parlé.

MARTHE

Et du gendarme que vous avez sauvé...

FLAVIGNAC

Je l'ai déjà raconté.

MARTHE

Ah !

Elle cherche.

FLAVIGNAC

Tu ne trouves pas autre chose ?

MARTHE

Je cherche, papa.

FLAVIGNAC, *cherchant aussi*

Il doit y avoir autre chose.

ALCIDE

Ne négligez rien, monsieur, je vous en prie.

FLAVIGNAC

Je ne veux rien négliger. (*Cherchant toujours.*) Au collègue, j'ai composé une pièce de vers en l'honneur du.. de.. (*A part.*) Mais il vaut mieux n'en point parler, ça engage.

ALCIDE, *à part*

Cette fois, je saurai son opinion. (*Haut.*) J'ai d'abord à vous adresser une question extrêmement importante.

FLAVIGNAC

Parlez, monsieur.

ALCIDE

Votre biographe doit nécessairement connaître votre nuance en politique.

FLAVIGNAC, *avec importance*

Vous voulez connaître mon opinion ? Je ne la cache pas, moi, monsieur. Je ne suis pas de ceux qui se laissent prendre aux flatteries des pouvoirs. Mon opinion... (*Un domestique lui apporte un billet, qu'il ouvre vivement.*) « Monsieur Flavignac est prié de rester chez lui : le Président va le faire appeler. » (*A Alcide.*) Mon opinion, je vous la dirai ce soir.

ALCIDE

Ah !

MARTHE, *à part*

Qu'est-il arrivé ?

FLAVIGNAC, *à part*

Le Président ! Je suis ministre ! (*Haut.*) Excusez-moi, monsieur, si je suis forcé d'interrompre notre entretien...

MARTHE

Qu'avez-vous donc, papa ?

FLAVIGNAC

Rien, ma fille, rien, un peu d'émotion.

ALCIDE

Je me retire.

FLAVIGNAC

Vous pouvez rester. Ce n'est pas un mystère... d'autant que ce billet appartient déjà à l'histoire. On va me faire appeler à la Présidence.

MARTHE

Vous, papa ?

FLAVIGNAC

Oui, ma fille.

ALCIDE

Vous, monsieur ?

FLAVIGNAC

Oui, mon cher biographe ; vous ne vous doutiez pas, tout à l'heure que vous causiez avec un futur ministre ?

ALCIDE

Comment !

MARTHE, *avec joie*

Vous êtes ministre ?

FLAVIGNAC

Pas encore, ma fille, pas encore. On va m'offrir un ministère, mais l'accepterai-je ?

MARTHE

Vous hésiteriez ?

FLAVIGNAC

Ma santé me permettra-t-elle de supporter ce terrible fardeau ?

MARTHE

Vous avez une santé excellente.

FLAVIGNAC

Ne crois pas cela. Je sais bien qu'on fera appel à mon dévouement, il sera difficile de résister.

MARTHE

Impossible.

FLAVIGNAC

Cependant le dévouement a des bornes. Et puis, j'ai les goûts simples : j'aime à rester dans l'ombre, à vivre aux champs. Les grandeurs ne me touchent pas.

MARTHE

Mais songez donc...

FLAVIGNAC

Je songe à mon repos. On me dira que je suis un égoïste. Je répondrai... je sais bien que je serai embarrassé pour répondre... car enfin chacun de nous doit se sacrifier pour l'intérêt général.

MARTHE

Oh ! oui, papa, oui, sacrifiez-vous.

FLAVIGNAC

Tu le veux ?

MARTHE

Oui, je le veux.

FLAVIGNAC

Je vais reprendre ma redingote.

MARTHE

J'irai vous la chercher.

Elle entre vivement dans la chambre de Flavignac.

FLAVIGNAC, à Alcide

Si j'accepte, monsieur, ce sera pour ma fille, afin de la marier plus brillamment. Un beau-père ministre, cela flatte un gendre. Il y a tant de gens vaniteux à notre époque !

MARTHE, revenant joyeusement

Oh ! papa, quand vous serez ministre...

FLAVIGNAC

Ma fille, je ferai de grandes choses.

MARTHE

Oh ! oui, papa, vous serez généreux.

FLAVIGNAC

Magnanime.

MARTHE

Vous pardonneriez à vos adversaires.

FLAVIGNAC

A tous.

MARTHE

A vos ennemis politiques.

FLAVIGNAC

Je leur tendrai la main.

MARTHE

Monsieur Alcide, jetez-vous au cou de papa.

ALCIDE

Oh ! monsieur !

FLAVIGNAC

Qui, Alcide ? Quel Alcide ?

MARTHE

C'est le fils de M. Chamboret.

FLAVIGNAC

Qui fait ma biographie ?

ALCIDE

Oui, monsieur, oui ; mais je n'ai pas d'opinion, ou plutôt j'ai les vôtres.

FLAVIGNAC

Mais c'est une surprise ! C'est un guet-apens !

ALCIDE

Vous avez promis d'être magnanime.

FLAVIGNAC

Je le serai : Louis XII ne vengera pas les querelles du duc d'Orléans. Mais si j'avais su que c'était vous, monsieur, qui étiez chargé d'écrire ma biographie, je... (*A part.*) je ne lui aurais pas parlé de sa tante.

MARTHE

Vous aviez agréé M. Alcide avant les élections.

FLAVIGNAC

Mais tout a bien changé depuis, tout va changer encore.

MARTHE

Oh ! papa !

ALCIDE

Oh ! monsieur !

On sonne.

FLAVIGNAC

On vient me chercher.

Marthe va vite ouvrir la porte du fond.

MARTHE

C'est le père Grenoux.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GRENOUX

GRENOUX

Eh bien ! notre député, vous êtes prêt ?

FLAVIGNAC

Oui, père Grenoux, oui, je suis prêt.

GRENOUX

Le Président vous attend.

FLAVIGNAC

Je le sais.

GRENOUX

Vous lui direz que je suis parent du défunt.

FLAVIGNAC

A qui ?

GRENOUX

Au président.

FLAVIGNAC

Quel président ?

GRENOUX

Mon avocat vous a écrit que le président allait vous faire appeler.

FLAVIGNAC

C'était le président du tribunal ?

GRENOUX

Dame ! oui.

Entre un domestique.

FLAVIGNAC

C'était le président du tribunal ! Ah !... (*Le domestique lui remet une lettre.*) Une autre lettre ! Celle-ci peut-être me rapporte l'espérance. (*La donnant à Marthe.*) Lis, ma fille, je suis trop ému.

MARTHE, *ouvrant la lettre*

C'est d'un collègue. (*Elle lit.*) « Mais que faites-vous donc, cher ami ? On a profité de votre absence pour vous invalider. »

FLAVIGNAC, *reprenant la lettre*

Invalidé ! Je suis invalidé. Oh ! c'est autre chose, cela ; vous l'entendez, monsieur Chamboret ?

ALCIDE

Papa n'a point protesté, il renonce à sa candidature.

GRENOUX, *à part*

J'étais bien sûr qu'ils se connaissaient.

FLAVIGNAC

Père Grenoux, vous êtes électeur, et ce sont vos droits qu'on méconnaît.

GRENOUX

Oh ! pas les miens, notre député. Je n'ai pas voté pour vous.

FLAVIGNAC

Hein ! et vous venez vous installer chez moi !

GRENOUX

Mais je m'en vais maintenant, et puisque la place est vacante, je vais me porter.

FLAVIGNAC, *furieux*

Vous !

GRENOUX, *à part*

Je ferai mieux mes affaires moi-même.

Il remonte.

FLAVIGNAC, *saisissant Alcide par le bras*

Monsieur Chamboret, unissons-nous contre ce coquin.

ALCIDE

Moi ?

FLAVIGNAC

Votez pour moi, et je vous donne ma fille.

ALCIDE

Oui, oui, unissons-nous.

MARTHE

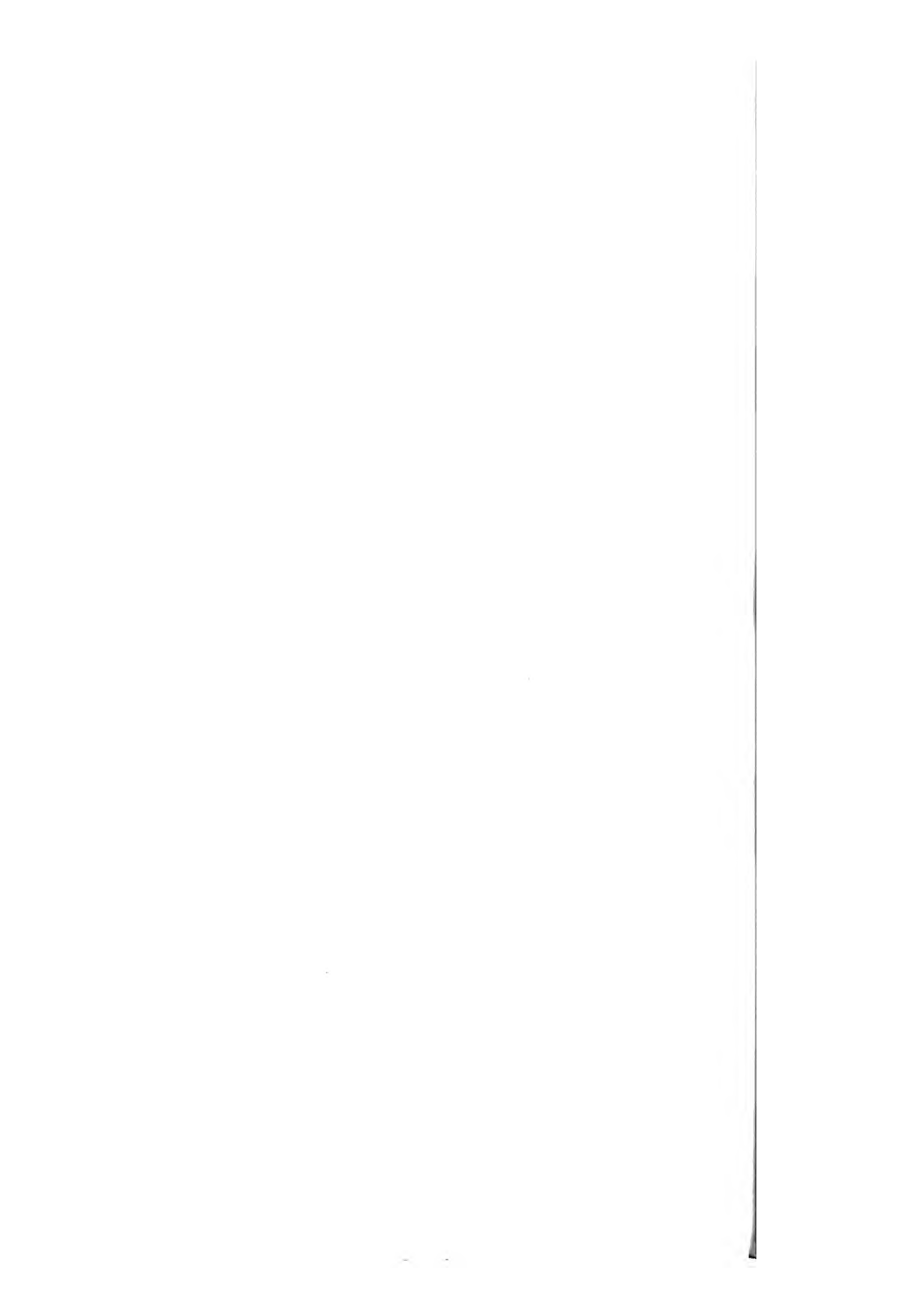
Mais vous suivrez les opinions politiques de papa.

ALCIDE

A la piste.

FLAVIGNAC

Je peux me représenter fièrement devant mes électeurs. J'ai porté mes convictions à gauche, à droite, au centre ; elles sont restées inébranlables !



OH ! MONSIEUR !

SAYNÈTE

Cette saynète a été écrite à la prière d'un ami commun
d'après un scénario de

MADemoiselle MARIE DUMAS

Mademoiselle Marie Dumas en a fait la création dans
les salons et au théâtre

OH! MONSIEUR!

Une enfant de seize ans, mignonne, blonde et rose,
Qui vient d'abandonner la robe du couvent,
Seule, dans un salon dont la porte est bien close,
Un peu coquette, un peu rêvant,
Examine l'effet de sa métamorphose.
Rassemblant ses doigts effilés,
Elle donne de l'air à ses cheveux bouclés,
Elle abaisse un bout de dentelle,
Et puis elle sourit. — Elle est contente d'elle.
La porte s'ouvre tout à coup.
La voilà surprise,
Plus rouge qu'une cerise,
Devant trois glaces de Venisé.
Ciel ! c'est sa mère. — Elle lui saute au cou.
C'est un petit moyen qu'une mère pardonne.
Celle-ci, d'ailleurs, était bonne,
Jeune encore, veuve et baronne.

— Berthe, d'où vous vient cet émoi ?
Ne craignez pas que je vous gronde.

— Ma mère, ayez pitié de moi,
J'ai grand'peur.

— Peur ? vous ? Et de quoi ?

— De tout.

— C'est bien vague.

— Du monde.

On nous en dit tant de mal au couvent.
 On le peint sous des couleurs telles,
 Que je n'ose en parler sans des frayeurs mortelles
 Et que j'y rêve souvent.
 Hier j'étais petite fille ;
 Je suis demoiselle, à présent.
 Il ne faut plus que je babille,
 Je dois prendre un air imposant.
 Eh bien ! je suis timide avec mon cousin Charle,
 Un simple lycéen, bruyant et réjoui.
 Supposez qu'un jeune homme, un étranger me parle,
 Je répondrai toujours : « Oui. »

— Gardez-vous-en bien, ma fille.

— Alors je dirai : « Non. »

— C'est aussi dangereux.

— Cependant....

— Non et oui, qu'on croit brouillés entre eux,
 Sur des lèvres de femme ont des airs de famille.

— Eh ! que répondre alors ?

— Un mot qui ne dit rien.

— Oh ! Monsieur ! par exemple. Oh ! Monsieur ! n'est
 [pas grave,
 Et, dit d'un air décent, oh ! Monsieur ! fait très bien.
 Oh ! Monsieur ! à la tierce. Oh ! Monsieur ! à l'octave.
 Avec de jolis saluts.
 Que de gens haut placés n'en ont jamais dit plus !

— Merci, maman, me voici bien tranquille.

Je répondrai toujours : « Oh ! Monsieur ! » avec soin.

Et la baronne opère une retraite habile,
En disant : « Ces deux mots ne peuvent mener loin. »

Quelques instants après, la porte s'ouvre encore.
Un valet, qui croyait la baronne au salon,
D'un air très solennel et d'une voix sonore
Annonce : Le vicomte Albert de Monsablon.
Le vicomte est charmant : il a bonne tournure,
De beaux favoris blonds sous des cheveux foncés.
En voyant Berthe seule et ses grands yeux baissés,
Il se donne un instant des airs embarrassés ;
Mais le traître est ravi de la mésaventure.

— Mademoiselle Berthe ! à Paris ! Le hasard
Me gardait là sa meilleure surprise.
Vous avez pour toujours quitté la robe grise ?
Vous venez apporter dans votre doux regard
La joie à la maison ? Puis-je en prendre ma part ?

— Oh ! monsieur !

— Je restai, devant vous, cet automne
Muet d'étonnement sans pouvoir dire un mot,
En retrouvant une grande personne
Grave et belle...

— Oh ! Monsieur !

— J'ai dû paraître sot ?

— Oh ! monsieur !

— Mais faut-il que cela vous étonne ?
Je vous avais laissée enfant,

Tout occupée
 A revêtir d'un satin triomphant
 Votre poupée.
 Vous ne l'habillez plus.

— Oh ! Monsieur !

— Que c'est loin !
 La poupée aujourd'hui se fane dans un coin.
 Vous aurez d'autres jeux, vous aurez d'autres fêtes.
 Aimerez-vous la danse ?

— Oh ! Monsieur !

— Oui, vous êtes

A cet âge où le bal a des enivrements.
 On rêve un mois de sa toilette :
 Quelques volants de tulle ou de gaze discrète
 D'abord... Dans les cheveux une rose coquette,
 Des perles qu'on enroule en des replis charmants,
 Et puis une émeraude, une aigrette de flamme,
 Des colliers de rubis, — et puis des diamants...

— Oh ! Monsieur !

— Quand vous serez dame.
 Il faut prendre un mari pour porter des bijoux :
 C'est un bon procédé que la mode a pour nous.
 Mais vous êtes si jeune !

— Oh ! Monsieur !

— Il me semble
 Qu'il est tout près, le temps où nous jouions ensemble
 Sous les arbres du parc... Vous en souvenez-vous ?

— Oh ! Monsieur !

— Je vous vois toute petite fille,
Vos longs cheveux bouclés trop lourds pour leur
[résille,
Courant sous les grands bois muets,
Les pieds couverts jusques à la cheville
De boutons d'or et de bluets.
Et puis on jouait à la guerre.
Votre grand frère
Organisait de superbes combats :
Il était général et nous étions soldats.

— Oh ! Monsieur !

— Heureux temps ! jours de joie et d'ivresse
Projets fous, serments insensés !
Comme j'ai le cœur plein de ces bonheurs passés !
Ils m'apparaissent tous, mais voilés de tristesse.

— Oh ! Monsieur !

— Auront-ils jamais un lendemain ?
Et n'est-ce pas pour vous un souvenir frivole,
Indécis et fuyant comme la luciole
Que l'on a vue, un soir, sur le bord du chemin ?

— Oh ! Monsieur !

— Mais comment pourrez-vous me com-
[prendre,
Me voyant devant vous, mes yeux dans vos grands
[yeux,
Enivré d'un bonheur que rien ne saurait rendre,
Lorsque je vous dirai : « Je suis bien malheureux ! »

— Oh ! Monsieur !

— Oui, vous êtes bonne !

Je lis bien la pitié dans vos yeux attendris :
Et cependant, ma douleur vous étonne.

— Oh ! Monsieur !

— Vous m'avez compris ?
Est-ce un rêve ? Est-ce vrai ? Faut-il que je vous
[croie ?
C'est dans ces moments-là que l'on voudrait mourir.

— Oh ! Monsieur !

— Non ; le ciel, pour moi, vient de
[s'ouvrir ;
Tout s'éveille en mon cœur, tout chante et tout flam-
[boie.
Berthe, pardonnez-moi, je me croyais plus fort.
Mais cette phrase-là déborde de mon âme :
Voulez-vous être ma femme ?

— Oh ! Monsieur !

— Je sais que j'ai tort.
Je n'ai pas suivi le programme :
Il faut que mes parents demandent votre main.
Puis-je attendre huit jours ? Puis-je attendre à de-
[main ?
Je ne vous veux que de vous-même.

— Oh ! Monsieur !

— M'aimez-vous autant que je vous aime ?
Non, non, ce serait trop ; mais j'attends un aveu.
Berthe, m'aimerez-vous un peu ?

— Oh ! Monsieur !

Sur ce mot, la porte s'est ouverte ;
La baronne s'avance avec solennité.

— Ah ! vous trouvez, madame, un homme trans-
[porté !
Accordez-moi la main de Berthe.
Hein ! qu'est-ce là ?

— Je l'aime, et mon cœur affolé...

— Monsieur, monsieur, pas devant elle.

— Mais elle m'aime aussi !

— Quoi !

— Ne sois pas cruelle,

Maman.

— Vous avez donc parlé ?

— Non, maman... J'ai suivi tes leçons à la lettre.
Je les suivrai toujours, je peux te le promettre.
Mais c'est bien effrayant, et je n'ose y penser :
Pour dire qu'on aime
Deux mots suffisent... Je crois même
Que l'on pourrait s'en passer.

FIN DE OH ! MONSIEUR !



A MOLIÈRE

Vers dits à la Comédie-Française, le 15 janvier 1871,

249^e Anniversaire de la naissance de Molière

Par M. COQUELIN, aîné



A MOLIÈRE

Stances dites au Théâtre Français, le 15 janvier 1871, pendant le siège de Paris, par Coquelin aîné, à l'occasion de l'anniversaire de Molière.

En quel temps serions-nous plus jaloux de nos gloi-
[res ?

Il semble que jamais ton nom n'avait jeté
Tant d'éclat, ô poète ! — Et leurs sombres victoires
Nous font plus grande encor ton immortalité.

Mais ce n'est plus Paris souriant et sceptique
Qui va fêter Agnès, Alceste ou Scapin. — Non,
C'est Paris prisonnier, meurtri, blessé, stoïque,
Qui fête le génie au bruit de leur canon.

En s'élevant à toi, l'âme se rassérène.
Jamais l'esprit français n'a raisonné si fort,
Et dans le doux pays où ton rêve nous mène,
Nous nous sentons plus loin de ces hordes du Nord.

Nous cherchions la bataille audacieuse et fière.
Mais eux, patiemment, sourdement, par les bois,
Ils ont versé sur nous leur Allemagne entière,
Pour nous vaincre sans gloire, écrasés sous leur poids.

Comme ils nous voient vivants dans leurs savantes
[trames,
Comme notre agonie à leur gré tarde un peu,
Pour tuer au hasard des enfants et des femmes,
Ils font passer sur nous des ouragans de feu.

Vous disiez que Paris appartenait au monde,
 Stupides nations ! — Paris est bien à nous.
 Nous le sentons enfin à la haine profonde
 Qui, mieux que nos remparts, nous sépare de vous.

Ils traînent avec eux le meurtre et la souillure ;
 Ils ont tout dévasté sous leurs pas insultants ;
 Sur notre sol béni qu'enchanter la nature,
 Ils ont peur de laisser une place au printemps.

Ils brûlent nos palais ; ils campent à Versailles,
 Ce Versailles, Molière, où tout parle de toi,
 Plein de notre passé, vivant de nos batailles.
 Ils croient que nos splendeurs peuvent grandir leur
 [roi.

Qu'ils refassent un trône au maître qui les mène,
 Qu'ils fixent à son front la couronne de fer,
 Qu'ils se courbent encore, et qu'ils rivent leur chaîne
 Jusqu'à ce que l'anneau pénètre dans la chair ;

Qu'ils aillent, promenant par la ville muette
 Des fantômes de rois pour se faire une cour. —
 O sublime railleur, ô penseur, ô poète,
 Qu'ils te semblent petits, ces conquérants d'un jour !

Que ce vieil empereur, triomphateur inerte,
 Prépare à son tombeau de superbes lambris !
 Sa pourpre ne vaut pas la tombe toujours verte
 Du dernier des soldats qui meurt pour son pays.

Bénédictions nos revers. — Que l'Europe assombrie
 S'agenouille à loisir sous le droit du plus fort.
 Nous avons retrouvé l'amour de la patrie,
 Le mépris du succès et l'orgueil de la mort !

Nous vivions follement, dédaigneux de conquêtes,
Jetant notre existence aux dieux que nous aimons.
Et les peuples jaloux se ruaient à nos fêtes
Pour voir ce qu'il restait de sang dans nos poumons.

Ce sont les battements de nos cœurs que tu comptes,
Roi Guillaume ! Eh bien ! va, compte-les jusqu'au
[bout.

La France, d'un coup d'aile, a secoué ses hontes,
Et les envahisseurs la retrouvent debout,

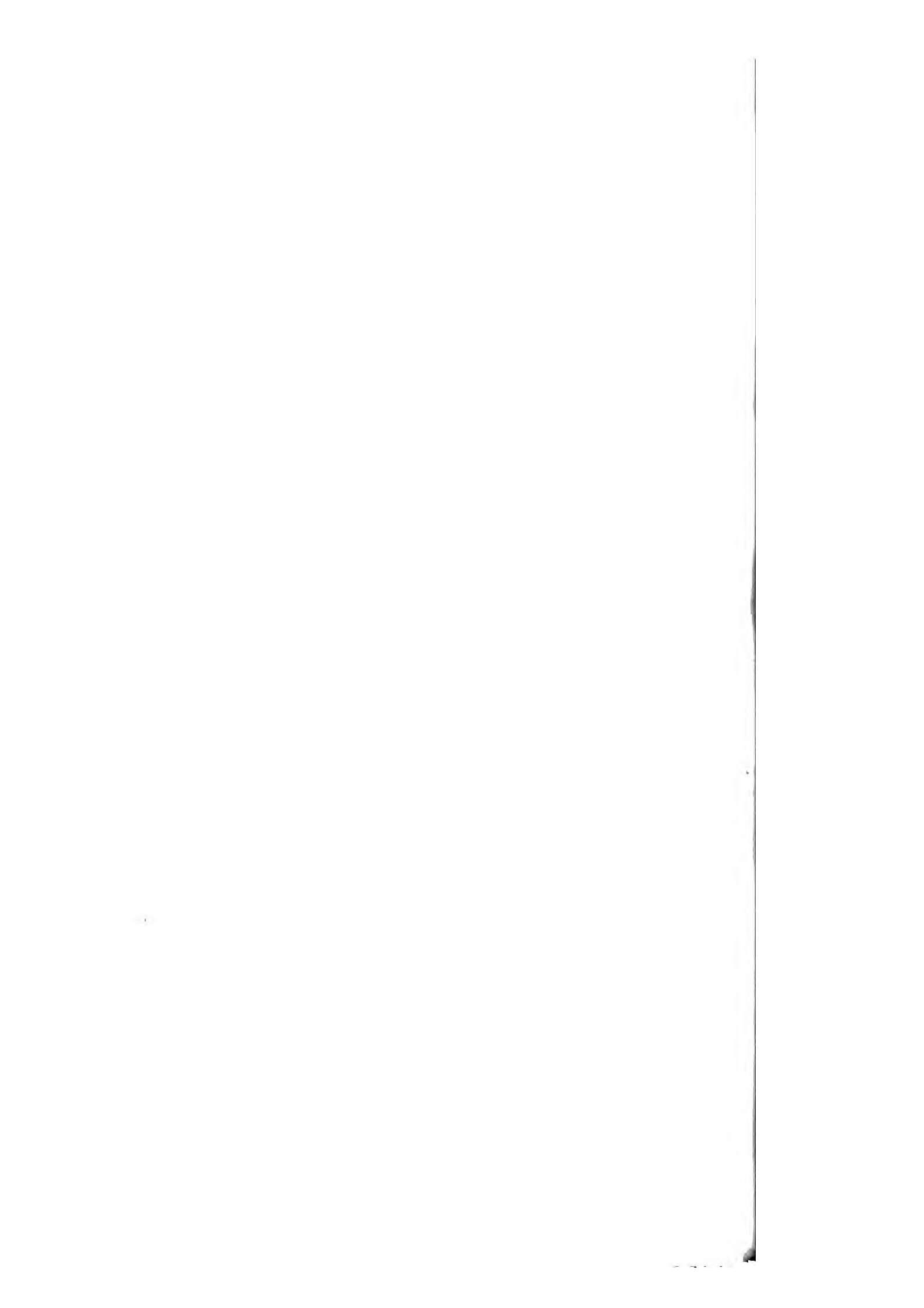
Debout, le front baigné de gloire et de lumière,
Et montrant sa blessure au monde épouvanté ;
Plus belle que jamais, plus ardente, plus fière,
Dominant tous les bruits du cri de liberté.

TABLE

AVERTISSEMENT SPÉCIAL A LA PRÉSENTE ÉDITION..	7
PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE EN 1892	11
LA CRAVATE BLANCHE.....	27
CHRISTIANE.....	75
LES CONVICTIONS DE PAPA.....	237
OH ! MONSIEUR !.....	301
A MOLIÈRE.....	311



GUILLEMOT & DE LAMOTHE
Imprimeurs
PARIS-LIMOGES



lin. 57

A.F. 736

EDMOND GONDINET

*

THÉÂTRE

CHOISI

I

AVERTISSEMENT — PRÉFACE
LA CRAVATE BLANCHE — CHRISTIANE
LES CONVICTIONS DE PAPA
OH ! MONSIEUR ! — A MOLIÈRE

GUILLEMOT ET DE LAMOTHE
35, rue des Petits-Champs — PARIS
1936

NS 36 d

